



HAL
open science

”Les origines de la Russie”, de Gottlieb Bayer (1741)

Isabelle Jouteur, Michel Mervaud

► **To cite this version:**

Isabelle Jouteur, Michel Mervaud. ”Les origines de la Russie”, de Gottlieb Bayer (1741). 153 p., 2004, Numéro Hors Série de Slavica Occitania, Specimina Slavica Tolosana IX. hal-02473635

HAL Id: hal-02473635

<https://hal.science/hal-02473635>

Submitted on 14 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

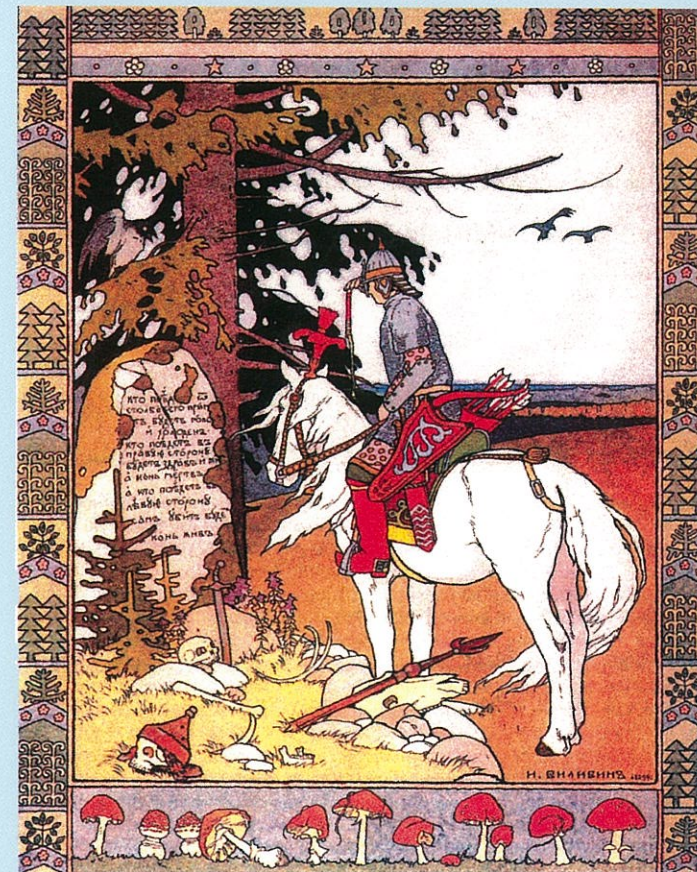
L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉPARTEMENT DE SLAVISTIQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE TOULOUSE-LE MIRAIL

CENTRE DE RECHERCHES
INTERCULTURALITÉ ET MONDE SLAVE
CRIMS - LLA

Isabelle Jouteur et Michel Mervaud

« Les origines de la Russie »
de Gottlieb Bayer (1741)



Numéro hors série de *Slavica Occitania*
SPECIMINA SLAVICA TOLOSANA - IX

Tolosæ
A.D. 2004

SPECIMINA SLAVICA TOLOSANA - IX

**SLAVICA
OCCITANIA**

Responsable de la publication :
Roger Comtet, Département de Slavistique de
l'Université de Toulouse-Le Mirail
Directeur de la collection :
Christel Simon-Kapps

Secrétaire de rédaction pour la collection :
Pierre-Yves Boissau

Isabelle Jouteur et Michel Mervaud

« **Les origines de la Russie** »
de Gottlieb Bayer (1741)

Numéro hors série de *Slavica Occitania*
SPECIMINA SLAVICA TOLOSANA - IX

Tolosæ
A.D. 2004

Prix de ce numéro : France et UE 16 €
Hors UE 18 €

COMMANDES À ADRESSER À :

Slavica occitania - Roger Comtet
256, avenue de Grande-Bretagne
F-31300 Toulouse

Règlement à joindre à la commande :

- soit par chèque bancaire libellé au nom de Slavica occitania ;
- soit par CCP au nom de Slavica occitania, CCP : 7 163 07 L Toulouse.

Toute autre correspondance, manuscrit, compte rendu, publication, est à envoyer à la même adresse.

ISSN : 1245-2491
Illustration de couverture :
I. Bilibine

SOMMAIRE

Remerciements.....	9
Introduction : Bayer (1694-1738) <i>Michel Mervaud</i>	11
Plan des <i>Origines Russicae</i> <i>Isabelle Jouteur</i>	27
<i>Origines Russicae</i> . Texte latin et traduction française <i>Isabelle Jouteur</i>	31
Notes <i>Michel Mervaud</i>	129

Remerciements

J'adresse en premier lieu mes remerciements à Monsieur Hubert Zehnacker, professeur émérite à l'université de Paris IV-Sorbonne, pour sa généreuse contribution à la relecture de l'ensemble de cette traduction et ses remarques avisées. Je salue en ma collègue Mariella Angeli la disponibilité dont elle a fait preuve et l'aide qu'elle m'a prodiguée dans l'éclairage de certains passages problématiques. J'associe également à ces remerciements mon collègue François Trouillet pour sa précieuse contribution et ses conseils relatifs à la présentation du grec, Nouchine Moureaux pour le déchiffrement du persan. Je n'ai garde enfin d'oublier Jean Breuillard, professeur à l'université de Paris IV-Sorbonne, qui a porté à notre connaissance ce texte et sans qui cette traduction n'aurait pas vu le jour.

Isabelle Jouteur

J'ai plaisir à remercier ici Roger Comtet, professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail, qui a bien voulu accueillir les *Origines Russicae* dans la collection des *Specimina Slavica Tolosae*. J'exprime aussi ma vive gratitude à Madame Hélène Mas pour le soin avec lequel elle a préparé l'édition de cet ouvrage.

Michel Mervaud

Introduction BAYER (1694-1738)

par MICHEL MERVAUD

Gottlieb Siegfried Bayer, né à Königsberg, fut « un des grands humanistes et historiens de son siècle », dont les œuvres furent l'ornement des *Commentaires* de l'Académie de Pétersbourg¹. Une thèse allemande lui a été consacrée en 1915² et des travaux récents³ témoignent d'un regain d'intérêt pour ce savant, linguiste et historien.

Bayer était issu d'une famille luthérienne de Bavière qui, pour échapper aux persécutions, s'était fixée en Hongrie au XVII^e siècle. Son grand-père, philosophe et astronome, était un ennemi des jésuites. Son père s'était établi à Königsberg. Elève au Collegium Fridericianum, le jeune Bayer apprend les langues classiques à la perfection. En 1709, le collège est fermé à cause de la peste, mais Bayer poursuit ses études et apprend en même temps l'hébreu à la Hochschule. A 16 ans, il entre à l'université de Königsberg, où il étudie la théologie et la philosophie, mais aussi les langues anciennes et orientales. Dès sa dix-neuvième année, il commence l'étude du chinois, domaine alors peu exploré, et que les œuvres de Thomas Hyde (1636-1703), Chr. Mentzel (1622-1701) et Andreas Müller (1630-1694) l'aident à défricher. Le surmenage affecte alors sa santé. A l'automne 1714, à Danzig, alors qu'il se repose chez un parent, il trouve dans une librairie le *Corpus Byzantinum*, qui sera très important pour ses recherches sur l'histoire russe. En 1715, sous la présidence d'un théologien, il soutient un écrit polémique sur les dernières paroles du Christ, qui surprend par son audace. Par la suite, les autorités de Königsberg, sur la proposition de son ami Christian Goldbach, lui offrent les moyens de faire un voyage d'études à travers l'Allemagne⁴.

A Leipzig, Bayer rencontre Kaspar Rodde, « Russe Allemand » de Narva, qui lui fait connaître les alphabets mongol et mandchou. Rodde lui communique aussi des étymologies russes fantaisistes pour des noms allemands : Pommern (la Poméranie) viendrait de *Pomor'je* (Région maritime du Nord de la Russie), Rostock de *otprysk* (= rejeton), parce que

la ville a été construite sur l'emplacement d'une autre ville, etc.⁵. Mais Rodde lui parle aussi longuement de la Russie, comme Bayer le raconte dans une lettre à Goldbach : il lui rapporte qu'à Tobolsk une école a été créée par les prisonniers suédois, l'informe sur les divergences dans le clergé russe et sur les projets missionnaires de la Société savante de Berlin en direction de la Russie⁶.

A Berlin, Bayer fait la connaissance de Daniel Ernst Jablonski, remarquable hébraïsant, et de deux savants français, le théologien Alphonse de Vignolles, et surtout Mathurin Veyssière de La Croze, prodigieux érudit et génie linguistique à la soif insatiable de savoir, que Frédéric de Prusse, à sa mort, dépeint comme « l'homme le plus savant de Berlin, le répertoire de tous les savants d'Allemagne, un vrai magasin de sciences⁷ ». La Croze avait appris en autodidacte une vingtaine de langues, dont le basque, l'arménien, le chinois, les langues sémitiques, et surtout le copte.

A Francfort-sur-l'Oder, Bayer rend visite au professeur de théologie Paul Ernst Jablonski, fils de l'hébraïsant et disciple de La Croze, voué aux études bibliques, égyptiennes et coptes. A Halle, il est accueilli par le piétiste August Hermann Francke⁸, qui lui fait connaître Salomon Negri, natif de Damas, auprès duquel il commence l'étude de l'arabe. Il fait la connaissance de Johann Heinrich Michaelis, excellent connaisseur de l'éthiopien, qui le familiarise avec l'histoire de l'Eglise éthiopienne, et du sigillographe Johann Michaël Heineccius, qui l'initie à l'histoire de l'Eglise grecque. A Leipzig, en novembre 1716, il obtient son « baccalauréat » (Bakkalaureus), et, en février 1717, le grade de Magister. Johann Burkhard Mencken l'invite à collaborer aux *Acta Eruditorum*, première revue critique d'Allemagne, dont il est le directeur. En repassant par Halle, Francke le met en correspondance avec des prédicateurs danois et anglais de Malabar et de Madras. A Berlin, il consulte des manuscrits orientaux, notamment chinois. La Croze l'encourage et l'initie au copte. Son ami Christian Goldbach, quoique scientifique, discute avec lui par correspondance sur les emprunts linguistiques dans l'Antiquité et sur l'histoire de certains mots⁹.

A la fin de 1717, Bayer rentre à Königsberg. Au printemps de 1718, il est nommé conservateur de la bibliothèque de la ville. Il est chargé de cours à l'université sur les classiques grecs, et, en mars 1720, devient sous-directeur (Konrektor) de l'école de la cathédrale, où il enseigne les langues anciennes. Le 1er décembre 1721, il est nommé vice-recteur (Prorektor). Entre-temps, il s'était marié en juin 1720. Il se consacre alors avant tout à des recherches sur les antiquités de la Prusse, et à quelques travaux sur le poète prussien Simon Dach (1605-1659). Il correspond avec La Croze et avec Johann Christoph Wolf, théologien et orientaliste de Hambourg.

A la fin de 1725, Bayer reçoit une invitation de l'Académie des sciences de Pétersbourg : le président Lorenz Blumentrost lui propose de choisir soit une chaire des antiquités grecques et romaines, soit une chaire

des langues orientales, soit une chaire d'histoire. Il est soutenu par Goldbach¹⁰ et Georg Bernhard Bilfinger, de Tübingen, établis récemment en Russie. C'est ainsi que Bayer, par un contrat du 3 décembre, devient académicien russe et professeur titulaire d'antiquités classiques et de langues orientales. Il sera le premier et le seul académicien orientaliste de tout le XVIII^e siècle en Russie. Parti le 28 janvier 1726, il passe par Memel, Riga, Dorpat et Narva, et arrive à Pétersbourg le 17 février (nouveau style). Il est très content de son logement dans le palais du général Matusškin, où il va passer les six premiers mois de son séjour et où réside également l'astronome Joseph Nicolas Delisle¹¹, arrivé peu de temps après lui. Dès l'année 1726, il participe activement aux séances de l'Académie¹². Le 1^{er} août, lors de la deuxième assemblée publique, il intervient le premier pour faire en allemand l'éloge de Catherine 1^{re}¹³. En novembre, il obtint le poste d'inspecteur principal du lycée de l'Académie, ce qui lui valut une augmentation de salaire, bien venue pour un homme chargé de famille¹⁴. Ses conditions de vie restent toutefois modestes : il lui arrive de s'endetter ou de devoir emprunter des vêtements et des choses de la vie courante.

Bien que les missionnaires protestants aient été souvent décevants sur le plan linguistique, Bayer continue de correspondre avec quatre d'entre eux, surtout Christoph Theodosius Walther, qui s'était rendu sur la côte de Coromandel. C'est à Walther, auteur d'une grammaire tamoule, qu'il doit ses connaissances des langues et littératures indiennes. Le vice-chancelier Ostermann lui procure un dictionnaire chinois-latin et lui facilite la correspondance avec des jésuites de Pékin, bien que ceux-ci s'intéressent moins à la sinologie qu'à l'astronomie. L'archevêque de Novgorod, Prokopovič, l'appuie également en lui donnant accès à sa riche bibliothèque. Bayer voulait rédiger un dictionnaire chinois pour l'Académie : il a composé un manuscrit de 26 volumes in-folio dont 23 ont été conservés. Mais, pour rendre ses études plus vivantes, il recherche aussi les contacts directs avec des Asiatiques : il rencontre deux Indiens, Sonhbara et Nrhohotam, ainsi que deux Japonais qu'il héberge quelque temps dans sa maison. Lorsqu'une ambassade chinoise arrive à Pétersbourg en 1732, il rencontre les ambassadeurs et converse avec eux¹⁵.

Bayer rédigea un manuel d'histoire ancienne pour le jeune empereur Pierre II (en allemand) et une biographie de Constantin Kantemir, qui fut éditée dans l'original en latin et en traduction russe.

Il était en bons termes avec Ostermann et Prokopovič. Mais il était en conflit permanent avec le secrétaire de l'Académie, Johann-Daniel Schumacher, qui, jaloux de ses compétences de bibliothécaire, l'empêchait d'avoir accès aux collections de médailles et de décrire les monnaies grecques et romaines¹⁶. En 1729, Bayer rédigea une plainte contre lui, qui fut transmise par les académiciens à l'empereur Pierre II. Les querelles incessantes avec Schumacher, jointes aux difficultés matérielles, amenèrent Bayer à demander son retour dans sa patrie, dont il avait de toute

façon la nostalgie. Il demanda son congé à la fin de 1737 et expédia sa belle bibliothèque par mer à Königsberg. Il se disposait à rentrer en Allemagne avec sa famille lorsqu'il tomba malade le 19 (30) janvier 1738 et mourut le 10 (21) février.

LES ŒUVRES DE BAYER

Bayer avait acquis de vastes connaissances en syriaque, en hébreu, en copte, en persan, en sanskrit, en chinois, en mongol et en tibétain. Il n'étudiait pas ces langues uniquement par intérêt philologique ou linguistique, mais, dans l'esprit des Lumières, pour apprendre à connaître des peuples étrangers lointains et leur histoire. D'après la bibliographie établie par Babinger, il a laissé environ quatre-vingts publications¹⁷, la plupart en latin, sans compter les manuscrits et une correspondance inédite.

L'ouvrage de Bayer sur l'histoire d'Osrhoène et de sa capitale Edesse (l'actuelle Urfa, en Turquie orientale)¹⁸ est aujourd'hui dépassé, mais renferme, d'une manière assez complète, les passages des auteurs grecs et latins concernant l'histoire d'Edesse¹⁹. C'est un bon recueil de documents, qui comporte des suppositions inexactes, mais aussi beaucoup de choses pertinentes²⁰. Dépassé également, le travail de Bayer sur l'histoire des Grecs de la Bactriane²¹ eut tout de même le mérite d'attirer pour la première fois l'attention sur un domaine pratiquement inexploré. Il fallut attendre la première moitié du XIX^e siècle pour que des découvertes de monnaies suscitent de nombreux travaux dans ce domaine.

Bayer fut aussi un pionnier dans le domaine de la langue tangoute. Dès 1722, dans un périodique de Leipzig, *Historie der Gelehrsamkeit unserer Zeiten*, il fait état de la découverte par les Russes de manuscrits conservés à Halle. Il reconnut qu'ils étaient écrits en tangout, une langue voisine du tibétain, donna des informations sur le peuple tangout, ainsi que sur l'origine et la diffusion de son écriture idéographique, élaborée sur le modèle de l'écriture chinoise. Un compte rendu de l'étude de Bayer souligna qu'il était le premier à faire connaître en Europe la langue tangoute²². Par la suite, à Pétersbourg, Bayer se signalera par d'autres travaux sur cette langue.

Malgré leurs défauts, ses travaux de sinologue surpassent ceux de ses devanciers, Andreas Müller et Christian Mentzel. Son ouvrage le plus célèbre est *Museum Sinicum*, paru à Pétersbourg en 1730. Le premier volume contient un essai sur l'écriture et la syntaxe de la langue chinoise, et une étude du dialecte de Tchang-Tcheou, dans le Fou-Kien. Dans le second volume, Bayer inséra entre autres 44 tableaux de caractères, une liste des poids et mesures, et une vie de Confucius en chinois d'après l'édition de Goa, avec les modifications apportées par le jésuite Philippe Couplet (1622-1693) dans son édition parisienne. En 1737, dans ses *Meditationes Sinicae*, l'orientaliste Etienne Fourmont critiqua le *Museum Sinicum*, si bien que Bayer écrivit une justification qui parut après sa mort dans la *Bibliothèque germanique* (vol. 44, 1739).

Le manuscrit inédit intitulé *Lexicon Sinicum* conservé à Königsberg est considéré par S.K. Bulič comme le travail principal de Bayer sur la langue chinoise²³. Parmi ses autres travaux de sinologie, signalons *De horis Sinicis* (1735), traduit en français par l'ingénieur Villaret en 1893, et deux études parues à titre posthume en 1740 : une sur le père Verbiest (sinologue mort en 1688), et une sur une œuvre majeure de Confucius, *Chunqiu* (Printemps et automnes), sur laquelle il fut le premier à attirer l'attention de l'Europe²⁴. Henri Cordier portera sur les travaux de Bayer en sinologie un jugement plutôt positif : « Bayer, écrit-il, peut être considéré comme le dernier et en même temps le plus remarquable de ces sinologues de l'ancienne école [...] qui ont acquis leurs connaissances au hasard, et dont les ouvrages, inutiles à consulter pour l'étude de la langue, ne sont que des objets de curiosité [...] Sans être fort en chinois, il était bien supérieur à ses devanciers. Il a eu le premier le mérite de nous donner des textes étendus, et nous a laissé un livre, le *Museum Sinicum*, qui était un progrès notable sur les travaux précédents²⁵ ». En 1938, V. P. Taranovič jugeait encore que Bayer était le premier savant qui avait fondé l'étude théorique des langues orientales, et en particulier du chinois²⁶.

Bayer a fourni de nombreuses contributions aux *Commentarii* de l'Académie de Pétersbourg, édités à partir de 1728 par Goldbach : 21 ont paru de son vivant, dans les six premiers volumes, et 10 après sa mort, dans les cinq volumes suivants, de 1740 à 1750. Si Leonhard Euler remplit plus de la moitié de la partie scientifique de ces in-quarto, Bayer assume presque à lui seul la section philosophie-histoire. Ses études, d'inégale valeur, sont cependant solides, abondent en idées neuves, et témoignent de son extraordinaire puissance de travail²⁷.

Deux de ces études, consacrées à la langue et à la littérature mandchoues, paraissent en 1738 dans le volume VI des *Commentarii*. En 1732, dans le troisième volume, et en 1735, dans le volume 4, il s'était intéressé entre autres à l'écriture mongole : à propos d'un petit livre sur papier de soie imprimé avec des tablettes de bois à la manière chinoise rapporté de Sibérie en 1727 par Daniel Gottlieb Messerschmidt, il exposait l'idée, exprimée dès 1717 dans une lettre à La Croze, que l'écriture mongole dérive du syriaque estranghelo²⁸. Mais surtout, dans cette même étude intitulée « *Elementa litteraturae brahmanicae, tangutae, mungalicae* », il se livrait à des recherches dans un autre domaine également inexploré : le sanskrit.

Bayer compte parmi les premiers savants qui aient pressenti l'importance des langues indiennes et il eut d'autant plus de mérite qu'il ne disposait pas d'ouvrages imprimés, mais seulement d'informations données par des missionnaires de la côte de Coromandel. Ses prédécesseurs dans ce domaine, les jésuites Heinrich Roth (1620-1667) et Johann Ernst Hanxleden (1681-1732), l'un de Souabe, l'autre du nord de l'Allemagne, n'ont jamais fait connaître leur savoir aux Européens, même si Hanxleden a laissé une grammaire sanskrite manuscrite. La description de l'alphabet sanskrit que D.G. Messerschmidt avait rapportée de son expédition scien-

tifique en Sibérie était restée elle aussi manuscrite. Mais de toute façon le temps n'était pas encore venu pour l'indologie²⁹, qui en restera encore un demi-siècle à ses débuts. Les travaux de Bayer eux-mêmes n'auront pas d'influence sur son développement et demeureront longtemps inconnus.

En dehors de ses travaux d'orientaliste, Bayer s'est intéressé à l'histoire des peuples du nord et de l'est de l'Europe. Dans « De Cimneriis » (2e vol. des *Commentarii*, 1729), il rejette à juste titre l'unité des Cimbres et des Cimmériens défendue par certains historiens. Dans « De Hyperboreis », paru après sa mort, il situe le peuple légendaire des Hyperboréens dans le nord de l'Europe, contrairement à Hérodote et à Strabon, qui doutaient de l'existence de ce peuple (*Commentarii*, 11^e vol., 1750, p. 330-348).

Dès le premier volume des *Commentarii*, il publie deux études sur les Scythes en observant que les historiens modernes leur attribuent une aire trop vaste. Il pense que l'Araxe au delà duquel, selon Hérodote, les Scythes auraient planté leurs tentes, n'est pas le fleuve d'Arménie mais la Volga. Il s'attache ainsi à restreindre leur territoire. Ces deux articles seront traduits en russe et publiés dès 1728. L'un d'entre eux fut traduit en anglais, puis de l'anglais en français, ce qui témoigne d'une certaine notoriété de l'auteur³⁰. Dans le troisième volume (1732) il publie deux autres études sur les Scythes, d'après Hérodote et d'autres auteurs anciens³¹. Son article « De muro Caucaseo », paru en 1728 dans le premier volume des *Commentarii* (p. 425-463) et publié la même année en russe³², utilise des notes que Dmitri Kantemir avait prises sur les restes de fortifications du Caucase lorsqu'il avait accompagné Pierre le Grand en Perse et avait assisté à la prise de Derbent³³.

En 1735, dans le quatrième volume des *Commentarii*, Bayer fait paraître une étude sur les Varègues (« De Varagis », p. 331-369). Il est le premier à démontrer leur origine scandinave et à établir que les Varaggoi qui en tant que gardes du corps jouent un si grand rôle dans l'histoire de Byzance sont des Varègues nordiques. Par le biais de ce peuple, il touche à la Russie, dont il va aborder l'histoire dans d'autres études. En 1737, au moment de la guerre russo-turque, il publie une histoire d'Azov « de la fondation de cette ville à son retour à la puissance russe », qui sera traduite en russe. En 1738, dans le sixième volume des *Commentarii*, pour son article « De Russorum prima expeditione Constantinopolitana » (p. 365-391), il s'appuie sur deux historiens byzantins. Il situe cette expédition en 863-866. Au début de ses *Origines Russicae*, il précisera « fin 866- année 867 ». On sait que le siège de Constantinople eut lieu en fait en 860-861. D'autres travaux de Bayer relatifs à la Russie, imprimés à titre posthume dans les volumes 9 et 10 des *Commentarii*³⁴, comme « Geographia Russiae », ne manquent pas de valeur³⁵, malgré des défauts dus à ce que ce sont des premiers essais et qu'ils sont inachevés. D'ailleurs, quatre d'entre eux ont été repris en traduction russe dans l'*Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés* de Tatiščev (*История Российская с самых древнейших времен*, 1768-1784), où ils

constituent les chapitres 16, 17, 24 et 32. Bayer a laissé aussi quelques manuscrits inédits en latin ayant trait à la Russie.

Mais l'étude la plus importante de Bayer dans le domaine de l'histoire russe, ce sont les *Origines Russicae*, composés en 1736 et parus en 1741, trois ans après sa mort, dans le volume 8 des *Commentarii*. Là encore, Bayer fit œuvre de pionnier. Si l'on fait abstraction de Johann Peter Kohl (1698-1778), qui a suivi des voies semblables avec son *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacram* (1729), Bayer fut bien le premier, comme l'écrit Babinger, qui se soit efforcé de dissiper l'obscurité qui pesait sur les débuts de l'histoire du peuple russe³⁶. Que ce mérite revienne à un Allemand n'a pas empêché certains Russes de le reconnaître, comme K. N. Bestužev-Rjumin, qui déclarera : « Les premiers qui se sont occupés scientifiquement d'histoire russe furent Bayer et Kohl³⁷ ».

En 1735, après la mort d'Adolf Bernhard Kramer, qui avait assuré l'édition de trois numéros de la *Sammlung russischer Geschichte* de G.F. Müller³⁸, c'est Bayer qui avait repris le témoin pour éditer trois numéros du deuxième tome. Et c'est sans doute lui qui encouragea Müller à faire de l'histoire de la Russie sa spécialité³⁹. Mais si Müller peut être considéré à juste titre comme « le père de l'histoire russe »⁴⁰, ses travaux sur la Russie ont été précédés par les essais de Bayer⁴¹. D'ailleurs, dès septembre 1732, en exposant son plan de publication d'ouvrages sur l'histoire de la Russie « en langue russe et allemande », Müller avait projeté de faire paraître des « traités de M. le Professeur Bayer touchant l'histoire ancienne et géographique de la Russie », comme il l'annonce dans l'éphémère *Journal historique de la République des lettres* d'avril-mai 1733⁴² et dans les *Philosophical Transactions* de juillet-octobre 1733⁴³. Certains des travaux annoncés paraîtront dans la *Sammlung russischer Geschichte*. Mais le projet concernant Bayer n'aboutit pas.

Bayer aurait sans aucun doute contribué de manière plus approfondie à l'histoire de la Russie s'il avait su le russe. On peut d'ailleurs se demander pourquoi, après un long séjour en Russie, il n'avait pas appris la langue. Pekarskij suppose que le russe, outre ses difficultés, comportait des risques liés à l'étude de l'histoire : plus tard, G.-F. Müller sera accusé d'avoir offensé les grands-princes en rapportant qu'ils devaient s'humilier devant les Tatars⁴⁴. Quoi qu'il en soit, Bayer commit de nombreuses erreurs dues à cette méconnaissance de la langue⁴⁵. On lui a souvent reproché cette lacune après sa mort⁴⁶.

Bayer a su, comme bien peu de ses contemporains, qu'il fallait établir les faits par une recherche critique fondée sur les sources, dont il avait une connaissance étendue. Il témoignait d'une rare impartialité. Dans bien des domaines, comme on l'a vu, il a fait œuvre de pionnier, y compris dans l'étude des monnaies : il compte parmi les premiers savants, comme Jean Foi Vaillant (1632-1706), qui en ont compris l'importance pour l'histoire.

Si ses dons d'exposition et la clarté de son récit apparaissent moins dans les *Origines Russicae*, c'est sans doute en raison de leur caractère

inachevé, et parce qu'il n'a pu revoir son texte paru à titre posthume. Le style et le plan permettent de supposer qu'il s'agit d'un brouillon : présence de phrases inachevées (avec un grand nombre de phrases nominales) et plan asymétrique, provisoirement composé de parties de taille inégale, pas de transitions (ni entre les parties ni d'une phrase à l'autre). La présence de négligences ou de lapsus conforte ce sentiment : Bayer évoque par exemple un certain Rosicus, maître de la ville de Rhosius, puis le nomme plus loin Rhosius, confondant le nom de l'homme et de la ville.

C'est peut-être en raison de ces imperfections que ce texte important, contrairement à d'autres œuvres de Bayer, n'a jamais été traduit en russe (ni d'ailleurs dans aucune autre langue)

LES ORIGINES DE LA RUSSIE

Lomonosov, selon Contant d'Orville qui l'a rencontré en Russie, « regardait presque comme impossible de dissiper les épais nuages qui obscurcissaient les premiers siècles de l'histoire russe »⁴⁷. Voltaire considérait même comme oiseuse la question des origines des peuples, notamment à propos de la Russie⁴⁸. Ils avaient sans doute raison, quand on voit les tâtonnements auxquels conduit cette recherche des origines chez Bayer et chez Müller⁴⁹. Le comble de l'aberration est atteint avec Trediakovskij, dont les fantaisies étymologiques tendent à démontrer l'antériorité des langues slaves par rapport aux langues germaniques. Il est vrai que les réflexions sur l'origine des langues sont à la mode au XVIII^e siècle. Bayer s'est même efforcé de répondre à la question de l'étymologie du mot *russe*.

Bayer rapporte que, *selon les Russes*, c'est Rurik qui a donné son nom aux Russes, en constituant le premier un Etat. Mais il ne croit pas à cette « hypothèse ». Il ne pense pas non plus que le mot soit d'origine grecque, latine ou même *scandinave*. Il adopte une étymologie *fondée sur la langue russe elle-même* : les mots de *Russie* et de *Russe* signifient selon lui « dispersion, dispersés »⁵⁰. Il part d'un fait réel, l'expansion des Slaves Orientaux vers le Nord-Est, parmi les populations finlandaises⁵¹.

Bayer dénonce l'erreur selon laquelle on identifie les Russes avec les Rosch de la Bible⁵². Il s'élève aussi contre la confusion des Russes avec les Scythes, ce qui est méritoire, à l'époque où cette idée reçue a encore cours. Mais il croit à tort que les Sarmates (d'origine iranienne) sont les ancêtres des Slaves. Il affirme que les premiers rois des Russes étaient des Gètes⁵³ ; puis, qu'un roi gète ayant été chassé, vinrent des rois slaves ; et qu'ensuite, les Russes firent appel au descendant du roi gète qu'ils avaient chassé, Rurik.

BAYER « NORMANISTE » ?

Bayer passe pour le père de la théorie normande, qui considère l'élément scandinave comme prépondérant dans la formation de l'Etat russe. Cette thèse fut défendue en fait par G.-F. Müller dans ses *Origines gentis et nominis Russorum* (Pétersbourg, 1749). On sait que « l'appel aux Varègues » qui figure dans différentes versions de la *Chronique de Nestor* ou *Récit des temps passés* (*Повесть временных лет*), a pu servir d'argument pour étayer cette théorie. Mais on sait aussi que ce prétendu « appel » à des étrangers pour gouverner la Russie est évoqué plusieurs siècles après l'événement. Il semble bien qu'il ait eu un but politique : légitimer la dynastie des Rurikides, qui avait peut-être besoin qu'on justifie son pouvoir. La théorie normande sera combattue par Tatiščev, qui commencera son *Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés* par des considérations sur le passé *prévarègue* des Russes⁵⁴ ; par Trediakovskij⁵⁵, par Lomonosov dans son *Histoire de la Russie ancienne* (*Древняя российская история*, 1766). Cette théorie divisera les historiens pendant plus de deux siècles⁵⁶. Il s'agit en fait d'un faux problème : la question, en effet, n'est pas de se demander si le premier Etat russe a été fondé par des Varègues, ou d'affirmer qu'il en a bien été ainsi, mais d'étudier avant tout le processus complexe qu'est la formation d'un Etat, en Russie comme ailleurs : genèse des villes, des institutions, des classes sociales, du commerce, etc., processus dans lequel les Varègues ont évidemment joué leur rôle⁵⁷.

Bayer écrit que, *selon les Russes*, c'est Rurik qui a fondé le premier Etat russe. Il rapporte que ce sont les Novgorodiens qui ont fait appel à Rurik. Et il affirme que la maison royale des Russes fut « sous la tutelle des Normands ». Mais il ne fait aucune allusion à « l'Appel aux Varègues ». Et il considère Rurik comme un descendant du roi gète (ou goth) que les Novgorodiens avaient chassé. S'il pense que la maison royale russe remonte à une dynastie danoise semi-légitime du VI^e siècle, les Skiöldung, il présente ses réflexions comme des *hypothèses*. Mais il rappelle que des « Rhos », en 839, 23 ans avant Rurik, ont été envoyés par l'empereur Théophile auprès de Louis le Pieux. Et il en conclut que le nom de russe aussi bien que l'Etat russe sont antérieurs à l'époque de Rurik.

Si, *selon Bayer*, un Etat existait avant Rurik, si cet Etat n'était pas varègue, mais gète, si le mot « russe » n'est pas d'origine scandinave, mais dérive de la langue russe elle-même, et si enfin Rurik et les Varègues n'ont pas joué un rôle déterminant dans la formation de l'Etat russe, on ne voit pas où est la « théorie normande » chez Bayer. Après avoir lu attentivement l'article « De Varagis », E. P. Karpeev conclut à juste titre qu'on ne peut qualifier Bayer de fondateur de cette théorie⁵⁸. Birgit Scholz arrive aux mêmes conclusions. Elle fait observer que si Bayer avait voulu soutenir la théorie normande, il aurait pu utiliser les points de vue d'auteurs suédois qu'il connaissait, tels que Petreius ou Arvid Moller, mais auxquels

il ne se réfère pas, les considérant manifestement comme non scientifiques. Et elle estime que si pendant des siècles on a si mal compris Bayer, c'est sans doute parce qu'on ne l'a pas lu⁵⁹. On se demande alors pourquoi Trediakovskij s'en est pris à Bayer plus qu'à Müller : car c'est Müller qui fut l'auteur du fameux discours « normaniste » de 1749, et c'est lui qui fut le premier à publier des extraits du *Récit des temps passés* où figure l'« Appel aux Varègues »⁶⁰. Trediakovskij ne critique pas chez Bayer une théorie qui n'existe pas, mais des points de vue de détail qu'il ne veut pas admettre.

TREDIAKOVSKIJ CRITIQUE DE BAYER

Trediakovskij est l'un de ces « poètes linguistes » et de ces « nouveaux écrivains » qui prétendent introduire une rupture dans la tradition littéraire russe. Mais, par une sorte de ruse de la raison⁶¹, le passé qu'il refuse pour la littérature, Trediakovskij *l'imagine* pour la langue. Mais au prix d'incroyables fantaisies étymologiques! Jeux linguistiques? Oui, mais aussi enjeu de mémoire. Car « la langue est investie ici d'un rôle essentiel : au XVIII^e siècle, la langue devient l'archive centrale de la mémoire nationale dont l'étymologie devient la clé »⁶². Dans cette perspective, « l'ancienneté de la langue russe est gage de sa force »⁶³. Mais Trediakovskij va plus loin : pour prouver cette ancienneté, il s'efforce de démontrer que le russe est antérieur à l'allemand, et même supérieur.

Vouloir démontrer que les langues slaves sont plus anciennes que les langues germaniques, passe encore. L'histoire des langues serait ici mise au service de l'ethnogénèse des peuples, en l'occurrence des Russes⁶⁴. Mais la démarche de Trediakovskij ne se borne pas à une entreprise de slavisation de l'Europe. Pour lui, un peuple ancien comme les Hérules (peuple germanique) parlait le slave⁶⁵. Et des peuplades anciennes comme les Huns (d'origine altaïque) et les Avars (d'origine turque), sont également considérés comme des Slaves (p. 228).

Polémiquant implicitement avec Bayer, Trediakovskij affirme que le nom de la Russie (Россия) était connu dès le VI^e siècle (p. 266) et le nom des Russes (Россияне) 400 ans avant Rurik (p. 269). Mais Trediakovskij va plus loin : s'appuyant sur la *Synopsis* de Kiev, il assure que Rurik descendait d'Auguste, qui était de sang slave (p. 225) et que le Mosokh de la Bible était l'ancêtre des Russes, si bien que le nom des Russes (Россы) était connu au temps du Christ (p. 273). La langue de Mosokh, comme celle de Gog et de Magog, était le scythe, c'est-à-dire le slave (p. 1-24). Ce qui, par une sorte de tour de passe-passe, permet à Trediakovskij d'affirmer, à la fin de la seconde partie de son ouvrage, que les noms de Russe et de la Russie viennent de l'hébreu, bien qu'il soit « le premier à proposer sans frémir » cette étymologie.

Dans ses *Три рассуждения о трех главнейших древностях* [Trois réflexions sur les trois principales antiquités de la Russie], Trediakovskij multiplie les critiques contre « le défunt professeur Bayer ». C'est dans la

deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « О первоначании Россов » [« De la primauté des Russes »], que se trouve l'attaque la plus longue et la plus virulente. Dans ses *Origines Russicae*, Bayer supposait que le nom des Russes n'était pas antérieur au IX^e siècle, et, d'autre part, se refusait à croire que les *Rutènes* gaulois dont parle Lucain aient été des *Ruthènes*, c'est-à-dire des Russes. C'est contre ces assertions que s'élève Trediakovskij⁶⁶.

Mais il s'en prend aussi à d'autres positions de Bayer exprimées dans la première partie des *Рассуждения*, « О первенстве словенского языка пред тевтоническим » (De la prééminence de la langue slave sur la langue teutonique), et dans la troisième partie, « О Варягах Руссах » (Sur les Varègues russes). Il critique d'ailleurs également des passages de ses autres ouvrages. Nous nous limiterons à quelques aspects de la polémique.

Trediakovskij ne conteste pas qu'il y eût des Varègues scandinaves, ceux dont parle Bayer. Mais, selon lui, ce ne sont pas les mêmes que ceux dont sont issus les grands princes russes⁶⁷. Les Varègues appelés en Russie sont des Slaves, leur nom a une étymologie slave, et ce sont les premiers habitants de l'Europe (p. 212-213). Ces Varègues slaves sont des Rugi de Poméranie (p. 221-222) dont descendent nos princes russes (p. 226). Le mot « tsar » à qui Bayer attribue une origine persane est un mot purement slave : de même racine que « zarja », il signifie « lumière resplendissante » (p. 237). Aussi, contrairement à Bayer, Trediakovskij s'efforce-t-il longuement de donner des étymologies slaves aux princes varègues depuis Rurik, ainsi qu'à leurs envoyés (p. 243-250). Au prix de contorsions étymologiques, les noms manifestement varègues des cataractes du Dniepr sont aussi, pour Trediakovskij, des noms slaves (p. 253-260).

Dans ses *Origines Russicae*, Bayer récuse par avance ces ascendances des Russes et des Slaves, fruit de rapprochements linguistiques hasardeux. Malgré ses défauts, il apparaît comme un linguiste et un historien relativement prudent, quand on le confronte avec Trediakovskij. L'un fait œuvre, autant que possible, de philologue scrupuleux. L'autre, malgré sa science, fait plutôt figure d'idéologue.

*
* *

La terminologie de Bayer est encore incertaine en ce qui concerne les différents peuples slaves et le mot « Slave » lui-même, qui prend des formes diverses (Slavus, Sklavus, Slavonus, Slavonicus, Slavinus). Dans la traduction, nous n'avons pas tenu compte de ces variantes, et avons modernisé partout le texte en traduisant uniformément par Slaves. Pour les Russes, il ne semble pas distinguer ceux qui sont d'origine slave et ceux qui sont des Varègues, ou des « Varègo-russes », ce qui est normal à l'époque. Mais il a le mérite de s'élever contre le « ridicule » d'appeler

Moscovites les sujets du vaste empire russe. C'était en effet une désignation encore courante de son temps, et anachronique. Mais elle s'explique historiquement. Jusqu'aux XVI^e et XVII^e s., la *Russie* désignait assez généralement la *Petite Russie*. Les *Russes* se confondaient donc avec les *Ruthènes*. Pour distinguer la nouvelle Russie constituée autour de Moscou, on l'appelait la *Moscovie*, et les Russes les *Moscovites*...

Bayer a tenu à se faire traduire des textes, notamment le *Récit des temps passés*, même si ses informateurs ont commis des erreurs. Il a aussi le mérite de douter que saint André ait traversé le Dniepr [et donc évangélisé les Russes], alors qu'à la même époque Jubé, par exemple, rapporte encore cette légende. On trouve chez Bayer quelques fantaisies étymologiques. Mais ce n'est rien en comparaison avec Trediakovskij, qui prétend trouver des racines slaves à tous les noms propres.

*
* *

Pour le grec, les fautes ont été laissées. Mais les habitudes contemporaines en matière d'esprit et d'accentuation ont été adoptées : par exemple, les esprits ont été remis devant les voyelles majuscules initiales : Ἡρόδοτος ; ὄ a été remplacé par ὀ...

Bayer ne semble pas très sûr de son persan. Le mot *khan* ou *khaqan* est reproduit sans erreur, et *Nahr Ros*, « le ruisseau, la rigole », est bien rapporté à propos de l'Araxe et de la Volga. Mais le mot *czehar*, en persan, n'a rien à voir avec le tsar, puisqu'il signifie « quatre ». *Rasb*, « la partie métallique du lance-pierre », n'est pas « une force tranquille et adoucie »...

NOTES

1. A.L. v. Schlözer, *Russische Annalen*, Göttingen, 1802, I^e Partie, p. 90.
2. Franz Babinger, *Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738). Ein Beitrag zur Geschichte der morgenländischen Studien im 18. Jahrhundert*, Munich, 1915. Babinger a publié aussi, entre autres, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927.
3. Готлиб Зигфрид Байер - Академик Петербургской Академии наук [G. S. Bayer académicien de l'Académie des sciences de Pétersbourg], recueil d'articles, Saint-Pétersbourg, 1996 ; Birgit Scholz, « Немецко-российская полемика по "варяжскому вопросу" [La polémique germano-russe au sujet de la « question varègue » à l'Académie de Pétersbourg], dans *Русские и Немцы в XVIII веке. Встреча культур [Russes et Allemands au XVIII^e siècle. Rencontre des cultures]*, Moscou, « Nauka », 2000, p. 105-116.
4. Pekarskij, *История Императорской Академии Наук [Histoire de l'Académie impériale des sciences]*, 1870, I, p. 181-184.
5. Pekarskij, I, p. 185.
6. Ju. X. Kopelevič, « Г. З. Байер и Х. Голдбах », dans *Готлиб Зигфрид Байер...*, p. 30.
7. Lettre de Frédéric de Prusse à Voltaire, vers le 1er juin 1739 (*Correspondance de Voltaire*, édition Theodore Besterman, Oxford, D 2023).
8. Bayer conservera des liens avec le fils de Francke (voir ses trois lettres publiées par E. Winter dans *Halle als Ausgangspunkt der deutschen Russlandkunde*, Berlin, 1953, p. 391-395).
9. Kopelevič, *art. cit.*, p. 31.
10. Goldbach soumet à Bayer la proposition de Blumentrost dans ses lettres de novembre et décembre 1725 (Kopelevič, *art. cit.*, p. 34).
11. G.-F. Müller, *История Академии Наук 1725-1743 [Histoire de l'Académie des sciences, 1725-1743]* dans *Материалы для истории императорской Академии Наук [Matériaux pour une histoire de l'Académie impériale des sciences]*, Saint-Pétersbourg, 1890, t. VI, p. 69. Le texte de Müller est en allemand.
12. Voir les titres de ses exposés dans Kopelevič, *art. cit.*, p. 34-35.
13. Voir « Bayers Anrede an die Russische Kaiserin bei Einweihung der Akademie zu Petersburg », dans *J. Ch. Gottscheds ausführliche Redekunst*, Leipzig, 1743, p. 660-674.
14. Bayer eut huit enfants, deux garçons et six filles. Quatre seulement survécurent. Il touchait 600 roubles par an, auxquels s'ajoutaient 200 roubles pour ses fonctions d'inspecteur du Lycée (Babinger, *op. cit.*, p. 34-35).
15. Babinger, p. 32. Ces ambassadeurs chinois furent reçus à Pétersbourg par l'impératrice Anna Ivanovna. Ils se rendirent aussi à Moscou (voir Jacques Jubé, *La religion, les mœurs et les usages des Moscovites*, éd. M. Mervaud, Oxford, 1992, p. 167).
16. Les seules qu'il put décrire lui avaient été communiquées par Buxbaum, professeur de botanique, et par Joseph Nicolas Delisle (G.-F. Müller, *op. cit.*, p. 46).
17. La bibliographie de A. D. Syščikov n'en retient que 60, avec quelques erreurs de pagination (voir *Готлиб Зигфрид Байер - академик Петербургской Академии наук*, Saint-Pétersbourg, 1996, p. 67-71). Mais elle comporte quelques publications qui ne sont pas dans la bibliographie de Babinger.
18. *Historia Osrhoëna et Edessena ex numis illustrata...*, Saint-Pétersbourg, 1734.
19. Rubens Duval, « Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse », *Journal Asiatique*, 18^e vol. (1891) et 19^e vol. (1892). Cité par Babinger, p. 45.
20. E. D. Frolov, « Г.З. Байер и начало антиковедения в России » [Bayer et les débuts de l'étude de l'Antiquité en Russie], dans *Готлиб Зигфрид Байер...*, p. 13.
21. *Historia Regni Graecorum Bactriani...*, Saint-Pétersbourg, 1738.
22. *Neue Zeitungen von Gelehrten Sachen*, 1722, p. 804-807. Cf. Kopelevič, *art. cit.*, p. 37, n. 19.
23. S. K. Bulič, *Очерки истории языкознания в России* [Etudes d'histoire de la linguistique en Russie], St-Pétersbourg, 1904, t. I (cité par G. Z. Pumpjan et M. V. Fedoseeva, « Байер и русское востоковедение » [Bayer et l'orientalisme russe], dans *Готлиб Зигфрид Байер...*, p. 28).
24. « De Confucii libro Ch'ün ciêu », *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, vol. VII, 1740, p. 362-426. Voir Abel Rémusat, « Notice sur les livres moraux attribués communément à Confucius », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, 10^e vol., Paris, 1818, p. 292, et Babinger, p. 60.
25. Henri Cordier, « Notes pour servir à l'histoire des études chinoises en Europe jusqu'à l'époque de Fourmont l'aîné », dans les *Publications de l'École des langues orientales vivantes*, II^e série, vol. XIX, « Nouveaux mélanges orientaux », Paris, 1886, p. 425. Cité par Babinger, p. 71.

26. Pumpjan et Fedoseeva, *art. cit.*, p. 28.
27. Babinger, p. 52.
28. Bayer soutiendra encore cette idée en 1731 dans les *Acta Eruditorum* (« Orthographia Mungalica », p. 307-319). En fait, si l'écriture mongole dérive bien de l'alphabet syriaque, ce n'est pas du syriaque estranghélo des missionnaires nestoriens, mais de l'écriture ouïgoure, qui, par le sogdien, dérive d'une autre branche de l'alphabet syriaque.
29. Voir Roger Comtet, « La découverte du sanskrit en Russie au XIX^e siècle », *Slavica Occitania*, 1999, N° 8, p. 116-119. R. Comtet rappelle que le premier sanskritiste russe est G. S. Lebedev, dont la grammaire des langues indiennes paraît à Londres en 1801.
30. « De origine et priscis sedibus Scytharum » (*Commentarii...*, t. I, 1728, p. 387-399). Trad. russe dans *Краткое описание Комментариев Имп. Академии Наук [Brève description des Commentaires de l'Acad. Imp. des sciences]*, vol. I, 1728, p. 125-138.- « De Scythiae situ, qualis fuit sub aetate Herodoti » (*Commentarii...*, t. I, 1728, p. 400-424). Trad. russe dans *Краткое описание...*, vol. I, 1728, p. 139-166. « De la situation de la Scythie du temps d'Hérodote, par T.S. Bayerus », traduit de l'anglais par Eidous, *Mémoires littéraires, contenant des réflexions sur l'origine des nations*, 1750, p. 211-258. Morel, à l'article « Scythie », signale la traduction d'Eidous. Babinger ne mentionne pas ces traductions anglaise et française.
31. « Chronologia Scythica Vetus » (*Commentarii...*, t. III, 1732, p. 295-350). - « Memoriae Scythicae ad Alexandrum Magnum » (*Commentarii*, t. III, p. 351-388).
32. « О стене Кавказской », *Краткое описание Комментариев...*, vol. I, 1728, p. 167-207.
33. Ces notes avaient été remises à Bayer par Antioche Kantemir, le fils de Dmitri (P. Pekarskij, *Наука и литература в России при Петре Великом [Science et littérature en Russie sous Pierre le Grand]*, Saint-Petersbourg, 1862, t. I, p. 250).
34. « Geographia Russiae [...] ex Constantino Porphyrogeneto » (*Commentarii...*, t. IX, 1744, p. 367-422).- « Geographia Russiae ex Scriptoribus Septentrionalibus » (*Commentarii...*, t. X, 1747, p. 371-419). Ces deux essais ont été traduits en russe en 1747 et publiés à Pétersbourg en 1767.
35. Voir les remarques érudites de Gärber sur les peuples du Caucase dans la *Sammlung russischer Geschichte* de Müller, 1760, t. 4, p. 148-156.
36. Babinger, p. 60. Nous laissons de côté Johann Christian Schoettgen (1687-1751), qui, dans *Originum russicarum* (Dresde-Leipzig, 1731), développe une thèse « eurasiste » avant la lettre, les Russes, selon lui, étant des Asiatiques slavisés (voir Jean Breuillard, Jean-Claude Lanne, Iouri Polouëktov, « Vassili Trediakovski (1703-1769) et la théorie du Rouergue russe », *Slavica Occitania*, n°7, 1998, p. 26, n. 11).
37. Voir K. N. Bestuzhev-Rjumin, *Русская История [Histoire de la Russie]*, SPb., 1872, vol. 1, p. 209 ; P. N. Miljukov, *Главные течения русской исторической мысли [Les principaux courants de la pensée historique russe]*, Moscou, 1898, vol. 1, p. 81-84 et 96-98, et Babinger, p. 60. Bayer a été notamment le premier en Russie qui ait vu l'importance des sources arabes pour l'histoire russe (Pumpjan et Fedoseeva, *art. cit.*, p. 26).
38. Cette collection comportera neuf volumes, échelonnés de façon irrégulière de 1732 à 1764. En l'absence de Müller, parti pour la Sibérie en 1733, c'est Kramer qui fut chargé de l'édition de la *Sammlung* en 1734-1735.
39. A. B. Kamenskij, « Суд'ба и труды историографа G.F. Миллера » [« Destin et travaux de l'historiographe G.F. Müller »], dans *G.F. Müller, Sočinenija po istorii Rossii, izbrannoe* (G.F. Müller, *Choix d'ouvrages sur l'histoire de la Russie*, Moscou, 1996), p. 378.
40. William Coxe, *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemarck, etc.*, traduit de l'anglais par P.H. Mallet, Genève, 1787, t. 1, p. 250 ; Kamenskij, *art. cit.*, p. 374.

41. Outre les travaux que nous avons rappelés, signalons *Краткое описание всех случаев касающихся до Азова [Brève description de tous les faits qui concernent Azov]*, 2^e éd., 1768 (cet ouvrage n'existe qu'en traduction russe).
42. « Plan pour mettre dans un meilleur Etat l'Histoire de l'empire des Russes [...] », *Journal historique de la République des lettres*, Leyde, t. II, mars-avril 1733, p.285.
43. *Philosophical Transactions*, N°429, juillet-octobre 1733, p. 141. Version anglaise du texte paru dans le *Journal historique de la République des lettres*.
44. Pekarskij, *История императорской Академии наук*, I, p. LXVI. Müller encourut d'autres reproches, entre autres d'avoir imprimé ses travaux sur le Temps des troubles, la partie la plus sombre de l'histoire russe (Kamenskij, *art. cit.*, p. 381-382, 386, 391).
45. Peut-être lui a-t-on imputé des erreurs dues à des traductions infidèles, comme l'affirme G.-F. Müller, qui prétend que c'est celui qui lui a procuré des explications infondées qui l'a le plus violemment contesté (*История Академии Наук...*, p. 46). Peut-être s'agit-il de Trediakovskij, comme le pense Pekarskij, qui a eu connaissance du manuscrit de Müller avant sa publication (*История императорской Академии Наук*, t. I, p. 190, n. 1).
46. Voir par ex. Schlözer, *Russische Annalen*, première partie, Göttingen, 1802, p. 90.
47. Contant d'Orville, *Les fastes de la Pologne et de la Russie*, Paris, 1770, t. 2, p. III.
48. Voir la « Préface historique et critique » de son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, édition M. Mervaud, dans *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, 1999, t. 46, p. 424.
49. Müller envoie pourtant son essai sur les peuples les plus anciens de la Russie aux éditeurs du supplément de l'*Encyclopédie!* (Kamenskij, *art. cit.*, p. 403).
50. C'est l'une des hypothèses rapportées par Herberstein, qui la présente comme proposée par les « Moscovites » eux-mêmes (*La Moscovie du XVI^e siècle vue par un ambassadeur occidental Herberstein*, présentation et traduction de Robert Delort, Paris, 1965, p. 44). Le dominicain ragusain Mavro Orbini, en 1601, croyait aussi que « le mot Russie signifie "dispersion" » (cf. Breuillard, Lanne, Polouëktov, *art. cit.*, p. 27, n. 15).
51. G.F. Müller critiquera cette étymologie. Selon lui, rien ne prouve cette dérivation, qui s'appuie sur Procope de Césarée (Spori = [Slaves] dispersés). Où les noms de peuples sont-ils traduits d'une langue dans une autre? [il s'agirait d'un calque]. D'ailleurs le mot « dispersion » ne vaudrait que pour les Slaves en général, et non pour les Russes (« Kurzgefasste Nachricht von dem Ursprung der Stadt Nowgorod und der Russen überhaupt... », dans *Sammlung russischer Geschichte*, 1761, t. V, p. 389-390). Il penchera plutôt pour rapprocher le mot Russe des Roxolans, dont Bayer ne parle pas. Il n'admet pas pour autant l'idée répandue selon laquelle les Roxolans (des Sarmates, d'origine iranienne) seraient les ancêtres des Russes. Mais le fait que ce peuple ait vécu en Russie pourrait selon lui expliquer l'origine du mot Russe (*ibid.*, p. 385-386).
52. G.F. Müller trouve également cette étymologie sans fondement, car plus de deux mille ans séparent les deux peuples (*Sammlung russischer Geschichte*, t. V, p. 390).
53. Mais auparavant il parle longuement des Goths, qui se répandirent au nord de la Russie, au risque de semer la confusion sur l'origine des Russes et de leurs souverains (il est vrai que l'identité entre les Goths et les Gètes est proclamée par Jordanès, et qu'on la retrouvera chez Jakob Grimm).
54. F.-D. Liechtenhan, « De l'abus de l'historiographie. Approches de l'histoire russe de Herberstein à Custine », *Cahiers du monde russe*, janv.-mars 2000, 44/1, p.144.
55. Voir Breuillard, Lanne et Polouëktov, *art. cit.*, p. 19-28.

56. Voir *Varangian Problems. Report on the First International Symposium on the theme : the Eastern Correction of the nordic Peoples in the Viking Period and Early Middle Ages*, Moesgard - University of Aarhus - 7th-11th Oktober 1968, Copenhagen, Munksgaard, *Scandia Slavica* Supplement 1, 1970 ; Dmitri Obolensky, « The Varangian-Russian Controversy : the First Round », dans *History and Imagination. Essays in Honor of H. R. Trpov-Rover*, Londres, Duckworth, 1981, p. 232-242 ; Jean Blankoff, « Un faux problème : les théories normaniste et antinormaniste sur les origines de l'Etat kiévien », *Revue des pays de l'Est*, 1984/1, p. 31-49, avec une bibliographie p. 41-49 ; Irène Sorliñ, « Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète sur l'état ethnique et politique de la Russie au début du X^e siècle », *Cahiers du monde russe et soviétique [CMRS]* 1965, vol. VI/2, p. 181. Le premier historien normaniste qui soutiendra l'origine suédoise des noms de « Russe » et de « Russie » sera E. Kunik, *Die Berufung der schwedischen Rodsen durch die Finnen und Slawen*, I, Saint-Pétersbourg, 1844 (I. Sorlin, p. 180). Pour A. Meillet, le nom de « russe » est « peu ancien » et « sans doute d'origine scandinave » et la Rus' fut un Etat « organisé par les Scandinaves » (A. Meillet, « Les vues de Šachmatov sur la constitution de la nation russe et des dialectes russes », *Revue des études slaves*, 1921, t. 1, p. 189 et 194).

57. Voir par exemple J. Blankoff, « Un faux problème... », art. cit., p. 40.

58. E. P. Karpcev, « Г.З. Байер у истоков норманской теории » [G. S. Bayer à l'origine de la théorie normande], dans *Готлиб Зигфрид Байер...*, p. 49.

59. B. Scholz, art. cit., p. 111-112. Certains auteurs suédois n'étaient pas dénués d'arrière-pensées politiques. Leur « théorie normande » pouvait justifier les prétentions de la Suède au trône de Russie en comparant les noms varègues et suédois, ou en alléguant la préten- due incapacité des Russes à créer leur Etat.

60. Pour Müller, les premiers princes de Novgorod auraient été des Roxolans que le peuple aurait chassés (et non des Gètes comme le pense Bayer). Ces Roxolans se seraient établis en Prusse orientale et pourraient être les *Varègues russes* dont parle Nestor. Les Novgorodiens auraient ensuite rappelé ces Roxolans. Ceux-ci auraient été nommés *russes*, et leur nom aurait été appliqué ensuite aux Slaves, presque de la même manière que les Anglais ont reçu leur nom des Angles ou Anglo-Saxons et les Gaulois le nom de Français des Francs, à cette réserve près que les Varègues n'étaient pas des conquérants : ils ont été appelés par les habitants de Novgorod pour qu'ils les gouvernent (*Sammlung russischer Geschichte*, t. V, p. 385-391. C'est moi qui souligne.). On le voit, Müller s'appuie sur l'« Appel aux Varègues » sans regard critique, mais sans insister.

61. Comme l'a observé Ilia Serman, la conception des « nouveaux écrivains » repose sur le primat de la raison en matière de langue et de littérature (I. Serman, « L'isolationnisme surmonté », dans *Histoire de la littérature russe des origines aux Lumières*, Paris, Fayard, 1992, p. 311. Voir aussi Jean Breuillard, « La mémoire linguistique et littéraire du XVIII^e siècle russe : ruptures et héritage », dans *Mémoire de la Russie. Identité nationale et mémoire collective*, L'Harmattan, 1996, p. 204).

62. J. Breuillard, art. cit., p. 206.

63. *Ibid.*

64. Breuillard, Lanne et Polouëktov, art. cit., p. 29.

65. *Три рассуждения о трех главнейших древностях российских* [Trois réflexions sur les trois principales antiquités de la Russie, 1758], p. 230. Nos références entre parenthèses renvoient à cette première édition.

66. Voir Breuillard, Lanne et Polouëktov, art. cit.

67. « О Варягах Руссах » [A propos des Varègues russes], *Рассуждения...*, éd. 1758, p. 204.

Plan des *Origines Russicae*

par ISABELLE JOUTEUR

INTRODUCTION (p. 388)

La nation « Rosch » existait au moins depuis l'empereur Théophile (milieu IX^e s.). Le mot « russe » daterait de cette époque, notamment de l'expédition des Russes à Constantinople.

1. ORIGINE DU MOT « RUSSE »

a) *Il ne provient pas des Grecs.*

- Théophraste de Byzance a été mal traduit par Jacques Goar: les embarcations *ρούσια* désignaient des bateaux *rouges*.

- (p. 389) Un chronographe ruthène affirme que l'apôtre André baptisa les Russes. Hippolyte et Origène ont raison de dire qu'André est allé en Scythie, mais de quel pays s'agit-il ? Au nord de la Thrace, il y avait les Gètes avec quelques Scythes, mais on ne peut pas être sûr que saint André ait traversé le Borysthène [le Dniepr], ni qu'il y ait eu des Russes sur le Borysthène. Les notices des conciles prêtent à confusion: *Ρώσου* renvoie à une ville de Cilicie, Rhosius ; il y avait une ville de Thrace nommée avant *Τόπειρος*.

- (p. 393) Nicéphore Grégoras se trompe en croyant que l'échanson Rosicus de Constantinople était un prince russe : il était le maître de la ville de Rhosius.

- Conclusion : le nom de « russe » existait peut-être avant l'empereur Michel III, mais les Russes étaient trop éloignés de Constantinople pour que les Byzantins en fassent état. L'exploration des pays voisins a lieu au X^e s. à l'initiative de Constantin Porphyrogénète.

b) *Il ne provient pas des Romains.*

(p. 396) Les Russes n'ont rien à voir avec les Rutènes de la Gaule mentionnés par Lucain et d'autres. Marco Polo parle de la région des Ruthènes comme d'une région du pôle.

2. QUELLES SONT LES ORIGINES DES RUSSES ?

a) *Les Russes ne sont pas les Moscovites.* (p. 398) Moschus est un philosophe sidonien. Les Mosynaeci et les Mosques d'Hérodote n'ont rien à voir avec eux. Le patriarche Méchek ou Moshok de la Bible non plus. Troisième fils de Noé, il représente un peuple d'Asie mineure (Phrygie ou Caucase). Les Moschi se sont installés dans le Caucase, mais il est absurde de penser qu'ils aient quitté la région pour fonder le royaume *moscicus*. Le nom de Moscou vient d'un monastère Moskoï. On ne peut appeler Mosci l'ensemble des Russes.

b) *les Russes ne sont pas des Scythes.* (p. 400) Le terme de Scythe a servi de terme générique pour toute la zone septentrionale. Les Scythes ne sont pas les Tauroscythes. On a transféré en Sibérie le Taurus sur la base d'une mauvaise lecture d'Hérodote, ou sur le Borysthène (on a désigné du terme de Taurus les Monts Riphées, les Alpes, les monts Alaniques, les Carpates).

c) *Les Russes seraient-ils de souche franque ou gothique ?* (p. 404) Les Grecs appelaient Francia une grande partie de l'Europe, surtout celle parlant une langue germanique. On a confondu les Russes avec les Scandinaves que l'on appelait Francs.

Avant les Slaves, les terres du Nord étaient habitées par les Finnois, les Goths, qui se répandirent jusqu'à la Volga, puis furent dispersés par les Huns et dont certains allèrent au Nord. Puis les Slaves envahirent les régions du Nord en se mêlant aux Gètes et aux Finnois et se baptisèrent « rossici » du fait de leur dispersion (p. 406).

Puis les Russes chassent les Gètes et se choisissent un roi (Gostomysle). Puis ils rappellent un descendant de la famille chassée, Rurik, vers 862. Kiev est dirigée par deux princes scandinaves. Avant Rurik, les rois de la Russie proviennent des Skiöldung de Scandinavie.

Des témoignages attestent que le nom de russe était répandu en 864-865, date de l'expédition de Kiev à Constantinople. Des « Rhos » furent même envoyés dès 839 par l'empereur Théophile auprès de Louis le Pieux.

3. LA VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU MOT « RUSSE »

(p. 411) Le mot *n'est pas scandinave*. Il renvoie à la *dispersion* de ce peuple, qui s'est éparpillé au sein d'autres peuples, et non au cheval (l'islandais *hross*), ou au fleuve Rha, nommé Araxe par Hérodote.

4. COMMENT LE NOM DE « RUSSE » A-T-IL ÉTÉ TRANSMIS PAR LES CHRONIQUEURS DU MOYEN AGE ? (p. 412)

On a associé par erreur ruthenicus à l'Aquitaine.

Les Grecs ont appelé les Russes οἱ Ρῶσ, οἱ Ρωσσοί.

Russen, Ruzenos, Rugos, etc. Les Rugi ont été confondus avec les Russes.

(p. 414) Différentes dénominations des Russes par les peuples étrangers. Ils furent appelés d'abord Ros, puis Ras et Rus (avec le sens de division, dissémination). Ce mot fut attribué par les Sarmates, dont Bayer croit qu'ils sont les ancêtres des Slaves (ce nom de Ros a pu exister dès avant Hérodote), à cause aussi du fleuve Rha (la Volga) qui se disperse, les Sarmates vivant à l'embouchure du fleuve.

(p. 417) Les reines Roxanace et Zarinaia, en rapport avec le nom de *Czar* et l'idée de souveraineté chez les Sarmates. Développements autour de Zarmiz Gethusa. Ainsi, *czar* ne dériverait pas de *Caesar*.

5. LE RÉGIME POLITIQUE DES SLAVES

(p. 420) Une sorte de démocratie où le pouvoir est divisé en autant de chefs (*župani*) que de bourgs. Autres titres suprêmes: *Kniazius*, *Knesius*, *Chan*, *Voivoda*.

Aucun Slave n'était esclave.

Puis les Slaves ont abandonné le régime démocratique en faveur du principat (p. 428).

Le titre de *Chakan*.

6. ORIGINE DE QUELQUES GRANDES VILLES (p. 432)

On a inventé trois frères, *Lech*, *Rus* et *Czech*, à partir de trois noms anciens de peuples, pour symboliser les trois royaumes slaves (polonais, russe, bohémien).

Kiev était avant le règne de Rurik au pouvoir de rois très puissants.

La fondation de Novgorod.

ORIGINES RVSSICAE.

AVCTORE

T. S. Bayer.

ANte Michaelem Imp. Theophili et Theodoraë filium multa Schauonicarum gentium memoria existat apud Byzantios scriptores, nulla Russici nominis; quamquam e gente *Rosch* legatos omnium primos Constantinopolim ad Theophilum Imp. venisse, ex Annalibus Francis Bertinianis demonstrabo. Quare etiam Historiographus Anonymus Ruthenus, Michaele Imp. Indictione XV. primum auditum fuisse Russicum nomen, asseravit. In huius Imperatoris temporibus duo anni, Indictione XV. insigniti fuerunt: annus Christi 852. et annus 867. ita ut Indictio XV. Constantinopolitana et Russica (Russi enim in Indictionibus et annis mandi Constantinopolitanae rationes sequuntur) a superiorum annorum Kal. Septembribus procedat. Tamen potius A. C. 866. exeuntem et A. C. 867. maximam partem, quam alterum annum in animo habuit Historiographus: illo enim anno existimavit primam expeditionem a Russis fuisse susceptam. Etsi verum rei gestae annum non tenuit, tamen ab eodem non admodum aberravit, ut alio loco dicam.

Ne quis forte improvidus fallatur, cum inueniet Russos quosdam verustiore nominis sui memoriam in
Graec.

LES ORIGINES DE LA RUSSIE

texte traduit par ISABELLE JOUTEUR

Avant le règne de Michel¹, fils de Théophile et de Théodora, on trouve souvent mention des peuples slaves² chez les écrivains byzantins, mais jamais le nom de Russe, alors que je démontrerai, d'après les *Annales de Saint Bertin*³ que des tout premiers ambassadeurs du peuple *Rosch* sont venus à Constantinople chez l'empereur Théophile. C'est pourquoi un historiographe ruthène anonyme⁴ a même affirmé que le nom de Russe avait été entendu pour la première fois lors du règne de Michel pendant l'indiction XV. Du temps de cet empereur, deux années lors de l'indiction XV furent remarquables: l'année 852 ap. J.-C. et l'année 867, qui forment l'indiction XV. L'indiction de Constantinople et la russe (les Russes en effet suivent les mesures adoptées par Constantinople pour les indictions et le décompte des années) partiraient des calendes de septembre des années précédentes. Cependant l'historiographe a eu en tête la fin de 866 ap. J.-C. et la plus grande partie de 867 ap. J.-C. plutôt que l'autre année: il a estimé en effet que telle avait été l'année de la première expédition entreprise par les Russes⁵. Même s'il n'a pas trouvé la véritable année de l'événement, il ne s'en est cependant pas tout à fait éloigné, comme je le dirai ailleurs.

Qu'on ne se laisse pas abuser imprudemment en découvrant que certains Russes recherchent une trace plus ancienne de leur nom chez les

ORIGINES RVSSICAE.

339

Græcis requirere : quidquid eiusmodi est proditum, id vero nobis inferuire non potest. Neque enim nos iuratur, quaecumque de Sclavis exstant, ea raptim transferre ad Russos, ut isti quidem sunt auti : nomen Russicum desinero. Verum etiam isthuc aliqui reperire sibi sunt visi apud Græcos multo antiquissimum. Ea causa Theophanis Byzantii locum quendam, tum alia aliorum dictæ aut momenta, contra offensivam muniam, denique Nicéphori Gregoræ errorem detegam sane perquam absurdum. Theophanes auctor est (o), anno tertio et tricesimo Constantini Copronymi Imp. A. C. 752. Bulgarico bello Imperatorem classem instruxisse tria millia chelandiorum : *ipse aduersus Russorum chelandia in Danubium aditum sibi paratum mouit*. Sic enim Theophanem Latine conuertit Iacobus Goar. Quis hoc loco Russicum bellum non expectet, aut nauale cum Russis prælium ? aut quis saltem Russicum nomen e Theophane nobis non obiciat, vetustius, quam nos existare apud Græcos diximus ? At Theophanes nihil de Russis, cum ita fatus est : καὶ ἀπελθὼν αὐτὸς εἰς τὰ ῥούσια χελάνδια, ἀπεκίνησε, πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸν Δανούβιον ποταμὸν. *Imperator in russis chelandiis, quæ conscendert, mouit, ut Danubium intraret*, nimirum contra Bulgarios Danubio finitimos. Τὰ ῥούσια χελάνδια Constantinopoli fuerunt rubro colore pictæ naues. Sic in quatuor factionibus *russati* seu Tertulliano vocabulo, *russeï*, ῥουσαῖοι Constantinopolitanis ab eodem colore. Illa ipsæ ῥουσαῖοι χελάνδια quæ Constantino Porphyrogenetæ (p), ἀγέρουσα ῥούσια, quorum in locum Leo Sapiens Imp.

C c c 3

δρτ.

(o) p. 376. (p) de A. I. p. 139.

Grecs : tout ce qui a été transmis de ce genre ne peut servir notre thèse. Et il ne nous plaît pas de transférer automatiquement tout ce qui concerne les Slaves aux Russes, comme on a osé le faire : c'est le nom de Russe que je désire rencontrer. Mais même sur ce point, certains ont pensé trouver à l'appui de leur cause le nom de loin le plus ancien chez les Grecs. Pour cette raison je viendrai soutenir contre les attaques un passage de Théophane de Byzance⁶, qui suscita alors de part et d'autres débats et assertions contradictoires, puis je dévoilerai l'erreur vraiment tout à fait absurde de Nicéphore Grégoras⁷. Théophane dit que, lors de la trente-troisième année du règne de Constantin Copronyme⁸, en 752 ap. J.-C., pendant la guerre bulgare, l'empereur avait affrété une flotte de 3 milliers d'embarcations : *au moment d'entrer dans le Danube, il avança lui-même contre les embarcations des Russes*. C'est ainsi en effet que Jacques Goar⁹ a traduit en latin Théophane. Qui, à cet endroit, ne s'attendrait pas à une guerre russe, ou à un combat naval contre les Russes ? ou qui du moins ne nous objecterait pas que le nom de Russe provenant de Théophane est plus ancien que celui que nous avons dit exister chez les Grecs ? Mais Théophane ne dit rien sur les Russes quand il dit : καὶ ἀπελθὼν αὐτὸς εἰς τὰ ῥούσια χελάνδια, ἀπεκίνησε, πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸν Δανούβιον ποταμὸν. *L'empereur s'éloigna dans les vaisseaux « russis »¹⁰ sur lesquels il s'était embarqué pour entrer dans le Danube*, assurément contre les Bulgares voisins du Danube. Τὰ ῥούσια χελάνδια étaient à Constantinople des bateaux peints de couleur rouge. Ainsi, on trouve dans les quatre factions¹¹ *russati*, ou dans le vocabulaire de Tertullien, *russei*, ῥουσαῖοι chez les Constantinopolitains pour la même couleur. Ce sont précisément ces ῥούσια χελάνδια¹², qui étaient pour Constantin Porphyrogénète¹³ des ἀγέρουσα ῥούσια¹⁴, que l'empereur Léon le Sage¹⁵ a

δρομώλια instituit. Vt, quod ait Herodotus (q), τὸ δὲ παλαιὸν ἅπασαι νῆες ἦσαν μιλληλεφέες, rubrica pi-
 Etiae omnes veterum naues fuerunt : ita Constantinopoli
 erant Imperatoriae, exornatae etiam puluinatibus et au-
 laeis purpureis. Haud dissimilis est error Chronographi
 Rutheni, cum sic ait: Andreas apostolus iamdudum Russos
 baptizauerat : fueratque iam in primo concilio prouinciali
 Antiocheno Antipater episcopus Russiae haeresinque Pauli
 Samosatani sua subscriptione damnauerat (r). Dicam in-
 itio de S. Andrea. Hippolytus Portuensis S. Irenaei di-
 scipulus primus est, qui tradidit, Andream Scythis atque
 Thracibus praedicasse : de Scythis consentit eius fere ae-
 qualis Origenes apud Eusebium. Alii Achaïam adiiciunt.
 Hieronymus (s), Gregorius Nazianzenus (t) et Pontius
 Paullinus (u) Scythiam ignorasse videntur. Nam cum ma-
 xime de cursu diuinae religionis inter gentes dicunt, A-
 chaïam tantummodo attribuant Andrae apostolo, aut Epi-
 rum. Iam deinde Sophronius Scythias addit Sogdianos et
 Sacas. Dorotheus vero, ille inquam ὑποβολιμαῖος Doro-
 theus, totum litus maris et Bithyniam et Pontum et
 Thraciam et Scythiam edidit, e quo ipsa fere verba in
 Menologio Basilii Imp. exstant (x), denique Nicephorus
 Callistus (y) totum quasi septentrionem et orientem in
 acie explicuit, Cappadociam, Galatiam, Bithyniam et
 Anthropophagos, et Scythiae deserta Εὐξεινόν τε Πόντον
 ἐκάτερον, Pontum puta Euxinum, et Mare Caspium, et
 prouincias eorum marium ad boream atque notum, et Thra-
 ciam,

(q) L. III. c. 58. (r) Sic etiam in Menologio Russico edito.
 in Actis Sanctorum a Daniele Papebrochio Maio mense Tomo I. p. 54. (s)
 Epistola 148. ad Marcellam. (t) Orat. xxv. (u) Natali. ix. S. Felicit.
 (x) Tom. I. p. 221. (y) H. E. l. II. c. 39.

transformés en δρομώλια¹⁶. Comme le dit Hérodote, τὸ δὲ παλαιὸν ἅπασαι νῆες ἦσαν μιλληλεφέες, tous les navires des anciens étaient peints en vermillon : c'est ainsi qu'étaient les vaisseaux impériaux à Constantinople, ornés même de coussins et de tentures pourpres. L'erreur du chronographe ruthène n'est pas différente, lorsqu'il dit : l'apôtre André avait déjà baptisé les Russes¹⁷ : et l'évêque de Russie Antipater, présent déjà au premier concile provincial d'Antioche¹⁸, avait condamné de sa propre main l'hérésie de Paul de Samosate¹⁹. Je parlerai tout d'abord de saint André. Hippolyte de Portus²⁰, disciple de saint Irénée, est le premier à avoir rapporté qu'André avait prêché en Scythie et en Thrace : pour la Scythie, Origène qui était pratiquement son contemporain et que cite Eusèbe²¹ est du même avis. D'autres ajoutent l'Achaïe. Jérôme, Grégoire de Nazianze et Paulin de Nole²² semblent avoir ignoré le fait à propos de la Scythie. Car quand précisément ils parlent de la progression de la religion chrétienne parmi les peuples, ils attribuent à l'apôtre André seulement l'Achaïe ou l'Épire. Mais par la suite, Sophronius²³ ajoute à la Scythie la Sogdiane et les Saces²⁴. Et Dorothée, je veux dire le pseudo-Dorothée²⁵, a regroupé tout le rivage de la mer qui comprend la Bithynie, le Pont, la Thrace, la Scythie, lui dont les paroles mêmes se trouvent dans le ménologe de l'empereur Basile²⁶, enfin Nicéphore Calliste²⁷ a mis en ligne de mire presque tout le Nord et l'Orient, la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie et les Anthropophages²⁸, les déserts de Scythie, Εὐξεινόν τε Πόντον ἐκάτερον²⁹, à savoir le Pont Euxin et la mer Caspienne, les provinces de ces mers jusqu'aux limites boréales et méridionales, et la Thrace,

DE ORIGINES RVSSICAE.

391

ciam, Macedoniam, Thessaliam, Achaiam. Nouisse mores me et Dorothei istius et Iulii Callisti meditare decet, quibus religio fuit, orbem christianum celare, quae noctu somniarint. De Thracia non dubito, neque opus fuit inficere fraude, qua Nicephorum Imp. ductum memorat Symeon Logotheta (z) ? Nam cum in venatione haud procul a Byzantio esset, inuenta scilicet ex improviso vetus ara et ad Imperatorem delata hoc cum titulo: τὸ ἐστὶν τὸ ἅγιον θυσιαστήριον τοῦ Ἀρχιστρατήγου Μιχαήλ τοῦ Ἀνατέλλοντος, ὅπερ ἐνεθρόνισεν ὁ ἅγιος Ἀπόστολος Ἀνδρέας, hoc est sanctum altare Archistrategi Michaelis Orientis, quod dedicauit S. Apostolus Andreas. De Scythia quoque consentio, quando ita Hippolytus et Origenes tradidere, quorum apud nos auctoritatem valere decet, cum proximi ab aetate illa fuerint. At quam Scythiam dicant, quos populos, etiam atque etiam considerandum fuit, ne voce ambigua utamur, tamquam pueri talis. Thraciae mentio mihi persuadet, vicinos quoque S. Andream adiuisse. At tum quidem inde a Danubio ad Borysthenem Scythiae fuisse nulli: Getae regionem tenebant, paucis Scythis permixtis. Non nego superiora Borysthenis Scythas tenuisse, at quis mihi praestabit, eosque penetrasse S. Andream, aut Borysthenem traiecisse? nempe in veterum scriptorum silentio, neque nouis delector, quos iam vulgus eruditorum exhibet, neque harrolari meum est, sed pudorem adhibere et verecundiam. Quis deinde mihi Russos iam tum ad Borysthenem fuisse demonstrabit? videlicet cum alios populos Tiberii Imp. aetate isthuc coluisse ostendere possim. At cum in Antiocheno con-

(z) P. 455

la Macédoine, la Thessalie, l'Achaïe. Il convient que je sois pleinement conscient des habitudes de ce Dorothée et de ce Calliste qui eurent pour religion de cacher au monde chrétien leurs rêveries nocturnes. En ce qui concerne la Thrace, je n'ai pas de doute, et il n'était pas besoin de l'erreur grossière dont Siméon Logothète³⁰ rappelle qu'elle abusa l'empereur Nicéphore³¹. Car, alors qu'il était à une partie de chasse non loin de Byzance, on trouva, apparemment par hasard, un vieil autel, qui fut apporté à l'empereur avec cette inscription : τοῦτό ἐστὶ τὸ ἅγιον θυσιαστήριον τοῦ Ἀρχιστρατήγου Μιχαήλ τοῦ Ἀνατέλλοντος, ὅπερ ἐνεθρόνισεν ὁ ἅγιος Ἀπόστολος Ἀνδρέας, ceci est le saint autel de l'archistratège Michel d'Orient, qu'a dédié l'apôtre saint André. Pour la Scythie aussi je suis d'accord, puisque nous le savons par Hippolyte et Origène dont l'autorité sur nous doit prévaloir, étant donné qu'ils furent tout à fait proches de cette période. Mais il nous faudrait nous demander sans relâche quelle est la Scythie dont ils parlent, de quels peuples il s'agit, pour éviter d'employer un langage ambigu, comme le ferait un enfant. La mention de la Thrace me persuade que saint André est allé aussi chez leurs voisins. Mais à vrai dire, à cette époque, il n'y avait aucun Scythe du Danube jusqu'au Borysthène³² : les Gètes³³ occupaient la région, mêlés à quelques Scythes. Je ne nie pas que les Scythes aient occupé les régions supérieures du Borysthène : mais qui me prouuera que saint André a pénétré jusque-là, ou a traversé le Borysthène ? en fait, face au silence des auteurs anciens, je ne me laisse pas séduire par les auteurs récents, massivement hués par les savants, pas plus que mon propos n'est de divaguer, mais de garder une attitude droite et modeste. Qui dès lors me démontrera qu'il y avait déjà à cette époque des Russes sur le Borysthène ? alors que de toute évidence, je peux montrer que d'autres peuples habitaient là du temps de l'empereur Tibère. Mais quand il est question de la présence

292 DE ORIGINES RVSSICAE.

concilio Antipater Russorum episcopus fuisse dicitur, *vanitas ἐπ' αὐτῷ Φώρῳ* deprehensa est. Nimirum inuenerat ille in subscriptionibus Concilii Antiocheni A. C. 363. *Ἀντίπατρον Ρώσου* (a), hinc ex leui nominis congruentia error errorem extrusit. Stephanus Byzantius: *Ρῶσος, τὸ ἐθνικὸν Ρώσιος, ἀλλὰ ἔξ Ρωσεύς τὸ κτητικὸν Ρωσικὸς*. Apud Claudium Strabonem, Ptolemaeum, Athenaeum: *Ρωσσός*. Urbs in Cilicia ad Sinum Issicum, testibus Strabone, Cedreno (b), Zonara (c), Syriae adscribitur a Plinio et Athenaeo. Notitiae Graecae: *Ρῶσος Ἀρχιεπισκοπή*. Eodem modo offensionem esse possunt episcopi Rhusii. Nam obseruarunt nonnulli, episcopum Russorum in Concilio Constantinopolitano IV. subscripsisse. Immo in subscriptione Concilii contra Photium Patriarcham e veteri, *Abastafii Abbatis ad Hadrianum Pontificem Romanum interpretatione* (d), A. C. 870. *Ioannes misericordia dei archiepiscopus Russii exstat*. In Actis Synodi Photianae, quae ex Vaticana bibliotheca integra edidit Ioannes Harduinus, fragmenta enim tantummodo exstabant apud Beueregium:

Ἀγάθωνος Μωράβων

Φιλίππου Καρπάθου

Τρύφωνος Ρουσίου

Erant autem Ρούσιον urbs in Thracia ad Aegaeum mare, e regione Thastrinsulæ, antea *Τόπειρος*. Hieroclis Grammatici Syncedemus (e) in prouincia Rhodopes: *τὸ Πυρὸς νῦν Ρέσιον, lege Τοπυρος*: Catalogi duo urbium, quae

(a) Tom. I. Conciliorum Harduini p. 740. (b) p. 654 (c) p. 208
(d) Harduini Concil. Tom. V. p. 924. (e) p. 31, ed. Baudurii.

de l'évêque des Russes Antipater au concile d'Antioche, la bévue du [chronographe] est prise ἐπ' αὐτῷ Φώρῳ³⁴. Sans doute ce dernier avait-il trouvé dans les signatures du concile d'Antioche, en 363 ap. J.-C., Ἀντίπατρον Ρώσου³⁵, de là, à partir d'une légère ressemblance du nom, l'erreur a engendré l'erreur. Etienne de Byzance³⁶ écrit : Ρῶσος, τὸ ἐθνικὸν Ρώσιος, ἀλλὰ καὶ Ρωσεύς τὸ κτητικὸν Ρωσικός³⁷. Chez Claudius Strabon, Ptolémée, Athénée³⁸, Ρωσσός³⁹. Sur le témoignage de Strabon, de Cédrene⁴⁰, de Zonaras⁴¹, une ville en Cilicie sur le golfe Issique est rattachée à la Syrie par Pline et Athénée. Les notices grecques sont : Ρῶσος Ἀρχιεπισκοπή⁴². De la même façon, les évêques *Rhusii*⁴³ peuvent être source d'achoppement. Car certains ont noté qu'un évêque des Russes avait apposé sa signature lors du 4e concile de Constantinople⁴⁴. Mieux encore, dans une signature du concile contre le patriarche Photius, tirée d'une ancienne traduction de l'abbé Anastase⁴⁵ à l'adresse du pontife romain Hadrien, en l'année 870 ap. J.-C., on lit *Ioannes, par la miséricorde de Dieu, archevêque Russii*⁴⁶. Dans les actes du synode de Photius, qui se trouvent à la bibliothèque Vaticane et qu'a publiés intégralement Jean Hardouin⁴⁷ – car il n'y avait que des fragments chez Beveridge⁴⁸, [on lit] :

Ἀγάθωνος Μωράβων

Φιλίππου Καρπάθου

Τρύφωνος Ρουσίου⁴⁹

Or, il y avait une ville Ρούσιον en Thrace sur la mer Egée, de la région de l'île de Thasos, nommée auparavant *Τόπειρος*⁵⁰. Le *Synecdemos* du grammairien Hiéroclès⁵¹ [la situe] dans la province du Rhodope : τὸ Πυρὸς νῦν Ρούσιον, lis Τοπυρος⁵² : les catalogues des deux villes, qui

ORIGINES RUSSICAE.

393

nomina mutarunt, editi ab Anselmo Bandurio in Imperio Orientali (f). Τόπωνος τὸ νῦν Ρώσιον. In Concilio Ephesino A. C. 431. - Λουκιανὸς Τοπήρου. Vtriusque Andronici ἐκθεσις, Rhusium XCIII. e LXXVII. metropolin throni Constantinopolitani habet. Iacobus Goar (g) ex vno Msc. ἐκθέσεως Andronici Senioris edidit Ρωδιον ex altero Andronici Iunioris Ρώσιον, at rectius alii Ράσιον. Quare ista non magis ad Russos pertinent, quam si quis e Concilio Aruernensi aliisque in Francia Ruthenense Rutenicumque episcopum nobis producat. In Concilio Agathensi A. C. 506. *Quintianus Rutenus*. Est enim, ut Ioannes Harduinus iam monuit, episcopatus *Rhodes* in Aquitania orientali, sub Albiensi archiepiscopatu. Martyrologium Romanum XVIII. Kalii Iulias: *Apud Ruthenos S. Quintiani (h)*. In martyrologio Abbatis Messinensis: *ipso die Quintiani presbyteri et Titi confessoris*.

Nicephorus Gregoras, de dignitatum origine disputans (i), a Constantino Magno inquit, Ρωσικὸς τὴν τε στάσιν ἔχον καὶ τὸ ἀξίωμα τῆ ἐπιτραπέζης κεκλήρωται, *Rosicus et locum et dignitatem praefecturae triclinii in aula Constantinopolitana accepit*. Sic idem tradit Peloponnesi dominum Principis dignitate a Constantino Magno fuisse unctum; Atticae dominum, Magni ducis, Boeotiae dominum Magni primicerii, Siciliae principem Regis. Sed, quod in primis est ridiculum, Montisferrati princeps, hoc eodem auctore Gregora, Μαρκέσιος, *Marchio* a Constantino Magno dictus est, tamquam ὁ βασιλικὴν κατέχων σημεῖον, *qui signifer sit Imperatoris*, ex Tom. VIII.

D d d

gua

(f) Tom. II. p. 10. (g) sub finem Codini Tom. II. p. 403.
(h) V. Baronii Annales A. C. 506. (i) p. 146.

ont changé de nom, ont été édités par Anselme Banduri⁵³ dans son *Empire Oriental*. Τόπωνος τὸ νῦν Ρώσιον⁵⁴. Au concile d'Ephèse, de 431 ap. J.-C., [on trouve] Λουκιανὸς Τοπήρου⁵⁵. *L'ekthesis* des deux Andronic⁵⁶ comporte comme métropole du trône de Constantinople Rhusium aux chapitres XCIII et LXXVII. Jacques Goar a publié, à partir d'un manuscrit de *l'ekthesis* d'Andronic l'Ancien Ρωδιον, à partir d'un second manuscrit d'Andronic le Jeune Ρώσιον, mais d'autres écrivent avec plus de raison Ρούσιον⁵⁷. Pour cette raison, ces données ne concernent pas davantage les Russes que si l'on nous proposait un évêché ruthène ou ruthénique⁵⁸ à partir d'un concile auvergnat ou tenu dans d'autres régions de la France. Au concile d'Agde, en 506 ap. J.-C., [on lit] *Quintianus Rutenus*. Il y a en effet, comme l'a déjà fait observer Jean Hardouin, un évêché de Rodez en Aquitaine orientale, dépendant de l'archevêché d'Albi. Le martyrologe romain, au 18e jour avant les calendes de juillet donne : *Apud Rhutenos S. Quinctiani*⁵⁹. Dans le martyrologe de l'abbé Messien : *ipso die Quintiani presbyteri et Titi confessoris*⁶⁰.

Nicéphore Grégoras, dissertant sur l'origine des titres de distinctions, dit que Ρωσικὸς τὴν τε στάσιν καὶ τὸ ἀξίωμα τοῦ ἐπιτραπέζης κεκλήρωται, *Rosicus*⁶¹ *accepta la fonction et la distinction d'intendant de table*⁶² à la cour de Constantinople, qu'il reçut de Constantin le Grand. Il rapporte encore que le gouverneur du Péloponnèse⁶³ fut promu par Constantin le Grand à la distinction de *Princeps*⁶⁴; que le gouverneur de l'Attique le fut à celle de *Magnus Dux*⁶⁵, le gouverneur de la Béotie à celle de *Magnus Primicerius*⁶⁶, le *Princeps* de Sicile, à celle de roi⁶⁷. Mais, ce qui est, plus que tout, ridicule, le *Princeps* de Montferrat⁶⁸ fut désigné par Constantin le Grand, toujours selon notre auteur Grégoras, Μαρκέσιος, *Marquis*, comme ὁ βασιλικὴν κατέχων σημεῖον, *le porte-enseigne de l'empereur*, honneur pour lequel les Latins ensuite eurent peu de

gua deinde apud Latinos existimatione. Carolus Ducangius, hoc omni in genere litterarum incomparabilis, simplicitate hominis vehementer offenditur: *merae sunt*, inquit, *et aniles omnino fabulae, quas refellere, operam esset ludere.* Sed veniam, ut puto, meretur Gregoras, cum ipse incitiam deprecatur, quod illarum memoriam rerum ὁ χρόνος συνέχωσε ἔ τὰ μὲν τελῶς ἐκάλυψε ἔ λήθης ποταμοῖς ἀφῆκε συμφέρεσθαι, τὰ δ' ἀτέκμαρτα συνεχώρησε περὶ τὸν βίον πλανᾶσθαι. Quis huic succensere potest, qui tam urbana et eleganti sententia sese munivit? Fuerit igitur aliquis Rosicus Princeps ante A. C. 1352. (eo enim tempore Gregoras scripsit) qui pincernae munus Constantinopolitana in urbe obire gloriosum duxerit: nihil tamen ille ad eam rem pertinet, quam nunc tractamus. *Russica dapiferi dignitas*, inquit Ducangius, *nullibi occurrit.* De Graecis et Latinis monumentis dicit Ducangius, ὁ ἐπιείκελος ἀθανάτων. Addo *Russica*, saepe nimis indulgentia Graecorum honori, in quibus nihil usquam de hoc munere Russicorum principum reperitur, tamquam Constantinopolitano imperio obnoxiorum. Dicam quod mihi videtur, neque patiar Nicephorum nimis traduci. Ut Atticae duces, Boeotiae primicerius, Siciliae rex, Montisferrati marchio Gregorae temporibus profecto fuerunt, ita fuit etiam Rosicus pincerna: neque enim tanta res Gregoram fugere potuit in aula versantem. At ille Rhosicus nullus alius fuit, quam Rhosii urbis in Cilicia dominus, ut multi ista aetate minores Principes illis in tractibus, concedente aula Byzantia exsisterunt. Nulla eius memoria exstat? nempe etiam maiorum rerum testimonia deficiunt, quas tamen

pro-

considération. Charles Du Cange, érudit incomparable sur tout ce genre de textes, s'offense avec véhémence de la naïveté de l'homme: *ce ne sont*, dit-il, *que pures histoires de vieilles femmes, qu'il vaudrait la peine de démentir, plutôt que de les railler.* Mais Grégoras mérite, à mon avis, d'être excusé, quand il allègue lui-même son ignorance, parce qu'à propos des événements passés ὁ χρόνος συνέχωσε καὶ τὰ μὲν τελῶς ἐκάλυψε καὶ λήθης ποταμοῖς ἀφῆκε συμφέρεσθαι, τὰ δ' ἀτέκμαρτα συνεχώρησε περὶ τὸν βίον πλανᾶσθαι⁶⁹. Qui pourrait en vouloir à un homme qui s'est abrité derrière une formule si exquise et si élégante? Admettons donc qu'il y ait eu un certain notable Rosicus avant 1352 (Grégoras écrivait en effet à cette époque), qui ait considéré comme une gloire de s'acquitter de la charge d'échanson dans la ville de Constantinople: cet homme ne concerne en rien la question dont nous traitons présentement. *Le titre russe d'écuyer tranchant*, dit Du Cange, *n'apparaît nulle part.* Du Cange, ὁ ἐπιείκελος ἀθανάτων⁷⁰, parle des textes grecs et latins. J'ajoute les textes russes, trop souvent complaisants à l'égard des distinctions grecques, dans lesquels on ne trouve rien nulle part sur cette fonction des notables russes, qui seraient soumis au pouvoir de Constantinople. Je donnerai mon impression, et je ne souffrirai pas que Nicéphore soit par trop raillé. De la même façon qu'il y avait, à n'en pas douter, à l'époque de Grégoras, des *duces* de l'Attique, un primicier de Béotie, un roi de Sicile⁷¹, un marquis de Montferrat, il y avait de même également un échanson Rosicus: et un tel fait n'a pu échapper à Grégoras qui fréquentait la cour. Mais ce Rhosicus ne fut personne d'autre que le gouverneur de la ville de Rhosius en Cilicie, au même titre que nombre de notables mineurs de cette époque⁷² qui commencèrent à exister dans ces régions, avec la permission de la cour de Byzance. Et de cela, il ne reste nulle trace? On sait que, même pour des choses plus importantes, les témoignages manquent, alors que nous les tenons cependant pour haute-

ORIGINES RVSSICAE.

395

probabili coniectura tenemus. At Constantinus M. illam Rhosii dignitatem instituit? hoc enimvero vanum est, nec iam ita sustinere auctoritatem Gregoras potest in rebus ante se tot seculis, ut illa in memoria pincernae Rhosii, statum Constantinopolitani imperii non penitus ignorabat. Nam ita quoque in ceterarum dignitatum origine impingit, quae tum quidem erant, obscurae tamen apud Gregoram originis.

Huius diuturni de Rossico nomine apud Byzantios Scriptores silentii duas causas esse posse video: alteram e Russorum sententia, alteram e ratiocinio non absurdo. Russi contendunt, circa Michaelis Imp. tempora Ruricum rem publicam primum constituisse nomenque parti cuidam Sclavorum indidisse, ut nuncuparentur Russi. Quod, si ita est, Russicum nomen medius fides a Byzantiis ante cognosci non potuit, quam fuit. Ostendam autem et nomen et rem publicam Russorum Rurici tempora excedere, quocirca altera in causa potius acquiesco. Populus Russicus ante Michaellem Imp. longius a Constantinopoli, multis populis interiectis, remotus fuit, quam ut spectatorem aliquem rerum suarum nancisci possit. At ubi attollere sese incepit et mercaturas Ponticas exercere, Constantinopolin vero ipsam aggredi bello, tum denique etiam cognitum in vrbe est nomen Russicum et monumentis ad posteritatem celebratum. Ea necessitate motus Constantinus Porphyrogenneta Imp. operam dedit, ut per Cherrhonesitas et finitimos Ponto populos, ad quos saepe legati Romani commeabant, quemadmodum ceterarum gentium ad septentrionem situs et mores et consilia statusque

D d d 2

ment probables. Mais Constantin le G. a-t-il institué cette distinction de Rhosius⁷³? Cette hypothèse est bien vaine, et Grégoras ne peut se montrer ainsi garant d'événements qui se sont déroulés tant de siècles avant lui, de la même façon que dans ce souvenir de l'échanson Rhosius, il n'ignorait pas radicalement la situation de l'empire constantinopolitain. Car Grégoras procède également ainsi pour l'origine de toutes les autres distinctions, dépeignant celles qui existaient alors, et qui étaient cependant pour lui d'une origine obscure.

A ce silence durable des écrivains byzantins à propos du nom de Russe, je vois deux explications possibles : la première vient d'une opinion propre aux Russes, la seconde d'un raisonnement qui n'est pas absurde. Les Russes soutiennent que Rurik, le premier, organisa leur Etat, à peu près à l'époque de l'empereur Michel, et qu'il donna son nom à une partie des Slaves, en sorte qu'ils furent appelés Russes. S'il en est ainsi, le nom de Russe n'a assurément pu être connu des Byzantins avant qu'il n'ait existé. Or je vais montrer que le nom aussi bien que l'Etat russes remontent au-delà de l'époque de Rurik⁷⁴, en conséquence de quoi je penche plutôt en faveur de la deuxième hypothèse. Avant l'empereur Michel, le peuple russe était séparé de Constantinople par de nombreuses peuplades, et trop éloigné d'elle pour pouvoir rencontrer quelque témoin qui pût observer sa situation. Mais quand il commença à s'élever, à exercer un commerce sur le Pont, et même à porter la guerre à Constantinople, c'est alors enfin que le nom de Russe fut connu dans la ville, et répandu dans des textes adressés à la postérité. Devant les exigences de cette situation, l'empereur Constantin Porphyrogénète oeuvra pour que l'on explore, par la Chersonèse et les peuples voisins du Pont, auxquels rendaient souvent visite les ambassadeurs romains, les pays, les coutumes, les institutions et les gouvernements de tous les peuples septentrionaux, y

tusque explorarentur, ita etiam Russorum. Ante hunc vero Constantinum Imp. incredibile, quantum omnis doctrina, etiam plebeia, et vel legendi scribendique copia nulla fuerit Constantinopoli Michaelis Imp. extremis temporibus. Bardas Caesar ad deserta litterarum studia populum vocavit gymnasio condito: tamen ad Constantinum Imp. vsque nullum habemus probabilem historiarum auctorem. Et illi ipsi, quos Constantinus Imp. ad conscribendam rerum memoriam induxit, quos comiter adiuvit, adeo infantes fuerunt, ut me eorum saepe suppuceat. Praeterea vero etiam conqueruntur, multarum et maximarum obliuione illa ante sese tempora laborare (k). Itaque ab A. C. 805. in quo Theophanes Byzantius desit, ad exitum Romani Porphyrogennetae et A. C. 963. nihil est in Byzantiis historiis, nisi *Σκυθῶν ἐρημία*, raris rerum memoriis, quasi tuguriolis inculta. Pauca sunt scriptorum nomina: si inter sese contendas, vix paucos inuenies existisse scriptores, sane ignauos, e quibus ceteri emendicati sunt non modo res, sed etiam verba. A Romani Porphyrogennetae temporibus iam paullulum se attollit Georgius Cedrenus: secundum eum scriptores sic satis boni. Quae cum ita sint, potuit etiam ante Michaelem Imp. nomen Russicum, quemadmodum fuit, ita Constantinopoli non ignorari, tamen deinde per scriptorum desudiam negligi et exstingui.

Nolim autem quisquam arbitretur, me deinceps istorum opinioni patrocinari, qui Russicum nomen in vetustis Romanorum scriptoribus requirunt. Video nonnullis,

(k) Continuator Theoplianis p. 193.

compris ceux des Russes. Or, avant cet empereur Constantin, on constate avec étonnement combien toute espèce de connaissance, même populaire, ou toute source de lecture ou d'écriture furent totalement absentes à Constantinople, pendant les derniers moments du règne de Michel. Bardas César⁷⁵ incita le peuple à étudier les lettres, qui avaient été désertées, en fondant un gymnase: cependant, jusqu'à l'empereur Constantin, nous n'avons aucun historien sûr. Et ceux-là mêmes que l'emp. Constantin engagea pour consigner la trace des événements, qu'il aida avec libéralité, manquèrent à ce point de talent que je rougis souvent d'eux. En outre, ils se plaignent même de ce que les temps qui les ont précédés souffrent de l'oubli de nombre d'événements majeurs. C'est pourquoi, à partir de 805 ap. J.-C., où Théophane de Byzance s'est arrêté, jusqu'à la fin du règne de Romain Porphyrogénète⁷⁶, en 963 ap. J.-C., il n'y a rien dans les récits byzantins, si ce n'est *Σκυθῶν ἐρημία*⁷⁷, avec quelques bribes d'événements, vastes espaces parsemés de maigres huttes. Rares sont les noms d'écrivains: si on les confronte entre eux, on trouvera avec difficulté quelques écrivains tout à fait indigents, chez lesquels tous les autres ont glané non seulement les événements mais aussi les citations⁷⁸. A l'époque de Romain Porphyrogénète, se distingue déjà un peu Georges Cédrene: après lui, les écrivains sont tout à fait honorables. Dans ces conditions, le nom de Russe, même avant le règne de Michel, a pu ne pas être ignoré à Constantinople, alors même qu'il existait, et cependant être négligé par la suite et s'éteindre du fait de la paresse des écrivains.

Or, je ne voudrais pas⁷⁹, dès lors, que l'on croie que je défends l'opinion de ceux qui recherchent le nom de Russe chez les anciens écrivains de Rome. J'en vois certains,

ORIGINES RUSSICAE.

397

lis, quorum ab commemoratione abstineo (1), in mentem venisse *Rutenos* in Gallia, iam sub C. Iulii Caesaris expeditionem, maximam suam partem in provincia Romana, de quibus et Lucanus:

Soluuntur flauis longa statione Ruteni.

Hos, inquam, nonnulli ad Russos referunt. Credo equidem, Saxonem Grammaticum et reliquos istarum aetatum cum *Rutenos* dicerent Russos, istum Gallicum populum recordatos fuisse, ut tum eruditionis perexiguæ inanis esse solebat ostentatio. Duo interpretes Latini in Marco Paulo Veneto, ille Mulleri *Ruchenos*, alter Franciscus Pepuris de Bononia Dominicanus *Ruthenos* ediderunt, quamquam sic etiam Mullerianum interpretem scripsisse puto, litteras autem, ut in Manusc. sæpè accidit, confusas esse. Apponam e Francisci Pepuris interpretatione locum, quando Mulleriana omnium in manibus est (m): *Ruthenorum provincia maxima ad polum sita est: huius terrae populi christiani sunt et seruant in ecclesiasticis officiis ritum Graecorum: omnes sunt albi et pulchri valde, flauos capillos habentes: tributarii sunt regis Tatarorum, cuius ad orientalem plagam affines sunt: de pellibus ermellinorum, sabellinorum, vulpium et herculinorum et variorum copia ibi maxima est: multae sunt argenti minerae: est autem regio frigida supra modum et usque ad mare oceanum protenditur: in mari illo insulae quaedam sunt, in quibus nascuntur et capiuntur girifalchi et herodii seu falcones peregrini in copia magni, qui postmodum ad regiones diuersas et provincias deferuntur.* Sed haec talia simulac comme-

D d d 3

morata

(1) V. Ioannem Cluicrum, (m) l. III, c. L.

que je m'abstiendrai de mentionner, qui ont songé aux Rutènes de la Gaule, présents déjà du temps de l'expédition de C. Julius César, et dont la plus grande partie se trouvait dans la province romaine, à propos desquels Lucain même écrivait :

Les blonds Rutènes sont délivrés du poste longtemps placé contre eux⁸⁰.

Certains, dis-je, les assimilent aux Russes. Je crois pour ma part, que lorsque Saxo Grammaticus⁸¹ et les autres écrivains de cette époque parlaient des Ruthènes russes, ils se souvenaient de ce peuple gaulois, tant on avait l'habitude alors d'étaler avec vanité une bien piètre érudition. Deux traducteurs latins du vénitien Marco Polo, ont publié, l'un, Müller⁸², le terme *Ruchenos*, l'autre, un dominicain de Bologne, Francis Pepuris, *Ruthenos*; cependant, à mon avis, le traducteur Müller l'a, lui aussi, écrit ainsi, et les lettres, comme cela arrive souvent dans les manusc., ont été altérées. Je retranscrirai ici un extrait de la traduction de Francis Pepuris, puisque celle de Müller est dans toutes les mains : *la très vaste province des Ruthènes est située près du pôle : les peuples de cette contrée sont chrétiens et suivent, dans les offices ecclésiastiques, le rite grec : tous sont blancs de peau et extrêmement beaux, avec une chevelure blonde : ils sont soumis à l'impôt du roi des Tatars, dont ils sont les voisins, vers le Levant : il y a là-bas une très grande quantité de peaux d'hermines, de zibelines, de renards, d'ercolins⁸³ et d'animaux variés : nombreuses sont les mines d'argent : c'est une région exceptionnellement froide et qui s'étend jusqu'à l'océan : dans cette mer, il y a quelques îles, où naissent et sont chassés, en grande abondance, les gerfauts, les hérons ou les faucons pèlerins, qui, un jour, s'envolent vers des provinces et des régions diverses. Mais dès que l'on mentionne de tels textes⁸⁴,*

morata sunt, omnium fastidio refelluntur. Graecorum est nemo, qui Ruthenos dixit, quod argumento est, ab exemplo populi Gallici nomen duxisse, aut ex C. Caesaris commentariis aut e Plinio. Patiar equidem Russos bono vocabulo Ruthenos dici: ut ipse peruulgato iam nomine: at stirpes gentis Aquitanicae atque Russicae memoriae confundi non patiar.

Quas igitur origines gentis Russicae aut alii ediderint, aut nos constituere vero quam simillimas possimus, considerandum duco. Primum illi, qui Russos etiam Moscovitas dixerunt, *Moschum* Sidonium philosophum eorum in memorias inuexere.

Bacchum in remotis carmina rupibus

Vidi docentem, credite posleri:

Nymphasque discentes et aures

Capripedum Satyrorum acutas.

Neque enim alius deus talem mentem indere alicui potuit, ut sic caespitaret. Iam quid dicam illum Anni Viterbiensis Berosum, quoniam is quoque producit, cui a Saturno Babyloniae rege Moscum et Magogum visum est reperere, qui colonias deducerent? Quasi hoc propudium nondum iam satis sit exploratum. At rursus alii Herodoti, Xenophontis, Strabonis *Mosynaecos* et *Moschos* patremque *Mesechum* ex sanctissima Mosis Genesi recordantur, ut Russicas inueniant origines. Quae opinio duorum fere seculorum est, ut eam a Polonis etiam receperit auctor Synopsos sive Historiae Ruthenicae, quae Slaunico sermone ante multos annos Kiouiae est edita.

Illo

tout le monde les repousse avec dédain. Il n'est personne, parmi les Grecs, qui ait dit, et c'est un argument, que les Ruthènes ont calqué leur nom sur celui du peuple gaulois, soit à partir des *Commentaires* de C. César, soit à partir de Pline. Je veux bien admettre que Ruthènes soit une appellation convenable pour désigner les Russes; j'utiliserai moi-même cette dénomination courante; mais que l'on confonde les souches et l'histoire des peuples aquitain et russe, je ne saurais l'admettre.

Pour ce qui est des origines du peuple russe, laissons donc à d'autres leur version des faits, ou bien examinons-les, comme je l'estime nécessaire, avec autant de fidélité que possible à la réalité. D'abord, ceux qui ont prétendu également que les Russes étaient les Moscovites, ont introduit dans leur histoire le philosophe sidonien *Moschus*⁸⁵.

*J'ai vu Bacchus enseignant ses hymnes sur des roches écartées — croyez-moi, hommes de l'avenir —, et les nymphes les apprenant, et les Satyres au pied de chèvre dressant leurs oreilles pointues*⁸⁶.

Il n'est en effet aucun autre dieu, pour avoir pu inspirer à quelqu'un une disposition d'esprit telle, qu'il trébuchât ainsi. Que dirais-je alors du *Bérose*⁸⁷ d'Annius de Viterbe⁸⁸, puisque lui aussi est cité dans le débat, qui décida de faire remonter Moscus et Magogus aux temps du roi babylonien Saturnus, pour qu'ils aillent fonder des colonies? Comme si cette mystification n'avait pas encore été déjà suffisamment raillée. Mais d'autres à leur tour, se souviennent des *Mossynèques* et des *Mosques*⁸⁹ d'Hérodote, de Xénophon, de Strabon, ainsi que du patriarche *Mesechus*⁹⁰ de la très Sainte Genèse de Moïse, pour trouver aux Russes leur origine. Cette croyance est vieille de presque deux siècles, pour avoir même été recueillie en Pologne par l'auteur de la *Synopsis*⁹¹, *Histoire des Ruthènes*, qui a été publiée en langue slave à Kiev il y a de nombreuses années.

ORIGINES RVSSICAE.

399

Illo in errore Samuelem quoque Bochartum fuisse inuenio, maximi virum ingenii. Et quoniam ab Ezechiele Prophetâ (n) גֹּגַרְשָׁשׁ וְתוּבַל גֹּגַרְשָׁשׁ וְתוּבַל *Gog princeps Rosch Mesech et Thubal*, eo quibusdam *Rosch* sunt Russi, *Mesech* Mosi, et *Thubal* Tobolscenses. Equidem video Ezechielem dicere principem *Rosch*, siue Araxis et *Mesech* siue Mosynaecorum et Moscorum in Caucaso: sint deinde *Thubal* Tibareni, quid igitur deinde illi ad Russos hos nostros? veluti Ezechielis aetate haud alia regionum supra Caucasum facies fuerit, quam quae nunc est. Quae autem tum fere fuerit, e Scythicis nostris intelligi potest, quando Ezechielis dicta nulli temporis aut casui potius conueniunt, quam Scytharum irruptioni in Asiam superiorem et Palaestinam, tum eorundem diuturno imperio et cladi. At concedunt nobis, multo etiam post tum Moschos tum Tibarenos intra Caucasum se continuisse, inde tandem digressos aiunt condidisse Moscicum imperium et Thubalense ad Thobolem fluium. Si cui haec placent adeo, non intercedo quin sua opinione gaudeat et delectetur; modo mihi quoque, ut non lubet his animum aduertere, ita etiam liceat. Dicam, quemadmodum illum in errorem inciderint. Satis diu tenuit ridiculus error, ut Russi dicerentur a Moscua metropoli, *Moscovitae* et *Moscovii*, quod Polonis maxime debuit Europa, et quoniam *Mosci* intra Caucasum apud veteres scriptores exstabant, eo nomen videlicet vetus, visum est elegantius. Iam erat aditus ille patefactus ad regnum coniecturarum. Neque tamen vel a Graecis vel vetustis scripto-

(n) c. xxxix 2. c. xxxix v. 1. Confer Henrici Bynneri notas in Mossem Chorenensem p. 57. 77.

Je rencontre cette erreur également chez Samuel Bochart, homme d'un excellent génie. Et puisque le prophète Ezéchiel a dit גֹּגַרְשָׁשׁ וְתוּבַל גֹּגַרְשָׁשׁ וְתוּבַל à savoir *Gog, prince de Rosch, de Méchek et de Thubal*⁹², on a pensé pour cette raison que les *Rosch* étaient les Russes, *Mesech* les Moses, et *Thubal* les Tobolscenses. Pour ma part je vois Ezéchiel parler du prince *Rosch*⁹³ comme prince de l'Araxe, et de *Mesech* comme celui des Mossynèques⁹⁴ et des Mosques dans le Caucase : admettons ensuite que *Thubal* désigne les Tibaréniens⁹⁵, qu'ont-ils donc ensuite à voir avec nos Russes ? comme si la physionomie des régions au-delà du Caucase n'était pas différente à l'époque d'Ezéchiel de celle d'aujourd'hui. Son aspect approximatif d'alors peut être compris à partir de nos contrées scythes, puisque les paroles d'Ezéchiel ne conviennent à aucun moment ou à aucune circonstance mieux qu'à l'irruption des Scythes dans l'Asie supérieure et dans la Palestine, à leur longue domination d'alors et à leur défaite. Mais l'on nous accorde que, bien plus tard encore, se sont installés à l'intérieur du Caucase tantôt les Mosques tantôt les Tibaréniens, et que, dit-on, quittant ensuite la région, ils ont fondé le royaume Mosque ainsi que celui de Thubal sur le fleuve Thobolis. Si cette version des faits plaît vraiment à quelqu'un, je ne m'oppose pas à ce qu'il se réjouisse et s'enchant de son opinion : seulement, j'estime, pour ma part, ne pas avoir envie d'y adhérer, ni même en avoir le droit. Je vais dire comment ils en sont arrivés à cette erreur. On a pensé pendant suffisamment longtemps, ce qui était une erreur ridicule, que les Russes venaient de la métropole de Moscou et s'appelaient *Moscovites* et *Moscovii*, opinion que l'Europe a dû surtout à la Pologne, et puisque les anciens écrivains mentionnaient les *Mosci* à l'intérieur du Caucase, le nom assurément ancien, a paru assez élégant. C'était désormais la porte ouverte au royaume des conjectures. Cependant, le nom de *Moscicus*

scriptoribus, apud quos perfrequens est Rufforum memoria, Moscovicum et Moscoviticum nomen occurrit: nimirum non ante illud tempus, cum Moscu a Georgio Vladimiri filio Longimano circiter A. C. 1149. condita est, et serius etiam, donec confirmato magno Moscoviae ducatu, attollere sese vires Rufficae coeperunt. Moscu autem non a fluvio, (fuit enim fluvio vetus nomen Smorodinae) sed a veteri monasterio Moskoi nomen habuit. Moskoi a Mus et Musik, viro, quasi virosum sedem dicas (o). Quare haud rectius Moscos dixeris gentem Rufficam, quam si ego Francos dicam Parisios, Polonos vero Varsovienses et Hispanorum regem, Carpethanorum. Satius fuerit, ista aliquando relinquere: nam populo Ruffico adeo ignotum est Moscoviticum hoc tamquam uniuersae gentis nomen, adeo ridiculum, si explices, ut nihil supra.

Iam deinde Graeci Russos ab Scythica stirpe repetunt. Terentianus Pamphilus, cui vxor ducenda erat inuito,

nisi si id est, quod suspicor:

*Aliquid monstrum alunt: ea quoniam nemini obtrudi potest,
Itur ad me.*

Nam quid ego nunc dicam de Scythis? quidquid obscurae originis est et peruetustae, vix deliberandi amplius atque considerandi spatio relicto, despondetur Scythis. Continuator Theophanis Byzantii (p) οἱ Ρῶς ἔθνος Σκυθικὸν ἀνήμερον ἢ ἄγροικον. Cedrenus (q) et Zonaras (r):
ἔθνος

(o) Henricus Brennerus notis in Seriem principum Iberiae p. 86.
(p) p. 121. (q) p. 551. (r) T. II. p. 162.

et *Moscoviticus* n'apparaît ni chez les Grecs ni chez les auteurs anciens, chez qui l'on trouve très fréquemment mention des Russes: en tout cas pas avant la fondation de Moscou par Georges Longuemain, fils de Vladimir, aux alentours de 1149 ap. J.-C.⁹⁶, et même plus tard, jusqu'à ce que la grande principauté de Moscou se soit affermie et que les forces russes eussent commencé à s'élever. Or Moscou ne tire pas son nom du fleuve (le fleuve en effet avait l'ancien nom de *Smorodina*) mais d'un vieux monastère *Moskoi*. *Moskoi* est tiré de *Mus* et de *Musik*, l'homme, comme on le dirait d'un établissement pour hommes⁹⁷. Voilà pourquoi il n'est pas plus exact d'appeler Mosques l'ensemble des Russes, que d'appeler les Français Parisiens, ou les Polonais habitants de Varsovie et le roi d'Espagne, roi des Carpathiens⁹⁸. Qu'il suffise d'abandonner une bonne fois pour toutes cette confusion: car ce terme de *Moscoviticus*, appliqué à la nation tout entière, est tellement inconnu du peuple russe, tellement ridicule, si on l'explique, qu'il n'y a rien à ajouter.

Ensuite il y a maintenant les Grecs qui cherchent à rattacher les Russes à la souche scythe. Citons le Pamphile de Térence, qui devait se marier malgré lui:

sinon pour la raison que je soupçonne: ils élèvent là quelque phénomène, et comme on ne peut la coller à personne, c'est à moi qu'on s'adresse⁹⁹.

Car, que dirai-je maintenant des Scythes? tout ce qui a une origine obscure et extrêmement ancienne est promis aux Scythes, et c'est à peine si l'on prend le temps d'examiner et de considérer plus avant la question. Un continuateur de Théophane de Byzance écrit: οἱ Ρῶς ἔθνος Σκυθικὸν ἀνήμερον καὶ ἄγροικον¹⁰⁰. Cédrene et Zonaras:

ORIGINES RYSSICAE.

401

ἔθνος οἱ Ρῶς Σκυθικὸν περὶ τὸν ἀρκτῶον Ταῦρον, ἀνήμερον καὶ ἄγροικον. *Ros gens Scythica ad arctoum Taurum.* Sic Michael Glycas (s): οἱ Σκύθαι; τῶν ἔστιν οἱ Ρῶσοι. Ioannes Cinnamus (t): Ταυροσκιθῶν ἢ Ταυροσκυθικῆς appellationibus delectatur et addit vno loco: ἔστι δ' ἐν Ταυροσκυθικῆς πόλι, ὄνομα Κίαμα, lege Κίαμα feu Κίασα, ita enim puto Cinnamum scripsisse. Nassir Eddin *كويابہ* روس *Cuiabah metropolis Russiae.* Et corruptius Vlughbegus chan non modo in Ioannis Grauii editione, sed etiam vt cum Ioannes Hudson recudit *كويبا* *Cuia.* Non enim Cuiuiam in Polonia dicunt, sed Kiuiam in Russia. Nicetas Choniata (u): ἔστι δὲ Γάλιτσα μία τῶν παρὰ τοῖς Ρῶς τοπαρχιῶν ἔς ἢ Σκύθας Ὑπερβορέους Φασίν, *Galitza vna est prouinciarum Russorum, quos etiam Scythas Hyperboreos dicunt.* Nicetas Paphlago in vita Ignatii Patriarchae (x) τὸ μαιφονώτατον τῶν Σκυθῶν ἔθνος οἱ λεγόμενοι Ρῶς, *crudelissimus et sanguinolentus Scytharum populus, quem Ros dicunt.* Sic illi fere, credo, vt ne quid puritati sermonis Graeci detereretur. Nam istis temporibus, quibus Cinnamus, Nicetas Choniata et Paphlago fuere, cum vera eloquentiae dignitas et castitas sermonis dudum esset extincta, quidam inepte seduli satisfacere huic rei visi sunt, si a veris gentium, vt tum erant, nominibus, veluti scauis refugerent, prisca autem nomina e vetustis scriptoribus adoptarent. Ergo cum Herodotus, cum ceteri istis in regionibus ad septentrionem prodidissent Scythas, eo in nomine Graeculi sese iactabant,

Tom. VIII.

E e e

et

(s) P. 319. (t) P. 136, 137, 127. (u) T. V. Concil. Hard. p. 964.

ἔθνος οἱ Ρῶς Σκυθικὸν περὶ τὸν ἀρκτῶον Ταῦρον, ἀνήμερον καὶ ἄγροικον¹⁰¹. *Ros, race scythe aux alentours du Taurus septentrional.* Michel Glycas¹⁰² présente les choses ainsi : οἱ Σκύθαι, τοῦτ' ἔστιν οἱ Ρῶσοι¹⁰³. Jean Cinnamos¹⁰⁴ s'amuse de la désignation des Ταυροσκυθῶν καὶ Ταυροσκυθικῆς¹⁰⁵ et ajoute en un endroit : ἔστι δ' ἐν Ταυροσκυθικῆς πόλι, ὄνομα Κίαμα¹⁰⁶, c'est-à-dire Κίαμα ou Κίαουα, comme Cinnamos l'a, je pense, écrit. Nassir Eddyn¹⁰⁷ *كويابہ* روس : *Cuiabah, métropole de Russie.* Et Ulug-beg chan¹⁰⁸ [donne] de manière plus corrompue, non seulement dans l'édition de John Greaves¹⁰⁹, mais même comme John Hudson¹¹⁰ l'a reforgé, *كويبا* [arabe] *Cuia.* Car ils ne parlent pas de Cuiavie en Pologne mais de Kiovie en Russie¹¹¹. Nicetas Choniata¹¹² : ἔστι δὲ Γάλιτσα μία τῶν παρὰ τοῖς Ρῶς τοπαρχιῶν οὗς καὶ Σκύθας Ὑπερβορέους φασίν, *la Galicie¹¹³ est l'une des provinces des Russes, que l'on appelle aussi les Scythes Hyperboréens.* Nicetas de Paphlagonie¹¹⁴, dans la *Vie de Saint Ignace* : τὸ μαιφονώτατον τῶν Σκυθῶν ἔθνος οἱ λεγόμενοι Ρῶς, *le peuple scythe très cruel et très sanguinaire, que l'on appelle Ros.* Voilà ce que presque toujours, je crois, ils dirent, pour n'affaiblir en rien la netteté de la langue grecque. Car, aux temps où vivaient Cinnamos, Nicetas Choniata et Nicetas de Paphlagonie, alors que le vrai prestige de l'éloquence et la vraie pureté du discours s'étaient éteints depuis un certain temps, quelques auteurs, avec une application stupide, semblèrent se satisfaire de cet état de fait, en évitant les noms véritables des nations qui existaient alors, comme s'ils étaient de mauvais aloi, pour adopter les noms surannés des anciens écrivains. Donc, comme Hérodote, comme tous les autres écrivains avaient situé les Scythes dans ces régions au nord, ces Grécaillons se précipitaient sur ce nom,

ORIGINES RVSSICAE.

*et tum mirifice sperabant se esse locutos, cum,
quantum poterant,*

dicebant *Scythas*. At *Scythae* illis et *Cimmerii* et *Hunni* et *Auares*, *Slavi*, *Getae*, *Chazari*, *Pazinacitae*, *Vzi*, *Germani* et qui non? *Anastasius Sinaita*: *Σκυθίαν δ'εὐλώθασιν καλεῖν οἱ παλαιοὶ τὸ κλίμα ἅπαν βόρειον ἔνθα εἰσιν οἱ Γότθοι καὶ Δάνεις, Scythiam solebant veteres vocare clima totum septentrionale, ubi sunt Gothi et Dani.* Si *humani generis* isthoc nomen est, *patiamur Scythas dici etiam Russos*: *sin mediocris populus fuere Scythae, pudor sit nobis, tot populos tam diversos tota fere natura, ad eandem stirpem referri. Sed satis iam de hoc errore in Scythicis diximus. Cur autem Russi Tauroscythae? Tauros Herodotus a Scythis distinxit, vetustiores videlicet illa in cherrhoneso, forte Cimmerii generis. At tandem Scythas illa in Taurica coluisse ostendit Herodotus quare Tauroscythas dixere Graeculi Scythas in cherrhoneso et Σκυθοταύρας, ut Arrianus in periplo Ponti Euxini (γ). Neque tamen hic consistit vagus error, sed inde tantummodo profectus, toto Septentrione peregrinatus est. Nam Taurum montem aliquem deinde esse sub boream credidere, decepti similitudine vocum, Tauri, qui mons in Asia est et Tauricae gentis, veluti quae in Tauro colat. Eustathius Thessalonicensis (z) huiusce Arctoi montis mentionem sibi visus est apud Herodotum reperisse. Nam cum dixisset, a Tauro in Asia diversum esse. Taurum borealem, οἱ δ'ενλαῦθα. inquit, Σκύθαι Ταυροσκύθαι λέγονται ἀπὸ τῆς ἐκῆς Ταύρας ὄρας,* "περ
οἶδε

(γ) p. 20. (z) In *Dionysium* v. 168.

et ils escomptaient alors avoir merveilleusement parlé, quand ils nommaient, autant qu'ils le pouvaient, les Scythes. Mais ils ont assimilé les Scythes à la fois aux Cimmériens, aux Huns, aux Avars¹¹⁵, aux Slaves, aux Gètes, aux Khazars¹¹⁶, aux Pétchénergues¹¹⁷, aux Uzy¹¹⁸, aux Germains et à Dieu sait qui encore ? *Anastase le Sinaïte*¹¹⁹ [écrit] : *Σκυθίαν δ'εὐλώθασιν καλεῖν οἱ παλαιοὶ τὸ κλίμα ἅπαν βόρειον ἔνθα εἰσιν οἱ Γότθοι καὶ Δάνεις, les Anciens avaient coutume d'appeler Scythie toute la zone climatique septentrionale, où sont les Goths et les Danois.* Si ce terme désigne le genre humain, souffrons que les Russes aussi soient appelés Scythes : mais si les Scythes étaient un peuple ordinaire, ayons quelque scrupule à renvoyer à la même souche tant de peuples naturellement si divers. Mais en voilà assez sur cette erreur relative aux Scythes. Or pourquoi les Russes seraient-ils les Tauroscythes¹²⁰ ? *Hérodote* a distingué les Scythes des Taures, plus anciens évidemment dans cette Chersonèse, et qui proviennent peut-être du peuple cimmérien. Mais en fin de compte *Hérodote* a montré que des Scythes avaient habité la Chersonèse Taurique : voilà pourquoi ces pauvres Grecs ont nommé les Scythes de la Chersonèse, Tauroscythes et *Σκυθοταύρους*¹²¹, comme *Arrien* dans son *Périple du Pont-Euxin*. Et cependant, cette erreur vagabonde ne s'est pas arrêtée là, mais partie de ce seul endroit, elle a voyagé dans tout le Nord. Car on a cru ensuite qu'il y avait sous borée un certain mont Taurus, sur la base d'une ressemblance trompeuse des termes, entre le Taurus, qui est une montagne d'Asie, et la race taurique, que l'on a prise pour une population habitant sur le Taurus¹²². *Eusthate de Thessalonique*¹²³ a pensé quant à lui avoir trouvé chez *Hérodote* la mention de ce mont arctique. Car après avoir dit que le Taurus boréal était différent du Taurus de l'Asie, il ajoute : οἱ δ'ενλαῦθα Σκύθαι Ταυροσκύθαι λέγονται ἀπὸ τοῦ ἐκεῖ Ταύρου ὄρους, οὕσπερ

ORIGINES RVSSICAE.

403

οἶδε ἢ Ἡρόδοτος ἱστορῶν ἢ ἀντὶς ὅση Ταυρικὰ, Σκυθικά, Scythae, qui isthic colunt Tauroscythae dicuntur, a Tauro monte, qui isthic est, quem etiam cognovit Herodotus, recensens et ipse montes Tauricos sive Scythicos. Vide quantum Graecia mendax ausa sit in Geographia. Herodotus cum saepe atque multum tradidisset, Scythiam omnem campestem esse, ostendit etiam longius a Volga famam montium septentrionalium remoueri. Montes dicit prope Siberiam nullo nomine, quos Riphacos postea appellarunt Graeci, nunc dicunt Vergaturios. Nihilominus Taurum montem quasi Herodoto auctore in Scythiam transtulerunt: ut ille Dionysius Eustathii, qui Cimmerios canit ὑπὸ ψυχρῶ ποδὶ Ταύρης. Vbi ille error in situ deprehensus est, alii Taurum illum suum nulla opera, sine machinis et ferramentis remouerunt versus boream, vsque ad fontes Borysthenis: nam isthic Claudius Ptolemaeus Alanicos montes nobis pinxit. Neque Carpathici montes caruere fama et nomine Tauri: ac ne Alpes quidem, quod illis in montibus Polybius Ταυρίνος seu Ταυρίσκος, ita diuersis locis vocat (a), collocauit. Quare Constantinus Manassès (b) multum sese iactat in Tauroscythis, qui Heraclio Imp. Constantinopolin cum classe τῶν μονοξύλων obsederint. At Theophanes Byzantius (c) nos docet, Auares fuisse, et secundo Danubio classem illam deuectam venisse contra Byzantium. Habes Manassès Taurum in Carpathicis montibus. Hi qui Russos quoque Tauroscythas dixerunt, ne venustulum nomen intermoreretur, cum natura montes ad Borysthenem extulit

E e e 2

nullos,

(a) p. 294 144. 161. (b) p. 76. 77. (c) p. 264.

οἶδε καὶ Ἡρόδοτος ἱστορῶν καὶ ἀντὶς ὅση Ταυρικὰ, Σκυθικά, *Les Scythes qui habitent là sont appelés Tauroscythes, du mont Taurus qui se trouve là-bas, et que connaissait même Hérodote, qui passe en revue lui-même les montagnes tauriques et scythes.* Voyez comme la Grèce osa mentir en matière de géographie. Bien qu'il eût rapporté souvent et avec insistance que toute la Scythie était constituée de plaines, Hérodote montre également que l'on croyait en l'existence de monts septentrionaux bien au-delà de la Volga¹²⁴. Il désigne des montagnes près de la Sibérie, sans nom, que les Grecs ensuite appelèrent Riphées, aujourd'hui Verkhoturie¹²⁵. Ils ne firent rien moins que de transférer le mont Taurus en Scythie, comme si Hérodote était une caution: comme ce Denys d'Eustathe¹²⁶, qui chante les Cimmériens ὑπὸ ψυχρῶ ποδὶ Ταύρου¹²⁷. Quand cette erreur sur la région fut découverte, d'autres déplacèrent ce Taurus qu'ils s'étaient approprié, sans aucun effort, ni machines ni outils, du côté de borée, jusqu'aux sources du Borysthène: car c'est là que Claude Ptolémée nous a dépeint les monts Alaniques¹²⁸. Les monts des Carpates non plus ne manquèrent pas d'être désignés et appelés Taurus: même les Alpes n'y échappèrent pas, puisque Polybe plaça dans ces montagnes les Ταυρίνους et les Ταυρίσκους – ainsi les appelle-t-il en divers endroits. Voilà pourquoi Constantin Manassès¹²⁹ fait beaucoup de bruit avec les Tauroscythes, qui, sous le règne d'Héraclius, assiégèrent Constantinople avec une flotte τῶν μονοξύλων¹³⁰. Mais Théophane de Byzance nous apprend que c'étaient des Avars, et que cette flotte suivant le cours du Danube venait attaquer Byzance. On a le Taurus de Manassès dans les monts des Carpates. Ceux qui ont appelé également les Russes Tauroscythes, de peur que ne périsse un nom enchanteur, quand la nature n'a porté aucune montagne à proximité du Borysthène,

nullos, ipsi agesserunt cum ingenio suo, tum aliorum fide. Quare homines vanos et temerarios relinquamus.

Nouam opinionem Incertus auctor in vita Romani Lacapeni (d) protulit, Russos ab stirpe esse Francos: οἱ Ρῶς, οἱ καὶ Δρομίται λεγόμενοι, οἱ ἐκ γένους τῶν Φράγγων καθίστανται, *Russi etiam Dromitae dicti, qui e Francorum orti sunt genere.* Anselmus Bandurius in Imperio Orientali (e) fragmentum Symeonis Logothetae protulit: Ρῶς δὲ οἱ καὶ Δρομίται Φερώνυμον ἀπὸ Ρῶς τινος σφοδρῶ διέδραμεν ἀπηχήματος τῶν χρησαμένων ἐξ ὑπαθής κήκης ἢ Θεοκλυτίας τινος καὶ ὑπερεχόντων αὐτῆς ἐπικέκληται, Δρομίται δὲ ἀπὸ τῆς ὀξέως τρέχεν αὐτοῖς περιεγένετο. ἐκ γένους δὲ Φράγγων καθίστανται. Illud ipsum in Symeone Combesisii exstat (f) eo loco, ubi multa de gentibus et urbibus, unde nomina duxerint, pleraque ieiuna et inepta. Perperam Combesisius interpretatus est: *Russi, (qui et congruo rei nomine Dromitae nuncupantur) a Ros quodam viro forti, cum suae monitu ac consilio, siue diuino quodam afflatu et oraculo pro potestate illis utentium eisque superiorum iniurias noxamque euasisent, dicti sunt: Dromitae vero ut appellarentur, cursus celeritas causans dedit: genus autem ex Francis ducunt.* Siue Φερώνυμοι scripserit Logotheta, ut Combesisii codex habuit, siue ut Bandurii Φερώνυμον perinde est: his enim modis Scholiastae loquuntur, cum vocem ab sono aliquo, seu quo alio castro deductam nomen suum inde ferre dicunt, praesertim cum dicunt ὀνοματοποιεῖσθαι παρὰ τὴν τῆς ἤχου ιδιότητα κατὰ μίμησιν τῆς φωνῆς. Cum

(d) p. 262. (e) T. II. p. 33. (f) p. 495.

ceux-là ont construit cette montagne avec leur esprit ou en s'en remettant à autrui. Laissons donc ces penseurs vains et téméraires.

L'auteur incertain de la *Vie de Romain Lécapène*¹³¹ a exposé une opinion nouvelle, selon laquelle les Russes sont des Francs de souche : οἱ Ρῶς, οἱ καὶ Δρομίται λεγόμενοι, οἱ ἐκ γένους τῶν Φράγγων καθίστανται, *les Russes, également appelés Dromites, qui sont issus de la race des Francs.* Dans l'*Empire oriental*, Anselme Banduri a reproduit un fragment de Siméon Logothète : Ρῶς δὲ οἱ καὶ Δρομίται Φερώνυμον ἀπὸ Ρῶς τινος σφοδρῶ διέδραμεν ἀπηχήματος τῶν χρησαμένων ἐξ ὑποθήκης ἢ θεοκλυτίας τινος καὶ ὑπερεχόντων αὐτοῖς ἐπικέκληται, Δρομίται δὲ ἀπὸ τοῦ ὀξέως τρέχεν αὐτοῖς περιεγένετο. ἐκ γένους δὲ Φράγγων καθίστανται¹³². Cet extrait précis se trouve chez le Siméon [Logothète] de Combesis¹³³, dans le développement où l'on trouve de nombreuses informations sur les peuples et les villes, et l'origine de leurs noms, la plupart du temps insignifiantes et déplacées. Combesis a traduit de travers : *les Russes (qui sont aussi appelés, par une concordance du nom et de l'objet, Dromites) ont tiré leur nom d'un certain Ros, un homme robuste, alors qu'ils avaient fui les offenses et les punitions de leurs maîtres, qui les utilisaient pour le pouvoir, à la suite soit d'un avertissement ou d'une résolution, soit de quelque oracle ou inspiration divine : et c'est la rapidité de leur course qui leur donna le surnom de Dromites : or ils tirent leur origine des Francs.* Soit Logothète aura écrit φερώνυμοι, comme en témoigne le codex de Combesis, soit φερώνυμον, comme c'est le cas dans celui de Banduri : il se trouve que c'est de cette manière que s'expriment les scholiastes, quand ils disent qu'un mot, tiré d'un son ou de quelque circonstance, porte de là son nom, surtout quand ils disent : ὀνοματοποιεῖσθαι παρὰ τὴν τοῦ ἤχου ιδιότητα κατὰ μίμησιν τῆς φωνῆς¹³⁴.

ORIGINES RVSSICAE.

405

Cum autem ille Φερώνυμοι posuerat, recte subiicit, διαδραμόντες, ut alter Φερώνυμον διέδραμε. At ἀποχήματα Combesii pro Banduriani codices ἀπηχήματος nihili est. Et cum Combesius conuertit, a viro quodam fortī Ros, hoc eum sefellit, quod Ρῶς τινος scriptum est, tamquam Rossi cuiusdam. Hic vero mos grammaticorum est, ut isthuc τινός post vocem, a qua alteram deriuant, praesertim barbaram, obsoletam, fictam, ponant. Ut cum Scholiasta Theocriti, sic ait (g): ἡ κῆρος διονά χώρη τις ἴσα, ἀπὸ τῆ δι' αὐτῆς χῆρα et alibi (h) κισσύβιον ποτήριον, παρὰ τὸ χῆρα ἐν αὐτῷ τὸ πίνειν χυσιπίον τι ὄν. Sic alii (i) κόβαλος, ὄλησθης, ἀπὸ κόπιδος, κοπίβαλος τις ὢν, aut Φιάλη κατὰ μετέθεσιν τῆ π εἰς Φ πιάλη τις ὢν aut βάρβιλος εἰρηλα, διονεῖ βαρύμιλος τις ὢν, ὃ βαρέαν τὴν Φωνὴν ἀφείας. In his τὸ τινός ἔ τις, παρεκτόντως κῆρα videtur, cum Latine veritas: Graece tamen et necessarium est et elegans. Cum e contrario ab obscuri hominis nomine vocem ortam obseruant Critici Graeci, tum sic potius efferunt, ut Scholiasta Theocriti, τὸ Λακίνιον ἀκρωτήριον, ἀπὸ τινός Λακίνου Κωρκυραίου (Philo p. 747. ὡσανεὶ δεχάδα ὄσαν V. quomodo Plato). Iam locum Symeonis Magistri, ipsius ut puto auctoris culpa confusum, sic restitui posse video. Ρῶς οἱ ἔ Δρομίται, Φερώνυμοι, ἀπὸ ῥῶς τινος σφοδρῆ ἀπηχήματος, τῶν χρησαμένων ἐξ ὑποθήκης ἢ θεοκλυτίας τινός καθ' ὑπερεχόντων αὐτῆς, ἐπικέκληνται Rossi (iidem qui Dromitae) vocabulo dicti sunt, quod ortum habet a Ros, id est, graui et vehementi sono, quem siue ex condicto, siue

E e e 3

iussi

(g) Id. A. 47. (h) Id. A. v. 27. (i) Etymologus magnus passim.

Or, là où l'un, ayant posé φερώνυμοι, accorde à juste titre διαδραμόντες, l'autre [écrit] φερώνυμον διέδραμε. Mais [les] ἀποχήματα de Combesis ne valent rien par rapport [à la forme] ἀπηχήματος du codex de Banduri. Et quand Combesis traduit « d'un certain Ros robuste », ce qui l'a trompé, c'est qu'il est écrit Ρῶς τινος, comme si c'était Rossi cuiusdam¹³⁵. Or, c'est une habitude des grammairiens d'apposer ce τινός après une expression dont ils font dériver une autre, surtout quand elle est barbare, obsolète, inventée. Par exemple, un scholiaste de Théocrite écrit : ἡ κοῦρος οἶονεὶ χώρη τις οὔσα, ἀπὸ τοῦ δι' αὐτῆς χεῖσθαι et ailleurs κισσύβιον ποτήριον, παρὰ τὸ χεῖσθαι ἐν αὐτῷ τὸ πίνειν χυσιπίον τι ὄν. D'autres ainsi : κόβαλος, ὄλησθης, ἀπὸ κόπιδος, κοπίβαλος τις ὢν, ou Φιάλη κατὰ μετέθεσιν τοῦ π εἰς Φ πιάλη τις ὢν ou βάρβιτος εἰρηται, οἶονεὶ βαρύμιτός τις ὢν, ὃ βαρέαν τὴν φωνὴν ἀφείας¹³⁶. Dans ces expressions, le « tinos » et le « tis » semblent être superflus¹³⁷, bien qu'on les traduise en latin : cependant, en grec, c'est à la fois nécessaire et élégant. Quand au contraire des critiques grecs observent qu'un terme provient du nom d'un homme obscur, ils s'expriment alors plutôt ainsi, comme le scholiaste de Théocrite¹³⁸, τὸ Λακίνιον ἀκρωτήριον, ἀπὸ τινός Λακίνου Κωρκυραίου (Philon, p. 747, ὡσανεὶ δεχάδα οὔσαν, voir ce qu'en dit Platon¹³⁹). Dès lors, je pense pouvoir restituer de cette manière le passage de Siméon Magister, rendu confus, à mon avis, par la faute de l'auteur lui-même. Ρῶς οἱ καὶ Δρομίται, φερώνυμοι, ἀπὸ ῥῶς τινος σφοδροῦ ἀπηχήματος, τῶν χρησαμένων ἐξ ὑποθήκης ἢ θεοκλυτίας τινός καθ' ὑπερεχόντων αὐτοῦς, ἐπικέκληνται¹⁴⁰, les Russes (surnommés aussi Dromites) ont été appelés à partir d'un mot qui tire son origine d'un ros, c'est-à-dire, d'un son grave et puissant, qu'ils émettent soit du fait d'une habitude convenue, soit

inssu aliquo deorum edunt contra hostem, cum superior bello est. Διέδραμεν aut διαδραμόντες obrepit Logothetae, cum forte apud alium ante se sic legerit: Πῶς Φερώνυμον ἀπὸ σφοδρῆ διέδραμεν ἀπηχήματος, ex quo cum faceret adiectis ceteris Φερώνυμοι διαδραμόντες multo magis sensum, obscuravit otiosi voce. Cetera deinde, Δρομίται δ' ἀπὸ τῆ δξέως τρέχεν ἀυλοῖς προσεγένετο; malo, ut Combefsius, quam ut Bandurius περιεγένετο, *Dromitarum nomen illis tributum a celeri cursu.* Cetera Combefsius recte. Credidi initio, Graecos, cum adueissent Russos dicere Tauroscythas, Taurinos autem Polybii recordarentur, eo ipsos tamquam ab Alpibus profectos dixisse Francos. Sed alia causa est, et dicam tribus verbis, geographiae summa inscientia. Nam Franciam Graeci vocabant magnam Europae partem, praecipue eam, in qua Germanicae usus linguae fuit. Iam cum domus regia Russorum a Normannis fuit, Varagi autem multi, quos Scandinavos, Normannos, Danos, fuisse demonstraui, in officiis palatinis exercituque Russorum versarentur, magna deinde alia multitudo Scandinaviae Slaus permixta, quorum lingua a Francica non admodum abhorrebat, eo Constantinopolitani Russos dixere ortos a Francis, hoc est a Scandinavis.

Haec res propius attingit Russorum origines, quales ab omnium rationum rerumque veterum consideratione informatas animo habeo. Dixi alio loco, mihi videri ante Slaus has terras sub septentrione incultas fuisse a Fennici corporis gentibus: causas illò ipso in loco edidi. Neque tamen nego inter Fennois coluisse Gothos. Nam cum

sous quelque injonction divine, contre l'ennemi, quand il est supérieur à la guerre. Διέδραμεν ou διαδραμόντες a surpris Logothète, quand par hasard, il a lu chez un autre avant lui: Πῶς Φερώνυμον ἀπὸ σφοδρῆ διέδραμεν ἀπηχήματος¹⁴¹, à partir de quoi, en écrivant, avec tous ses autres ajouts, φερώνυμοι διαδραμόντες, il a bien plus obscurci le sens avec une expression oiseuse. Pour le reste ensuite, je préfère comme Combefis Δρομίται δ' ἀπὸ τοῦ δξέως τρέχειν αὐτοῖς προσεγένετο¹⁴², plutôt que περιεγένετο comme Banduri, *le nom de Dromitae leur ayant été attribué en raison de leur course rapide.* Pour le reste, Combefis est correct. J'ai cru au début que lorsque les Grecs avaient pris l'habitude d'appeler les Russes Tauroscythes, tout en se souvenant des Taurini de Polybe, ils pensaient avoir affaire à des Francs partis des Alpes. Mais la raison est tout autre, et je la résumerai en quelques mots¹⁴³: leur très grande ignorance de la géographie. Car les Grecs appelaient Francia une grande partie de l'Europe, surtout celle dans laquelle on usait de la langue germanique. Dès lors, quand la maison royale des Russes fut sous la tutelle des Normands, et comme un grand nombre de Varègues, dont nous avons démontré qu'ils étaient Scandinaves, Normands, Danois, assumaient des fonctions à la cour impériale et dans l'armée russe, comme ensuite furent mêlés aux Slaves une foule d'autres scandinaves, dont la langue ne différait pas beaucoup de la franque, les Constantinopolitains dirent pour cette raison que les Russes descendaient des Francs, c'est-à-dire des Scandinaves.

Cet état de fait concerne plus directement les origines des Russes, telles que je me les représente, en prenant en compte toutes les hypothèses ainsi que l'ancienneté des événements. J'ai dit ailleurs qu'il me semblait qu'avant les Slaves, ces terres septentrionales avaient été habitées par des tribus de souche finnoise: j'en ai alors donné les raisons. Et je ne dis pas cependant que des Goths n'ont pas habité parmi les Finnois. Car

ORIGINES RVSSICAE.

407

cum Getae principio cum Thracibus eodem corpore supra Macedoniam ad Istrum vsque egerunt, vicini ad occasum ceteris Germanicis populis, inde iam eos sub aetatem Augusti Caesaris, et paullo ante eum, traiecto Istro Borysthenem petiisse alibi demonstravi. Sequuntur deinde tempora, cum ad Volgam vsque latissimis spatiis regnarunt, donec, quod in primis accurate ex Ammiano Marcellino tenemus, ab Hunnis pulsi sunt. Scio magnam eorum partem in Germaniam, Galliam, Italiam, atque Hispaniam, sese effudisse: tamen haud parvam eorum manum puto magis ad boream et ipsam in Scandinaviam concessisse. Non est huiusce loci, ut id exequar, dabitur isti argumento et tempus aliud et maior oportunitas dicendi. Tantum enim abest, ut veteres Scandinaviae auctores, qui Iornandem nondum viderant, Scandinaviam vaginam gentium prodant, e qua Gothi tota Europa illustres exierint, ut potius iidem illi suas incoas non aborigine edant, verum adventitios, qui alios sedibus expulerint, utque Gothicum nomen in Scandinavia serius ortum referant, quam fuit illis Gothicis temporibus. Post ista tempora Slavi caput extulerunt. At illi magis australes tractus tenuere, donec eodem, quo Getae iure, regiones inuasent sub borea. Ita superiores seu boreales Slavi, tum Geticis reliquiis, tum Fennis permisti, et reges sibi imposuerunt e Getico corpore, et ab hoc dispersione nomen Rossicum. Isti dispersi Slavi et quasi siti, coniuncti cum ceteris gentibus vnum in corpus atque vno sub rege, magnas res gesserunt, ceterisque Slavis sub iugum missis, Borysthenis maximam tenuere partem, ipsa cum Kiouia. Cum autem Slavi a Geticis civibus, quorum

quand les Gètes, au début, eurent vécu avec les Thraces dans une même nation au-delà de la Macédoine jusqu'à l'Ister¹⁴⁴, au voisinage de toutes les autres peuplades de Germanie à l'ouest, de là ensuite, à l'époque de César Auguste et un peu avant, ils traversèrent l'Ister pour gagner le Borysthène, comme je l'ai démontré ailleurs. Surviennent ensuite les temps où ils régnèrent sur de très grandes étendues jusqu'à la Volga, jusqu'à ce que, information précieuse que nous tenons, avant tout, d'Ammien Marcellin, ils furent chassés par les Huns¹⁴⁵. Je sais qu'une grande partie d'entre eux se sont répandus en Germanie, en Gaule, en Italie et en Espagne : je pense néanmoins qu'une poignée non négligeable d'entre eux se sont retirés plus au nord et en Scandinavie même¹⁴⁶. Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre cette question ; nous reprendrons le sujet lorsque le moment sera plus approprié pour en parler. En effet, loin de faire de la Scandinavie le fourreau des peuples dont sont sortis les Goths illustres de par toute l'Europe, les anciens auteurs scandinaves, qui n'avaient pas encore vu Jordanès¹⁴⁷, prétendent au contraire que les habitants de leur pays n'en sont pas des natifs, mais sont des étrangers qui ont expulsé les autres, et rapportent que le nom de Gothique fit son apparition en Scandinavie bien après la période gothique. Après cette époque, les Slaves soulevèrent la tête. Mais ils occupèrent plutôt les espaces austraux, jusqu'à ce que, usant du même droit que les Gètes, ils envahirent les régions du nord. Ainsi, les Slaves des zones supérieures ou boréales, qui s'étaient mêlés tantôt au reste des Gètes, tantôt aux Finnois, s'attribuèrent également des rois d'origine gétique, et, à partir de cette dispersion, le nom de *rossicus*¹⁴⁸. Ces Slaves dispersés et pour ainsi dire semés¹⁴⁹, associés à tous les autres peuples en une seule nation et sous un seul roi, firent de grandes choses, et quand tous les autres Slaves furent mis sous le joug, ils occupèrent la plus grande partie du Borysthène, avec Kiev elle-même. Or, comme les Slaves ne s'entendaient pas avec les citoyens gètes,

rum ab stirpe reges erant, dissentirent, rege pulso, Novogrodienses fasces contulerunt in Gostomyslum, quod quidem ita testantur Russica monumenta, virum Slauici generis, ut vel nomen indicio est; alii Russi alios in principes. Illo autem ipso Gostomyslo auctore, multis intestinis dissidiis et tumultibus fracti, ex eius regis, quem pepulerant, domo haeridem Ruricum, circiter A. C. 862, reuocarunt Novogrodienses. Rurici filio Igori Oleg tutor fuit: is Kiouiam, interim ab Oscoldo et Diro, Scandinuici generis principibus, regno Rossico superioribus rerum conuersionibus abreptam, eo maxime nomine vindicauit, quod ad iustum dominiū rediret. Inde iam recuperata sunt cetera, quae antea Russici et nominis fuere et regni.

Ista rerum momenta coniunctim posui, ut summa mearum cogitationum vno ambitu spectaretur. Quaedam sunt quae laboriosas demonstrationes requirunt et alteri magis loco aptas, quare mihi interim concedi tamquam hypothèses velim, quoniam confici tam celeriter non possunt. Ante Ruricum reges Russiae fuisse ex Skioldungorum illustrissima domo et alios, tum Snorro Sturlaeus nos docet, tum aliae sagae Septentrionales. Et Russicum nomen fuisse Rurico antiquius ex eo colligo, quod, cum A. 864. 865. Kiouientes, qui tum sub Rurico non erant, Constantinopolitanam expeditionem susciperent, iam ita peruulgatum nomen fuit, ut Constantinopoli haud aliter, quam Russi dicerentur. Testem vide coaetuum Nicetam Paphlagonem, ne forte existimes, ceteros, qui ferius prodiderunt, recentiori nomine abusos. Testem deinde habes Photium Patriarcham in epistola encyclica, quo

dont étaient issus leurs rois, les habitants de Novgorod chassèrent leur roi et remirent le pouvoir entre les mains de Gostomysle¹⁵⁰ (ce dont témoignent les textes russes), un homme d'origine slave, comme son nom l'indique : les autres Russes se choisirent des princes différents. Or, à l'instigation précisément de ce Gostomysle, les habitants de Novgorod, divisés par de nombreuses dissensions et guerres intestines, recoururent à la famille de ce roi qu'ils avaient chassé¹⁵¹, pour appeler son héritier Rurik, aux alentours de 862 ap. J.-C. Oleg fut le tuteur d'Igor, le fils de Rurik¹⁵² : celui-ci revendiqua, essentiellement sous le prétexte qu'elle devait revenir à un maître juste, Kiev¹⁵³, qui auparavant avait été arrachée à la domination russe, en raison de bouleversements antérieurs, par deux princes d'origine scandinave, Oscoldus et Dirus¹⁵⁴. De là fut désormais récupéré [par les Scandinaves] tout ce qui auparavant était en rapport avec le nom et le pouvoir russes.

J'ai présenté conjointement ces circonstances, pour que la somme de mes réflexions puisse être embrassée d'un seul mouvement. Certaines d'entre elles demandent de laborieuses démonstrations, plus adaptées à un autre lieu ; c'est pourquoi je souhaiterais, en attendant, qu'on les considère comme des hypothèses, puisqu'elles ne peuvent être validées aussi rapidement. Snorri Sturluson¹⁵⁵ nous apprend, de concert avec d'autres sagas septentrionales, qu'avant Rurik, il y avait des rois de Russie qui descendaient de la très célèbre maison des Skioldung¹⁵⁶, ainsi que d'autres. Et que le nom de Russe ait été antérieur à Rurik, je le tiens de ce qu'à l'époque de l'expédition entreprise à Constantinople en 864-865 par les habitants de Kiev, qui n'étaient pas alors sous [la domination] de Rurik, le nom était déjà si répandu, qu'on ne les appelait pas autrement à Constantinople que les Russes¹⁵⁷. Considère le témoignage de leur contemporain Nicetas de Paphlagonie, ce qui t'empêchera de croire, comme tu l'aurais pu, que les auteurs plus tardifs ont été abusés par un nom relativement récent. Ensuite, on a comme témoignage une lettre encyclique du patriarche Photius

ORIGINES RUSSICAE.

409

quo quis potest esse maior. Et cum Photius commemorata expeditione illa sic ait: *Russi, qui infinitos populos sibi subiecerunt, et propterea multum elati aduersus Romanum imperium manus iniecerunt.* Res tantae geri non poterunt tanta cum fama gloriae, nisi multo tempore. Immo locum producam ex Annalibus Francisci Bertiniani, dignum ut aureis in tabulis figatur, non modo ut hac penamus integrum. Hic anonymus (k) ad A. C. 839. Theophilo Michaelis patre Imperatore Constantinopolitano. *Misit etiam Theophilus Imp. cum eis (legatis ad Ludouicum Pium Imp.) quosdam, qui se, id est gentem suam, Rhos vocari dicebant: quos rex illorum, Chacanus vocabulo, ad se amicitiae, sicut asserabant, causa direxerat: petens per memoratam epistolam, quatenus benignitate Imperatoris redeundi facultatem atque auxilium per imperium suum totum habere possent: quoniam itinera, per quae ad eum Constantinopolin venerant, inter barbaras et nimiae feritatis gentes inmanissimas habuerant, quibus eos, ne forte periculum inciderent, redire noluit: quorum aduentus causam Imperator diligentius inuestigans, comperit, eos gentis esse Sueonum, exploratores potius regni illius norstrique, quam amicitiae petitores ratus, penes se eosque retinendos iudicauit, quoad veraciter inueniri posset, utrum fideliter eo nec ne peruenerint: idque Theophilo per memoratos legatos suos atque epistolam intimare non distulit, et quod illius amore libenter suscepit, ac, si fideles inuenirentur, et facultas absque illorum periculo in patriam remeandi daretur, cum auxilio remittendos: sin alias, vna cum missis nostris ad eius praesentiam dirigendos, ut,*

Tom. VIII. F ff quid

(k) Apud Duchesnium Tom. III, p. 195. b.

dont l'autorité est la plus grande qui soit. Photius, mentionnant cette expédition, dit : *les Russes, qui soumirent des peuples infinis et qui, pour cette raison, s'étaient sensiblement élevés, jetèrent la main sur l'empire romain.* Des événements si considérables ne purent être accomplis avec une si grande réputation de gloire, sauf sur une longue période. Mieux encore, je citerai un passage des *Annales de Saint Bertin*, qui mériterait d'être affiché sur des tablettes en or, et pas uniquement d'être reproduit ici intégralement. Cet anonyme, vers 839 ap. J.-C.¹⁵⁸, à l'époque de l'empereur constantinopolitain Théophile, père de Michel, écrit : l'empereur Théophile envoya même avec eux (les ambassadeurs délégués à l'emp. Louis le Pieux), *des hommes, qui affirmaient qu'ils s'appelaient Rhos, eux et leur peuple : ils soutenaient que leur roi, dénommé Chacanus¹⁵⁹, les lui avait envoyés [à Théophile] pour solliciter son amitié : il demandait par la lettre en question dans quelle mesure ils pourraient, grâce à la bonté de l'empereur [Louis], avoir la possibilité de rentrer et bénéficier de son aide sur tout le territoire qui était le sien : car ils avaient voyagé, pour arriver chez lui [Théophile], à Constantinople, à travers des peuplades barbares, monstrueuses, et d'une extrême sauvagerie¹⁶⁰, qu'il se refusait à les voir retraverser, de peur qu'il ne leur arrive par malheur accident ; l'empereur [Louis], cherchant, avec une plus grande diligence, le motif de leur venue, la découvrit, à savoir qu'ils étaient de la nation des Sueoni¹⁶¹, et soupçonnant qu'ils venaient davantage espionner ce territoire qui est le nôtre que demander l'amitié, il crut bon de devoir les retenir sous sa coupe, jusqu'à ce que l'on puisse trouver avec certitude s'ils étaient venus là avec des intentions loyales ou non : et il s'empressa de le faire savoir à Théophile, par l'entremise des mêmes ambassadeurs et par une lettre, et, ce qu'il entreprit volontiers par affection pour celui-ci, [il proposa], si on les trouvait loyaux et s'ils avaient la possibilité de s'en retourner dans leur patrie sans danger, de les aider dans leur retour ; s'il en était autrement, de les renvoyer, en même temps que nos émissaires, jusqu'à lui,*

quid de talibus fieri deberet, ipse decernendo efficeret. Quid iis factum sit, in Annalibus Bertinianis non inuenio. Habes Roslicum nomen A. C. 839. annis XXI.II. ante Ruricum. Habes regem Rufforum tantae maiestatis, ut se *خاقان Chakan*, more Chazarorum et Turcarum dixerit: quod nomen omni in oriente tantum fuit, quantum Constantinopoli *Βασιλεύς* aut Romae Imperatoris et Augusti, aut Regis regum et Regis magni in Persis atque Parthis. Habes denique testimonium luculentum, reges ab iis ipsis Varagis seu Scandinavis fuisse, e quibus postea fuit Ruricus. Neque iam mirum est, cum Lithuani Russiam *Guday* Russos *Gudas* vocant, scilicet e veteri memoria *Gothiam* et *Gothos*: neque deinde etiam, quod Fenni Suedos (1) appellant *Rossalain*, siue *Ros populium* (*alain* enim populum significat) nimirum cum et illi Rufforum vetus in se imperium, reges autem generis Scandinavici recordantur. Et cum apud Constantinum Porphyrogenetam Roslica cataractarum nomina et Slauonicis differunt, Slauonica quidem nunc vulgo etiam cognoscuntur, Roslica seu superiorum ad Nouogrodium populorum vocabula Scandinavica magis sunt. Ex quo intelligas, etiam linguae Scandinavicae seu Gothicae veteris aliquem usum his in regionibus fuisse. Quare cum Septentrionalium scriptorum, qui quidem veteres sunt neque Olao Magno, aut Rudbequio et Peringskioldo et Saxoni illi Grammatico similes, illorum igitur scriptorum fides his praeiudiciis firmata est, utar eorum auctoritate alio loco, ut ostendam hanc Augustam Russiae domum

vltima

(1) V. hoc loco sententiam Henrici Brenneri in notis p. 87. et ex-
pende.

pour qu'il décide lui-même ce qui devait être fait pour de tels cas. De ce qui s'est effectivement produit, je ne trouve pas de trace dans les *Annales de Saint Bertin*. On a le nom de *Rossicus* en 839 ap. J.-C., 23 ans avant Rurik. On a un roi russe doté d'un tel prestige qu'il se désigne *خاقان Chakan*, à la manière des Khazars et des Turcs: or, ce titre fut aussi prestigieux dans tout l'Orient qu'à Constantinople celui de *Βασιλεύς* ou à Rome celui d'empereur et d'auguste, ou de roi des rois et grand roi chez les Perses et les Parthes. On a enfin le témoignage lumineux selon lequel les rois ont été issus de ces Varègues et de ces Scandinaves mêmes dont fit partie ensuite Rurik. Et ce n'est plus étonnant, quand les Lituaniens appellent la Russie *Guday*, les Russes *Gudas*¹⁶², évidemment en souvenir des anciens termes *Gothia* et *Gothi*: ni même ensuite que les Finnois appellent les Suédois *Rossalain*¹⁶³, ou *peuple Ros* (*alain* en effet signifie peuple), quand certainement ils se souviennent eux aussi du vieil empire des Russes chez eux et des rois d'origine scandinave. Et quand chez Constantin Porphyrogénète, les noms russes des cataractes diffèrent des noms slaves¹⁶⁴, les noms slaves sont, il est vrai, connus aujourd'hui, y compris du peuple, mais les termes russes et ceux des peuples au nord de Novgorod sont plutôt scandinaves. On peut comprendre de là que l'on ait usé également de la langue scandinave ou de l'ancienne langue gotique dans ces régions. C'est pourquoi, dans ce genre de préjugés, maintenant que la confiance envers ces écrivains nordiques, qui certes sont anciens et différents d'Olaus Magnus¹⁶⁵, de Rudbeck¹⁶⁶, de Peringskiöld¹⁶⁷ et de ce Saxo Grammaticus, maintenant donc que la confiance est établie, j'userai ailleurs de leur autorité pour montrer que cette auguste maison de Russie

ORIGINES RVSSICAE.

411

vltra Ruricum Skioldungis inferi et genealogiam probabilem produci vsque ad Christum natum.

Dixi supra, Slauos paullatim Septemtrioni succedentes, quod non contiguas regionum tractibus, sed dispersi inter alios populos sedes fixerant, eo dictos fuisse Russos. Luitprandus Ticinensis *παρὰ τὸ ἔθσιον*, vt audiuerat Constantinopoli Graecos dicentes *rubrum colorem*, Russos appellatos credidit. Visum item est Graecis quibusdam, qui vbi peregrina vocabula audiebant, confestim grammatico supercilio e suo sermone aliquid commentabantur simile, vnde essent ducta. Pari iure ab *equis* dictos putares. Ionas Rugman in *Monosyllabis Islandicis*: *Hróss, equus*. Sic populi quoque Teutonici. At cum et Slauis et Russi ipsi appellatione illa sunt vsi, non sane fuit adscititia a Graecis, quos nondum adierant, cum iam Rossicum nomen exstaret: neque vel ipsi Scandinauis vel Russi admodum equestri gloria sese iactarunt maior pedestris fuit et naualis denique, vt dicam postea, adeo non a Scandinauis datum est Rossis nomen, vt etiam diu in Scandinauia ignoratum fuerit. Quare mihi ille Slauonicorum quorundam Scriptorum consensus placet, qui a *разсѣянїе Rassianie* seu *dispersione* et *разсѣя Rasseia dispersit*, pro quo *Roseia* vulgo, nomen hoc deriuant, tamquam *sparfos et satos* dicas. Haec mihi potior sententia nunc videtur, quam quae olim in mentem venit, quae etiam Synopsis auctori fuisse videtur, a *Rha* seu *Rhos* flumine, Herodoti *Araxe* nostro Volga nomen accepisse. Necessè autem est, vt primum quot modis Russicum nomen a vetustis scriptoribus efferatur, explicemus.

F f f 2

mus.

était implantée en amont de Rurik par les Skioldung et qu'une généalogie probable peut être reconstituée jusqu'à la naissance du Christ.

J'ai dit plus haut que les Slaves, pénétrant peu à peu dans le Nord, avaient été appelés Russes parce qu'ils s'étaient installés, non dans les vastes étendues voisines, mais en s'éparpillant au sein des autres peuples. Luitprand du Tessin¹⁶⁸, qui avait entendu à Constantinople les Grecs parler de *la couleur rouge*, crut que les Russes étaient désignés *παρὰ τὸ ρούσιον*¹⁶⁹. La même chose se produisit chez certains Grecs qui, entendant des mots étrangers, effectuaient aussitôt, d'un docte froncement de soucils, un rapprochement avec leur langue, pour expliquer leur provenance. On les ferait dériver, en vertu du même droit, des *chevaux*. Ionas Rugman écrit dans les *Monosyllabes islandais*: *Hross, cheval*¹⁷⁰. Il en est ainsi également du peuple teuton. Mais quand les Slaves et les Russes eux-mêmes usèrent de cette appellation, ce ne fut certainement pas un emprunt aux Grecs, qu'ils n'avaient pas encore rencontrés, alors que le nom de Russe existait déjà: et les Scandinaves ou les Russes eux-mêmes ne se vantèrent absolument pas de leur gloire équestre; plus grande était leur gloire sur terre et sur mer, comme je le dirai plus tard; le nom de Russes leur fut si peu attribué par les Scandinaves, qu'il fut même ignoré pendant longtemps en Scandinavie. Voilà pourquoi je suis séduit par ce consensus de quelques auteurs slaves, qui font dériver ce nom de *Разсѣянїе Rassianie* c'est-à-dire *dispersion*, et de *разсѣя Rasseia*¹⁷¹ *il a dispersé*, ce qui a pour équivalent *Roseia* chez le peuple, comme on le dirait de gens *dispersés* et *répandus*. Cette thèse me semble aujourd'hui préférable à celle qui me vint autrefois à l'esprit, qui semble avoir été aussi celle de l'auteur de la *Synopsis*¹⁷², à savoir que ce nom est tiré du fleuve *Rha* ou *Rhos*, l'*Araxe* d'Hérodote, pour nous la Volga. Or, il est nécessaire que nous expliquions d'abord par quels moyens le nom de Russe a été transmis par les écrivains anciens.

mus. Nihil dicam de *Ruthenico* nomine, quod per errorem ab Aquitanico est tractum: a Graecis *Ruffi*, plerumque $\delta\iota$ $\rho\omega\varsigma$, ut ab Annalium Bertinianorum auctore *Rhos* nonnumquam $\delta\iota$ $\rho\omega\sigma\omicron\iota$ appellantur. A Latine commentantibus vario modo. Lambertus Schafnaburgensis alique, quod in Germania *Ruffen* pronunciari audierant, scripsere *Ruzens Rusciam* et *Rufcos (m) Ruffos, Kuzzios, Ruffiam, Rutziam (n)*, alii magis corrupte *Ruciam* et *Rutiam (o)*. ediderunt. Corruptissime ad Italicam pronunciationem, qui *Rugiam* et *Rugios* et deinde *Rugos (p)*. Nisi hoc potius factum ob memoriam Rugiorum, qui in exercitu Attilae fuerunt,

subito cum rupta tumultu

Barbaries, totas in te transfuderat arcus

Gallia: pugnacem Rugum comitante Gelono.

ut Sidonius Apollinaris cecinit (q). Res in primis notae ex Iornande, cuius hoc in loco quaedam Prisci Panitae reliquiae ab eruditis magni fieri solent. Ex eodem Iornande et Paulli Diaconi Longobardicis Excerptisque auctoris ignoti Valesianis, quicquid id est, de Odoacro et Rugiorum rebus scimus. Non dico fuisse *Ruffos*, neque enim demonstrari potest, tamen illorum nomen cum *Rusfico* confusum est soni congruentia. Ioannes Peringskiöldus ad vitam Theodorici regis omnia permisit (r): *His*

tem-

(m) Lambertus p. 156. 157. Annalista Saxo p. 265. Annales Hildeshemensis in Scriptoribus Brunsvicensibus T. I. p. 718. Quendlinburgense chronicon ibidem T. II. p. 280. Saxo Chronologus p. 177. (n) Liuthprandus l. c. Adamus Bremensis H. F. p. 58. Chronica Slavica Lindebrogii p. 180. ed. Fabr. (o) Hermannus Conrerus p. 482. (p) Eggehardus Vragiensis p. 300. Chronographus Saxo p. 160. Vita S. Adalberti in Mabilonii Aetis Benedictinis Sec. V. p. 576. (q) Panegyrico in Avitum v. 319. (r) p. 419.

Je ne dirai rien du nom *Ruthenicus*, qui a, par erreur, été tiré de ce qui est relatif à l'Aquitaine : les Grecs appellent les Russes la plupart du temps $\delta\iota$ $\rho\omega\varsigma$, comme l'auteur des *Annales de Saint Bertin* appelle parfois les Rhos $\delta\iota$ $\rho\omega\sigma\omicron\iota$. Les érudits latins, de manière variée. Lambert d'Aschaffenburg¹⁷³ et d'autres, parce qu'ils avaient entendu que l'on prononçait en Germanie *Russen*, écrivirent *Ruzenos, Rusciam* et *Ruscos, Russos, Ruzzios, Russiam, Rutziam*, tandis que d'autres éditèrent les formes plus corrompues *Ruciam* et *Rutiam*. La plus corrompue revient à la prononciation italienne, qui donna *Rugiam* et *Rugios*, et ensuite *Rugos*. A moins qu'on le fit plutôt en souvenir des Ruges¹⁷⁴, qui furent dans l'armée d'Attila,

subitement déchirée, à grands fracas,

la Barbarie avait déversé toutes les hordes du nord sur toi,

Gaule: le Ruge belliqueux accompagné du Gélon¹⁷⁵.

comme l'a chanté Sidoine Apollinaire¹⁷⁶. Ces remarques ont été faites principalement par Jordanès, où l'on trouve sur ce sujet quelques restes de Priscus de Panium¹⁷⁷, habituellement considérés comme précieux par les savants. Depuis ce même Jordanès ainsi que depuis les *Lombards* de Paul Diacre¹⁷⁸ et les *Excerpta Valesiana*, d'auteur inconnu, nous savons tout ce qui concerne Odoacre et les Ruges. Je ne dis pas qu'ils étaient Russes, car cela ne peut être démontré, cependant leur nom a été confondu avec le russe en raison de la ressemblance des sons¹⁷⁹. Johan Peringskiöld, si on se réfère à la *Vie du roi Theodoric*, a tout mélangé¹⁸⁰ : *A cette époque,*

ORIGINES RVSSICAE.

413

temporibus, inquit, Odoacar natione Rugius, siue Saxo Teutonicus (aliis dicitur Ruffus vel Slauus a lingua Slaua, qua eo tempore utebantur ad littora maris Baltici) multitudine armatus Turcilingorum, Herulorum, Sueticorum quoque, siue, quos nunc Suedos ab insula nuncupamus, ab extremis fere Saxoniae finibus venit in Galliam. Nimirum Trithemius Abbas Viro summo imposuit, cum crederet, Rugiam insulam Pomeraniae praetentam, priscam Rugorum Odoacri sedem fuisse: inde cum aliquando Slau Pomeraniam et Rugiam tenuere, Peringskiöldus, modo Saxonas, modo Slauos et Ruffos fuisse credidit. Et quod Suedos huic memoriae inserit, id a Sueuorum illis in bellis mentione tractum. At Rugiorum, qui cum Attila et Odoacro fuere, priscas sedes ad Pontum Euxinum et Danubium nobis monstrauit Ioannes Iacobus Mascouius V. C. in Historia Germanorum, elegantissimo opere, ut ad confutandum Trithemii opinionem nostra sedulitate nemo indigeat. Ruffos, ut ad eos reuertar, tandem Germani superiores dixerunt *Rewssen* seu *Reussen*, dialecto suae indulgentes, ut ille qui Ernesti Ducis Bavariae historiam commentus est. Scandinavi prisci diu ab hoc Rufforum nomine abstinuerunt. Nam tamen Saxo Grammaticus multus est in Rufforum memoria et Rutenorum, tamen quantum sibi indulserit, ex Snorrone Sturlaeo apparet. Quid Saxonem sefellerit, alias dicam. Peringskiöldus (s) e codice Msc. de primis Christianae religionis incrementis in Gothlandia, testimonium produxit, multos e Gothia petiisse Palaestinam *um Ryzaland oc Gricland, circum Ruffiam et Graeciam*. Sed

F f f 3

recen-

(s) l. c. p.

dit-il, Odoacre, ruge de nationalité¹⁸¹ ou saxon teutonique (d'autres le disent russe ou slave, de la langue slave, que l'on utilisait en ce temps sur les rivages de la mer Baltique), armé d'une foule de Turcilinges, d'Hérules, de Suetici également, autrement dit ceux que nous appelons aujourd'hui d'après leur île Suédois, vint en Gaule, pratiquement depuis les frontières extrêmes de la Saxe. L'Abbé Trithème¹⁸² a certainement abusé un très grand homme en croyant que l'île de Rügen, au-dessus de la Poméranie, avait été l'ancien siège de l'Odoacre des Ruges¹⁸³ : de là, comme autrefois les Slaves occupèrent la Poméranie et la Rugia, Peringskiöld crut que c'était tantôt des Saxons, tantôt des Slaves et des Russes. Et le fait qu'il associe les Suédois à ce souvenir est dû à une mention des Suèves dans ces guerres. Mais les anciens séjours des Ruges, qui étaient avec Attila et Odoacre, se situaient vers le Pont-Euxin et le Danube, et c'est ce que nous a démontré l'illustre Johann Jacob Mascov¹⁸⁴, dans l'*Histoire des Germains*, ouvrage d'une très grande finesse, pour que personne n'ait besoin de notre empressement pour confondre l'opinion de Trithème. Les Russes, pour en revenir à eux, furent finalement appelés *Rewssen* ou *Reussen* par les Germains supérieurs qui s'abandonnaient à leur dialecte, tel celui qui imagina l'histoire d'Ernst, Duc de Bavière¹⁸⁵. Longtemps les anciens Scandinaves s'abstinrent de cette désignation des Russes. Car bien que Saxo Grammaticus soit prolix sur l'histoire des Russes et des Ruthènes, cependant Snorri Sturluson permet de voir combien de libertés il a pris. Je dirai ailleurs ce qui a abusé Saxo. Dans le codex consacré aux premiers progrès de la religion chrétienne dans le Götaland¹⁸⁶, Peringskiöld a apporté le témoignage que bon nombre d'habitants de la Gothie étaient allés chercher la Palestine *um Ryzaland oc Gricland, autour de la Russie et de la Grèce*. Mais

ORIGINES RVSSICAE.

recentior hic scriptor est, vetustissimus quisque nomen ignoravit, et vel *Gardarikiam* dixit, vel *Holmgardiam*, vel *Ostrogardiam* et *Austurland*. Hungari Russos et *Franciai nepec* *Francicum genus* appellant, et *Oroszoc nepec*, *Orossicum populum*. Georgianis *Ruffet* *Russia*, vt *Franket* *Francia*, quod nos Henricus Brennerus amicus noster, qui inter eos egit, docuit. Turcae et Tartari, vt Abulgasi Bahadur chan *Russiam* appellant اوروس واروس *V-rus* et *Orus* ὄρυστωνωσ et روس *Rus*, quod Arabibus notius est, *Russum* autem روس الاصل *Rus alazel* aut etiam زغالبة *Zkalbat* et numero multitudinis سكلاب *Siklab* seu *Slauos*. Mungali, Calmucci, plerique ad orientem populi *Orus* dicunt. In diplomate quodam foederis inter Russos et Sinos *Orus i Zachan Kan*, *Rusforum Albus* seu *Rus regio* *Chan*. Poloni *Russiam* vocant *Rus kray* die *Руская* *nem* et *Russum* *Ruffin*. Russi ipsi *земля* *Ruskaia zemla* *Russiam* vocant, et *Rus* *Руской* *Ruskoi*, *Русакъ* *Rusak*, quod non in vsu elegantium Russos. *Руския* *Ruskia* adhuc vetustima vocis pronuntiatio in lingua *Россійскій* *Rossiski* *Rossiacus* et vel in titulis *Все Російскій* et *Все Російскій* *caя* *totius Rossiae*.

Itaque primum *Ros* deinde κατὰ διάλεκτον *Ras* et *Rus* dicti sunt *Slauoni*. Vtrumque omnibus in dialectis *Slauonicae* linguae, praesertim in compositis, *diuidendi*, *dirimendi*, *dispergendi*, *disfluendi*, *spargendi*, *disseminandi* significationem habent. Eadem in *Prutenico* et *Lithuanico*

cet écrivain est trop récent, tous ceux qui sont plus anciens ont ignoré ce nom, et ont parlé ou bien de *Gardarikia*¹⁸⁷, ou *Holmgardia*, ou *Ostrogardia* et *Austurland*. Les Hongrois appellent les Russes tantôt *Franciai nepec*¹⁸⁸, la race franque, tantôt *Oroszoc nepec*, le peuple *Orossicus*. Chez les Géorgiens, la Russie se dit *Russet* comme la France *Franket*, ce que nous a appris notre ami Henri Brenner¹⁸⁹, qui a vécu parmi eux. Les Turcs et les Tartares, comme Abulgasi Bahadur khan¹⁹⁰ appellent la Russie اوروس واروس *V-rus* et *Orus* ὄρυστωνωσ¹⁹¹ et روس *Rus*, ce qui est plus connu des Arabes, tandis qu'ils appellent le Russe روس الاصل *Rus alazel* ou même زغالبة *Zkalbat* et pour une grande partie de la population, سكلاب *Siklab* ou *Slaves*. Les Mongols, les Calmouks, la plupart des peuples du levant disent *Orus*. Dans la pièce officielle d'un traité entre Russes et Chinois¹⁹², [on trouve] *Orus i Zachan Kan*, *Russorum Albus Chan*. Les Polonais appellent la Russie *Rus kray* ou *région Rus* et [pour dire] Russe [ils disent] *Russin*¹⁹³. Aujourd'hui les Russes eux-mêmes appellent couramment la Russie *Руская Земля* *Ruskaia zemla*, et Russe *Руской* *Ruskoi*, *Русакъ* *Rusak*, ce qui n'appartient pas à un registre élégant pour dire les Russes¹⁹⁴. [Il y a] *Руския* *Ruskia*, mais demeure encore la très ancienne prononciation du mot dans la langue slave *Россійскій* *rossiski*¹⁹⁵ *Rossiacus*, et même dans les titres de la Sainte maison : *Все Російскій* et *Все Російская* *de toute la Russie*.

C'est pourquoi les Slaves furent appelés d'abord *Ros*, ensuite κατὰ διάλεκτον¹⁹⁶ *Ras* et *Rus*. Dans tous les dialectes de la langue slave, surtout dans les dialectes composites, chacun de ces termes a le sens de *diviser*, *partager*, *disperser*, *répandre*, *éparpiller*, *disséminer*. Ce fut également toujours le cas

ORIGINES RVSSICAE.

415

nico sermone semper fuit, unde vetus Prussicum vocabulum *Russen, dispersio*. Neque aliud videtur fuisse isthuc Πῶς, quo Graeci testantur, Russos in bello vsos, cum rem male gestam inclinare sentirent, quam ut se mutuo adhortati sint, ut fuga sese dispergerent, e qua deinde se recipiebant pristino more in aciem. Procopius Caesariensis (t) testatur: Slavinos dictos fuisse Σπόρους. Graecum vocabulum si explices, nihil aliud est, quam si *dispersos et disseminatos* dicas, quod Slavonice aliter non explicaveris, quam *Rossos*. Id iam monuit Stanislaus Sarnickius (u): *Sporos quidam Russos, non inepte, id est dispersos exponunt.*

Non asseuerate dixerim Rossicum nomen iam ante Iustinianum Imp. vna et eadem in gente Slavonica permansisse. Nasci et occidere potuit. Nam et *Raschi*, qui nunc in Illyrico degunt, id nominis ab eadem causa accepisse videntur, neque eos tamen idcirco cum his Russis proximiori necessitudine distinctos fuisse puto, quam quod et ipsi ab stirpe sunt Slavoni. Multum vero nostram de nomine Russico sententiam confirmat, quando Slavonico in populo exempla extare cernimus vocis in populorum et locorum appellationibus usurpatae. Et haec sunt multo etiam vetustiora. Ut mea fert opinio, hoc vocabulum *Rhas, Ros, Rus* a Slavonis aut potius ab eorum maioribus Sarmatis etiam Volgae fluvio tributum est, quod sese latius dispergit multa in ostia: ut in Prussia quoque alueus quidam Niemenis *Rus* appellatur. Volgae vetus nomen *Araxes* apud Herodotum, *Rha* Ptolemaci, non differt

(t) De B. G. p. 498. (u) Annalium Polonicorum L. IV. p. 1017.

en vieux prussien¹⁹⁷ et en lituanien, d'où [est tiré] le vieux terme germanique¹⁹⁸ *Russen, dispersion*. Et ce Πῶς, dont les Grecs témoignent que les Russes se servaient à la guerre, quand ils sentaient la situation, en péril, tourner à leur désavantage, ne semble pas avoir été autre chose qu'un moyen de s'exhorter mutuellement à se disperser dans la fuite, pour ensuite se replier en ligne de bataille, suivant l'usage ancien. Procope de Césarée¹⁹⁹ témoigne que les Slaves²⁰⁰ étaient appelés Σπόρους²⁰¹. Si l'on explique le mot grec, il n'est rien d'autre que l'équivalent de *dispersés* et *disséminés*, ce qu'en slave, on n'exprimera pas autrement que [par] *Rossos*. Stanislas Sarnicki²⁰² nous en avertit déjà : *certain, non sans raison, présentent les Russes comme Sporos, c'est-à-dire, dispersés.*

Je n'irai pas jusqu'à prétendre avec assurance que le nom de Russe existait déjà avant l'empereur Justinien, dans une seule et même nation Slave. Il a pu naître et mourir. Car même les *Raschi*²⁰³, qui vivent aujourd'hui en Illyrie, semblent avoir reçu pour la même raison, ce nom, et je ne pense pas cependant qu'ils aient été attachés à ces Russes par un lien plus étroit que le fait qu'ils sont eux-mêmes également Slaves de souche. Ceci confirme tout à fait notre opinion sur le nom de Russe, puisque dans le peuple slave, nous voyons subsister les exemples d'un mot en usage dans les appellations des peuples et des lieux. Et ces exemples sont même beaucoup plus anciens. Comme je le conjecture, ce vocable *Rhas, Ros, Rus*, fut également attribué par les Slaves, ou plutôt par leurs ancêtres les Sarmates²⁰⁴, au fleuve de la Volga, parce qu'il se divise assez largement en plusieurs embouchures : de même en Prusse, il y a un lit du Niémen qui est également appelé *Rus*²⁰⁵. Le vieux nom de la Volga, *Araxes* chez Hérodote, le *Rha* de Ptolémée, ne diffère pas

differt a Slauonico *Ras*, *Ros* et *Rus*. Recordemur, nunc quoque ipsa in Russia dialectos ita differre, vt, vbi alii quarta vocali vtuntur, isthic iterum alii pronuncient primam: Sic nomen fluuii in Armenica, quem Araxem Graeci vocant, neque fuit aliud, neque nunc est, quam نهر روس *Nabar Rus* aut *Ros /* vnde Araxem fecere Graeci. Eledrisus postquam hunc Araxem descripsit, septimam climatis partem ingreditur et de نهر روس *Nabr Ros* agit, cui nomen sit اتل *Atel*, hoc est de Volga. Gabriel Sionita et Ioannes Hesronita dubitasse videntur, an fluuius *Rossus*, tamquam suo nomine, an *fluuius Russiae*, regionis explicari debeat. Si vero Volgae nomen *Rus*, siue *Ras* e Slauonico, vt dixi, interpretemur, nihil aliud significat, quam late patentem fluuium et in ramos dispersum. Ad ostia Volgae Sarmatici populi coluere, a quibus Slaui egressi sunt: et coluere iam ante Herodotum, vt non absurdum sit, ab iis fluuii nomen fuisse inditum. Βορυσκοι Claudii Ptolemai Πορυς Porus, ad *Russum* fluuium. Et, vt paululum excedam finibus, vox illa *Rus* seu *Ros*, in Ρωξανάκη, ἔνθα Σάκαις τὸ βασίλειον ἦν, *Roxanace regiu Sacarum*, exstare videtur. Nicolaus Damascenus in Excerptis Constantini Porphyrogenetae (x) tradit, post caedem Μαρμάρεω τῆς Θρακῶν βασιλέως (vbi recte Henricus Valesius emendat τῶν Σακῶν) reginam fuisse Ζαριναῖαν. Sunt haec ἐρωτικότερα, quae de Zarinaea et Stryangaeo narrat et Ctésiae figmentis non dissimilia, tamen et nomina memouent et vicinitas Sacarum atque Sarmatarum, vt, si, quae Nicolaus Damascenus narrat, historiae finibus exigenda

(x) P. 437.

du slave *Ras*, *Ros* et *Rus*²⁰⁶. Rappelons-nous qu'aujourd'hui encore en Russie même, les dialectes diffèrent à ce point que, lorsque les uns utilisent la quatrième voyelle²⁰⁷, les autres ailleurs prononcent, de leur côté, la première²⁰⁸. Ainsi, en Arménie, le nom du fleuve que les Grecs appellent Araxe, ne fut ni n'est aujourd'hui autre chose que نهر روس *Nahar Rus* ou *Ros /*, dont les Grecs firent Araxe. Après avoir décrit cet Araxe, Eledrisus²⁰⁹ aborde la septième région climatique, et traite de نهر روس *Nahr Ros*, dont le nom devient اتل *Atel*²¹⁰, c'est-à-dire, la Volga. Gabriel Sionite²¹¹ et Jean Hesronite²¹² semblent s'être demandé si le fleuve *Rossus* devait être expliqué par lui-même, du fait de sa propre appellation, ou du fait de la région, en tant que *fleuve de Russie*. Or, si nous traduisons, comme je l'ai dit, le nom de la Volga comme *Rus* ou *Ras* tiré du slave, il ne signifie rien d'autre qu'un fleuve largement ouvert, et se divisant en bras. A l'embouchure de la Volga vivaient les peuples Sarmates, dont sont issus les Slaves : et ils vivaient là déjà avant Hérodote, si bien qu'il n'est pas absurde de penser que ce nom ait été appliqué par eux au fleuve. Le Βορυσκοι de Claude Ptolémée Πορυς *Porus*, correspond au fleuve *Russe*. Et pour m'aventurer un peu hors de ces frontières, ce terme *Rus* ou *Ros* semble subsister dans Ρωξανάκη, ἔνθα Σάκαις τὸ βασίλειον ἦν²¹³, *Roxanace, résidence royale des Saces*. Dans les *Extraits* de Constantin Porphyrogénète, Nicolas de Damas²¹⁴ rapporte qu'après le meurtre Μαρμάρεω τοῦ Θρακῶν βασιλέως²¹⁵ (qu'Henri de Valois²¹⁶ a raison de corriger en τῶν Σακῶν²¹⁷), la reine était Ζαριναῖαν²¹⁸. Elles sont ἐρωτικότερα²¹⁹, ses histoires sur Zarine et Stryangée, et elles ne diffèrent pas des inventions de Ctésias²²⁰ ; cependant les noms aussi bien que la proximité des Saces et des Sarmates me touchent, si bien que si je jugeais devoir chasser hors des frontières de l'histoire les récits de Nicolas de Damas,

ORIGINES RVSSICAE.

417

genda censeam, tamen nomina retineam, vt peruetusta. Stephanus Byzantius, Ροξονοκάια πόλις, τὸ ἐθνικὸν Ροξονοκάιος, Ροξονοκαιάτης ἢ Ροξονοκαϊανός. Vidit iam Lucas Holstenius, eam urbem dicere Stephanum Byzantium, quam Nicolaus Damascenus celebravit. Et Stephanus cum τὸ ἐθνικὸν huius urbis tribus modis enunciat, memoriam eius haud paucis in scriptoribus reperisse videtur. Quid autem Ζαριναία regina? an isthuc vetus nomen Czar est? Nempe vt mea opinio fert, is titulus summae maiestatis vetustissimus fuit apud Sarmaticos populos Persis چار et چاه Czar et Czehar est thronus regius. Et veteres Slauos quoque Czehar dixisse, Scylitzes Curopalata auctor est (γ). Nam cum Basilius Porphyrogenneta Imp. aduersus Ioannem Bulgarum ante signa equo inuectus, ab exploratoribus nosceretur, hi cum impetu in castra sese receperunt, vociferantes Βεζῆτε ὁ Τζεάρ Slauonice Бѣжите Царь, fugite Tzar sc. adest. Scio eius loco Georgium Cedrenum scripsisse ὁ Τζαίσαρ vt sit Caesar, sed magis credo Scylitzen veram lectionem Cedreni conseruasse, et Bulgaros Imperatorem Byzantium vocasse Czar. Atque cum Symeon Bulgarus Romano Lacapeno et collegis titulum Βασιλέως extorsit, haud alio vocabulo videtur Bulgarice dictus, quam Czar pleno maiestatis honore. Nam apud Cedrenum (z) inter eos, qui Basilio Porphyrogennetae Imp. sese dediderunt sunt praeter viduam Vladislai, procures ὁ Νεστορίτζης, ὁ Ζαρίτζης ἢ ὁ νεὸς Δοβρομηρός, Nestoritzes, Zaritzes, et Dobromirus iunior. Quo in loco Zaritzen credo iuuenem regium fuisse. Recordemur deinde in regionibus Sarmaticis

Tom. VIII.

G g g

ticipis

(γ) Apud Cedrenum p. 712. (z) p. 713.

je retiendrais cependant ces noms, pour leur ancienneté. Etienne de Byzance [écrit] : Ροξονοκάια πόλις, τὸ ἐθνικὸν Ροξονοκάιος, Ροξονοκαιάτης καὶ Ροξονοκαϊανός²²¹. Lukas Holste²²² déjà, vit qu'Etienne de Byzance parlait de cette ville que célébra Nicolas de Damas. Et quand Etienne de Byzance qualifie de trois façons τὸ ἐθνικὸν²²³ de cette ville, il semble en avoir trouvé la trace chez plus d'un écrivain. Qu'en est-il de la reine Ζαριναία²²⁴ ? Est-ce là l'ancien nom de Czar ? Ce fut certainement, comme je le conjecture, un titre très ancien de la souveraineté suprême chez les peuples sarmates ; pour les Perses چار et چاه, Czar et Czehar, désignent le trône royal²²⁵. Et que les anciens Slaves aussi aient dit Czehar, c'est Scylitzès Curopalate²²⁶ qui l'affirme. Car comme l'emp. Basile Porphyrogénète²²⁷, que son cheval avait entraîné devant les enseignes pendant la guerre contre Jean de Bulgarie²²⁸, avait été reconnu par des éclaireurs, ces derniers se retranchèrent vivement dans leur camp, vociférant : Βεζῆτε ὁ Τζεάρ, en slave Бѣжите Царь, fuyez, le Tzar²²⁹... bien évidemment « est là ». Je sais qu'à cet endroit, Georges Cédrene a écrit ὁ Τζαίσαρ comme si c'était Caesar, mais je crois plutôt que Scylitzès a conservé la bonne leçon de Cédrene²³⁰, et que les Bulgares ont appelé l'empereur de Byzance Czar. Et quand Siméon le Bulgare²³¹ a arraché à Romain Lécapène et à ses collègues le titre de βασιλεύς, il ne semble pas avoir été désigné, en bulgare, par un autre terme que Czar, titre plein de majesté. Car chez Cédrene, parmi ceux qui furent dévoués à l'emp. Basile Porphyrogénète, il y a, outre la veuve de Vladislav²³², les éminents ὁ Νεστορίτζης, ὁ Ζαρίτζης καὶ ὁ νεὸς Δοβρομηρός, Nestoritzès, Zaritzès, et Dobromirus le jeune. Dans ce contexte, je crois que Zaritzès était un jeune homme de sang royal. Souvenons-nous ensuite

ticis ad Pontum Euxinum *Zarbienum* Plutarcho commemoratum in *Lucullo* (a) et *Ζαριάδρη κυριεύσαντα τῶν ὑπεράνω Κασπίων πυλῶν μέχρι τοῦ Ταναΐδος*: apud Charetem Milefium in historiis Alexandri *Zarmaerum* (b) Armeniae regem apud Mosem Chorenensem et apud Theophanem Byzantium (c) *Σαρβαναζᾶν* aut quod fieri potest *Σαρβαθαῖην* et apud eundem (c) *Σαρβαλαγαῶν*, duces Persarum Regia Bactriorum fuit *Ζαρίασπα*, celebrata Polybio, Arriano, Straboni, aliis. Huius rationem nominis credidi esse a *ز* *zah* seu *zeh* et *راسب* *rasb*, *neruo mansueto mitique*, tanquam urbem pacificam dicas. Quid vero, si aliquis malit a *چار* *Tschar*, throno seu principe, et vel ab *زب* *afb* quod *pilojum* significat, vel ab *اسب* *afb*, *esb*, quod equi nomen est? Equidem neque adfirmo, neque nego. At *רש* *Sar* *principis* nomen etiam apud vetustissimos Hebraeos frequens fuit. Ludovicus Thomassinus Oratorii Presbyter (d) *Hinc Scar et eliso sibilo κύριος, κοίρανος forsan et Gallicum Sire: hinc forsan et apud Moscos Czar, summus eorum princeps*. Non abhorret animus ab hac coniectura, quando aliae quoque voces dignitatum ab vetustissima memoria multas per gentes quasi sparsae et feminatae et multimodis tortae atque tonsae sunt, ut vel in voce *Koenig* Otto Sperlingius multa eruditione offendit. Et Anglo Saxonum *Sire*, Runicum *Siar* et *Sir*, quo etiam Noruagi sunt usi, et codicis argentei¹ vocabulum *Sihor*, vnde Olaus Vorimius Teutonicum *her* derivavit,

(a) p. 512. (b) p. 256. (c) p. 259. (d) In Glossario universali Ebraico p. 1026.

de *Zarbien*²³³ mentionné dans les régions sarmates, sur le Pont-Euxin, par Plutarque dans son *Lucullus*, et de *Ζαριάδρη κυριεύσαντα τῶν ὑπεράνω Κασπίων πυλῶν μέχρι τοῦ Ταναΐδος*²³⁴ chez Charès de Milet²³⁵, dans ses *Histoires d'Alexandre*, souvenons-nous de *Zarmaerus*²³⁶, roi d'Arménie, chez Moïse de Khorène²³⁷, et de *Σαρβαναζᾶν* chez Théophane de Byzance, ou, ce que l'on trouve plus souvent, *Σαρβαρατῆν* et, chez le même auteur, *Σαραβλαγαῶν*, chefs des Perses; la reine de Bactriane fut *Ζαρίασπα*²³⁸, célébrée par Polybe, Arrien, Strabon, et d'autres. J'ai cru que l'explication de ce nom venait de *ز* *zah* ou *zeh* et *راسب* *rasb*, *une force tranquille et adoucie*, comme on le dirait d'une ville paisible. Qu'en est-il si l'on préfère le voir provenir de *چار* *Tschar*, un trône ou un chef, et même de *زب* *asb*, qui signifie *poilu*, ou de *اسب* *asb*, *esb*, qui est le nom du cheval? Quant à moi, je n'affirme ni ne réfute rien. Mais *Sar* *רש* nom du *chef* [*princeps*], était fréquent même chez les très anciens Hébreux. Louis Thomassin²³⁹, prêtre de l'Oratoire, [écrit]: *de là [proviennent] Scar, et en enlevant la consonne sifflante κύριος*²⁴⁰, *κοίρανος*²⁴¹, *et peut-être même le français Sire: de là peut-être aussi Czar chez les Mosques, leur chef le plus haut placé*. Je ne vois pas d'inconvénient à cette hypothèse, puisque d'autres termes également, relatifs à des dignités, ont été, depuis une époque très ancienne, pour ainsi dire dispersés à travers de nombreuses peuplades, disséminés, détournés de multiple manière et tronqués, comme le montre aussi avec beaucoup d'érudition Otton Sperling²⁴² dans le terme *Koenig*. Le mot anglo-saxon *Sire*, le runique *Siar* et *Sir*, dont usèrent aussi les Norvégiens, et le mot du *Codex argenteus*²⁴³ *Sihor*, d'où Ole Worm²⁴⁴ a dérivé le teutonique *her*,

ORIGINES RVSSICAE.

419

uauit, eadem omnia significatione *domini*, a Graeco κύριος et vt postea dixere κύρ ducta videntur, nisi *Sihor* Gothicum cum Francisco Iunio et Georgio Hiccesio (e) hoc censu eximamus et a *victoria* dictum putemus, argumento sunt, item ex *Sar* potuisse fieri κύριον, quam ἐκ τῆς κύρις *Sir*. In Dacia veteri mihi videor eiusdem nominis vestigia reperisse. Ad Sargetiam fluium fuit Ζαρμιγέθουσα βασιλειον, vt Claudius Ptolemaeus, vt alibi idem Ζαρμισογέθουσα, quasi *Mysorum et Geta- rum thronus*. Sic in titulo apud Gruterum (f).

IMP. CAES. ANTONINO
PIO. AVG. COLONIA
SARMIZAEGETHVSA

Iterum apud Gruterum (g)

COLONIA. VLP. TRAIAN.
AVG. DACICA. SARMIZGETVSA

In aliis fere SARMIZ. in vna Zamofcii inscriptione : SARMIZEG. Et nomina vero dignitatum temporis tractu aut altiori maiestate sese extulerunt, aut vilescere et infra classem coeperunt poni, vt mirum non sit, si idem huic titulo ab omni aeuo acciderit. Hoc loco inuidiam audaciae coniectandique deprecor. Nihil ita talibus coniecturis tribuo, vt aliis obrudam. Dixi quod mihi videatur : potest aliis videri aliter, non repugno. Qui Russicum *Czar* a *Caesare* deriuant, maioribus difficultatibus vrgentur, quando in aula Byzantia raro usurpatus est titulus *Caesaris* et fere minori dignitate fuit

G g g 2

quam

(e) In Grammatica Franco Theotica p. 98. 2. adde eum in Grammatica Anglo Saxonica p. 120. (f) p. 257. 1. (g) p. 437. 1.

tous ces termes ayant la même signification de *maître* semblent avoir été tirés du grec κύριος et de la prononciation ultérieure κύρ, sauf le gotique *Sihor* que nous retirons de cette liste, avec Francis le Jeune et George Hicces²⁴⁵, et que nous pensons provenir de *la victoire*²⁴⁶ ; ils prouvent que κύριον a pu venir de *Sar*, de la même façon que *Sir* ἐκ τοῦ κυρίου²⁴⁷. Il me semble avoir trouvé dans l'ancienne Dacie les vestiges du même nom. Sur le fleuve Sargetia, il y avait Ζαρμιγέθουσα βασιλειον²⁴⁸, comme [en témoigne] Claude Ptolémée, ou, comme il le dit ailleurs, Ζαρμισογέθουσα²⁴⁹, pour ainsi dire *trône des Mysiens et des Gètes*. Voici [ce qu'on peut lire] dans une inscription chez van Gruytere²⁵⁰ :

IMP. CAES. ANTONINO
PIO. AVG. COLONIA
SARMIZAEGETHVSA²⁵¹

Et encore chez van Gruytere :

COLONIA. VLP. TRAIAN.
AVG. DACICA. SARMIZGETVSA²⁵²

Dans les autres inscriptions, on a en général SARMIZ., dans l'une de Zamoyski²⁵³ : SARMIZEG. Quant aux noms des dignités, ils se sont répandus à mesure que le temps s'écoulait ou que leur prestige augmentait, ou ont commencé à se dévaluer et à être jugés en-dessous de leur classe, si bien qu'il ne serait pas étonnant que la même chose se soit produite pour ce titre de tout temps. Sur ce point, je demande que l'on m'épargne la haine que soulèvent l'audace et la conjecture. Je ne donne en rien mon crédit à de telles conjectures pour l'imposer de force aux autres. J'ai dit quel était mon sentiment : les autres peuvent voir les choses autrement, je ne m'y oppose pas. Ceux qui font dériver le russe *Czar* de *Caesar*²⁵⁴, se heurtent à de plus grandes difficultés, puisqu'à la cour de Byzance, le titre de *Caesar* fut rarement utilisé et fut ordinairement d'un prestige moindre

quam Βασιλέως. Quamquam non nego, orientales nonnumquam Imperatorem Constantinopolitanum كيزر *Kizr* et *Kizar* nuncupasse, proximo ad *Czar* vocem sono: tamen si a Caesare Rutheni nomen isthuc duxerunt, non longius reiectorum populorum pronunciationem aucupaturi fuisse videntur, sed ut Constantinopoli audiebant, dicturi. Et ne quid per aetatem corruptum putes, en tibi vetustissimam Slauonicorum Bibliorum versionem, quae iam tum haud aliter edidit vocem, quam nunc in usu est, *Czar*.

Vt autem vetusta ante Ruricum tempora maiori in luce versentur, necessè est, de forma rei publicae inter Slauonos quaeri. Non excedam plane spatium ad ultimam Slauonicarum rerum memoriam, sed me intra viciniam huiusce aevi, quod tractandum suscepi, continebo. Satis constat, multos in populos diuisos fuisse Slauonos. Qui inde ab Albi ad Vistulam vsque coluere, in duodecim censebantur (b). Erant deinde ad orientem Chrobati, Seruii, Zachlumitae, Terbuniotae, Rentani, Canalitae, Drebliani, Lenziniani, Vltini, Cribetae, Bolgari, Moravi, Russi et quae alia nomina exstant. Ut e Constantino Porphyrogenneta Imp. constat, singuli populi minores in gentes diuisi, suas sibi res publicas condidere, aut in speciem popularis libertatis, aut principatus. Nam apud plerosque eum statum fuisse reperio, qualem Saxo, poeta Caroli M. aequalis, editus a Reineccio et Leibnitio, cecinit paullo ante se fuisse in Germania:

Quae

(b) *Chronographus Saxo ad A. C. 960.*

que celui de βασιλεύς. Du reste, je ne nie pas que les Orientaux n'aient pas quelquefois désigné l'empereur de Constantinople كيزر *Kizr* et *Kizar*²⁵⁵, avec une sonorité tout à fait proche du mot *Czar*: cependant, si les Ruthènes ont tiré ce nom de *Caesar*, il semble qu'ils n'ont pas cherché à épier la prononciation des peuples qui se trouvaient plus loin, mais qu'ils étaient prêts à répéter ce qu'ils entendaient à Constantinople. Et pour que l'on ne croie pas qu'il y ait eu quelque altération avec l'âge, citons la plus ancienne traduction de la Bible slavonne, qui, déjà à cette époque, publiait un mot semblable à celui que l'on utilise aujourd'hui, *Czar*.

Pour que les temps anciens antérieurs à Rurik soient plongés dans une lumière plus grande, il est nécessaire d'enquêter sur le mode de gouvernement qui existait parmi les Slaves. Je ne quitterai pas tout à fait les périodes relatives à l'histoire la plus ancienne du monde slave, mais je resterai dans le voisinage de ce siècle que je me suis chargé de traiter. Il est suffisamment clair que les Slaves étaient divisés en de nombreux peuples. On recensait douze peuples qui habitaient depuis l'Elbe jusqu'à la Vistule. Il y avait ensuite à l'est les Croates, les Serbes, les Zachlumites²⁵⁶, les Terbuniotas²⁵⁷, les Rentani, les Canalites, les Drevlianes²⁵⁸, les Lentchinanes, les Vltini²⁵⁹, les Cribètes, les Bulgares, les Moraves, les Russes, et les autres noms existants. Comme on le sait par l'emp. Constantin Porphyrogénète, chacun des peuples, divisés en minorités, fonda son propre Etat, ou bien sous l'aspect d'une république, ou bien d'une principauté. Car je trouve la trace, chez la plupart, de ce régime que chanta Saxo²⁶⁰, poète contemporain de Charlemagne, dans l'édition de Reineck²⁶¹ et Leibniz, et dont il dit qu'il existait en Germanie, à une époque antérieure à la sienne:

ORIGINES RVSSICAE.

421

*Quae nec rege fuit saltem sociata sub uno,
Ut se militiae pariter defenderet usu:
Sed variis diuisa modis plebs omnis habebat :
Quot pagos, tot paene duces, velut unius artus
Corporis in diuersa forent hinc inde reuulsi.*

Ita accidit, ut quidam populi aliorum potestate subiicerentur, ut Slauī Byzantio finitimi Imperatoribus Constantinopolitanis, ut Chrobati deinde Ottoni Imp. Romano, vel ipso Constantino Porphyrogeneta teste. Qui sub Byzantio imperio fuerunt, Michaele Amoriensi Balbo Imp. negligentius rem gerente, iugum Romanum excussere. Liberi facti, ἀυτονομοί τε ἔ ἀδέσποτοι καθειστήκεισαν ὑπὸ ἰδίων ἀρχόντων μόνον ἀρχόμενοι, Chronati, Serui, Zachlumi, Terbuniotae, Canalitae, Diocletiani, Rentani, ut testatur Constantinus Imp. (i) et incertus Auctor rerum Basilii Macedonis (k) : quamquam et hic auctor et Cedrenus, alterius Michaelis, qui Theophili filius fuit, quique post illum Amoriensem imperauit, socordiae tribuunt. Huius autem Michaelis temporibus, cum Slauī in Macedonia et Illyrico ab Agarenicis classibus vexarentur, legatos Constantinopolin misere de auxilijs. Legati venerunt Michaele iam defuncto, imperante Basilio Macedone. Auxilia ab Imperatore submissa, pulsi Agareni, Slauī in fidem recepti. At ceteri Slauī, qui longius remoti erant, numquam in Imperio Constantinopolitano censi, suos habuere duces atque magistratus, suas leges, sua iura. Constantinus, ubi quosdam populos nominauit, ἀρχοντας, inquit (l), ὡς φασι, ταῦτα τὰ ἔθνη μὴ

G g g 3 ἔχῃ

(i) De A. l. p. 87. (k) p. 178. Cedrenus p. 576. (l) l. c. p. 87.

*Celle-ci ne se réunit même pas sous un seul roi
pour se défendre collectivement grâce à l'armée :
mais la plèbe tout entière, divisée de diverse façon
avait presque autant de chefs que de bourgs, comme si les membres
d'un seul corps avaient été séparés de-ci de-là, dans des lieux diffé-*
rents.

Il arriva que certains peuples fussent soumis au pouvoir d'autres peuples, comme les Slaves voisins de Byzance, aux empereurs de Constantinople, comme ensuite les Croates à l'emp. romain Othon, au témoignage même de Constantin Porphyrogénète. Ceux qui furent sous l'empire byzantin, à l'époque où l'emp. Michel Balbo l'Amorien²⁶² gouvernait trop négligemment, secouèrent le joug romain. Devenus libres, les Croates, les Serbes, les Zachlumites, les Terbuniotés, les Canalites, les Diocletiani, les Rentani, αὐτονομοί τε καὶ ἀδέσποτοι καθειστήκεισαν ὑπὸ ἰδίων ἀρχόντων μόνον ἀρχόμενοι²⁶³, comme en témoignent l'emp. Constantin et l'auteur incertain des *Hauts faits de Basile le Macédonien*²⁶⁴ : du reste, cet auteur aussi bien que Cédrene attribuent [cet événement] à la mollesse du second Michel [Michel III], qui était le fils de Théophile, et qui régna après cet Amorien²⁶⁵. Or, du temps de ce Michel, les Slaves de Macédoine et d'Illyrie, qui étaient malmenés par les armées des Agaréniens²⁶⁶, envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople pour obtenir du renfort. Les ambassadeurs arrivèrent quand Michel était déjà mort et que Basile le Macédonien était au pouvoir. Grâce à l'aide apportée par l'empereur, les Agaréniens furent chassés, les Slaves reçurent sa protection. Mais tous les autres Slaves, qui se trouvaient dans des contrées plus éloignées, ne furent jamais intégrés à l'Empire constantinopolitain, mais avaient leurs chefs et magistrats, leurs lois, leurs droits. Quand Constantin eut nommé quelques-uns de ces peuples, il dit : ἀρχοντας, ὡς φασι, ταῦτα τὰ ἔθνη μὴ

ἔχει πλὴν Ζεπᾶνος γέροντας, καθὼς ἔτι οἱ λοιποὶ Σκλαβίνιοι ἔχουσι τύπον, principes, ut mihi relatum est, hi populi habent nullos, praeter Supanoffenes, sicuti et ceteri Slauici populi eandem reipublicae formam seruant. Exemplo sunt Chrobati in Dalmatia et Illyrico, diuisi a Bielo-chrobatis, seu Chrobatis Albis Transdanubianis. Hi Chrobati in Ζεπαρίας ἢ in Zuparias χι. distribuebantur (m), quarum nomina Constantinus recenset partem maximam Slauica, partem indita a Graecis. Ioannes Lucius (n). zupa et zupania explicat *populum vel regionem a populo incultam*. Diocletes presbyter, quisquis fuerit, in Historia Dalmatica tradit, a Suetopolco primo Dalmatarum rege, Banos suo in regno tamquam Duces et (Gjupani) Supanos tamquam Comites fuisse institutos, ut hi urbium praefecti, ad omnia concilia ius suffragiorum haberent, isti maiori dignitati principes essent. De Seruis Villermus Tyrius (o): *hi magistratus habent, quos Suppanos vocant*. Qui summae rei praeerat apud Seruios, is quoque a Niceta Choniata (p) Ζεπᾶνος appellatur. At a Cinnamo (q) Αρχιζούπανος τῆς Σερβικῆς. In actis Innocentii III. P. R. apud Ducangium est *Megajupanus Seruiae*, partem Graece, partem Slauonice, Μεγαζούπανος euuuciatum, ut *Megagjupan*. De Dalmatis etiam Anna Comnena (r), Bolcanum aduenisse scribit, ἐπαγόμενον τὸς τε συγγενεῖς ἔτι ἐκκρίτους τῶν Ζεπᾶνων. Balcanus ille, ut alibi scripsit Anna Comnena (s) τὸ πᾶν τῆς ἀρχῆς τῶν Δαλματῶν φέρων. Principem Dalmatiae dicit, quem Αρχιζούπανον τῶν Δαλ-

(m) Constantinus I, c. p. 95 (n) Hist. Dalmat. Lib. I, c. 13. (o) p. 977. (p) p. 278. (q) p. 118. (r) p. 265. (s) p. 251.

ἔχει πλὴν Ζουπάνους γέροντας, καθὼς καὶ οἱ λοιποὶ Σκλαβίνιοι ἔχουσι τύπον, ces peuples, à ce qu'on m'a dit, n'ont aucun chef, si ce n'est les vieillards Supanoi, de même que tous les autres Slaves, qui observent également la même forme de gouvernement. En témoignent les Croates de Dalmatie et d'Illyrie, distincts des Biélocroates²⁶⁷ ou Croates blancs transdanubiens. Ces Croates étaient répartis en Ζουπανίας ἢ en XI. Zupanies, dont Constantin recense les noms, pour la plus grande partie slaves, en partie donnés par les Grecs. Jean Lucius²⁶⁸ explique zupa²⁶⁹ et zupania comme un peuple et une région habitée par un peuple. Le prêtre Dioclée²⁷⁰, quel qu'il fût, rapporte dans l'*Histoire de la Dalmatie*, que le premier roi des Dalmates, Svatopluk²⁷¹, institua dans son royaume, les bans²⁷², avec la fonction de gouverneurs, et les joupans²⁷³ avec celle de comtes, en sorte que les uns, préfets de la ville, aient le droit de suffrage dans toutes les assemblées, et que les autres soient des dignitaires de plus haut rang. A propos des Serbes, Guillaume de Tyr²⁷⁴ : ceux-ci ont des magistrats, qu'ils appellent Suppanes. Celui qui occupait la plus haute fonction chez les Serbes, est appelé aussi par Nicétas Choniata Ζουπάνος²⁷⁵. Mais [il est appelé] par Cinnamos Αρχιζούπανος τῆς Σερβικῆς²⁷⁶. Dans les actes du pontife romain Innocent III²⁷⁷ chez Du Cange, il y a *Megajupanus Seruiae*, en partie en grec, en partie en slave, énoncé Μεγαζούπανος comme *Megagjupan*. A propos des Dalmates en effet, Anne Comnène²⁷⁸ écrit que Bolcanus²⁷⁹ vint, ἐπαγόμενον τοὺς τε συγγενεῖς καὶ ἐκκρίτους τῶν Ζουπάνων²⁸⁰. Ce Balcanus, comme l'écrivit ailleurs Anne Comnène, τὸ πᾶν τῆς ἀρχῆς τῶν Δαλματῶν φέρων²⁸¹. Elle désigne le prince de la Dalmatie, que Cinnamos [appelle] Αρχιζούπανον τῶν

ORIGINES RVSSICAE.

423

Δαλματῶν Cinnamus (t). Etiam Bohemi suos Zupanos habuere. Godofredus Monachus S. Pantaleonis (u): *regnum Boëmiæ abiudicatum Odoacro regi per sententiam principum, praesentibus Supanis et pluribus nobilibus terrae.* Historia Australis (x) *Zabisius Sopanus quidam nobilis et potens Boëmus.* De Polonis Chronicon Montis Sereni testimonium perhibet (y): forte inde adhuc *pan*, dominus, ut maioris dignitatis vox abusu viluerit. Nam *Supani*, nomen dignitatis Senatoriae fuit: ut γέροντας Constantiniani Imp. interpretemur *senatores*. A Slauicis gentibus vulgatum etiam inter alterius corporis populos. Lithuani adhuc, sed veluti proletarium honoris titulum adhibent: Prussi veteres, vnius originis populus, eodem vocabulo vsi sunt. Et habuerunt tamen alia nomina, quibus vterentur tamquam suis. Prussis *viraesfs*, princeps, *viraesei*, proceres: sed et nescio, an peregrinum, *rekis*, *reykies*, *rykies*, *rickis*, dominus, ut Lithuanis *wiesz-pats*. Hungaris *Isfan*, ab eodem vocabulo. Immo Constantinopolitani quoque suum ἐπάνω ἢ κατεπάνω magistratum ab hac Slauica voce mihi videntur formasse, ut multa Slauica receperunt. In Britannica lingua *bann*, fuit *excessum*, eodem sensu in Celtica *pen*, unde Alpes Penninas dici obseruatum est (z). Celtica Leibnitii *Penfestin*, capitis munimentum, galea: Scandinauis *fan*, dominus: Germanis *bann*, *interdictum*, quod cogendi vim continet. Non puto, haec Celtica, Scandinauica, Britannica, Teutonica, a Slauicis, aut Slauica inde ab istis esse ducta: immo vero videtur hoc vocabulum e maiorum nostro.

(t) p. 58. 116. (u) ad A. C. 1212. p. 280. ed. Freh. et alibi. (x) ad A. C. 1209. p. 86. (y) ad A. C. 1209. p. 86. (z) Celtica Leibnitii p. 137. 119. ad omnino Ioan. Georgii Vuachteri Glossarium Germanicum p. 90. §9.

Δαλματῶν²⁸². Les Bohémiens aussi avaient leurs joupans. Godefroi, moine de saint Pantaléon²⁸³ [note] : *le royaume de Bohême fut enlevé au roi Odoacre, en vertu de la sentence des chefs, en présence des joupans et d'un assez grand nombre de nobles terriens.* L'Histoire Australe : *Le joupan Zabisius, un bohémien noble et puissant.* A propos des Polonais, la Chronique de Mont Serenus fournit un témoignage : il se trouva que le maître, *pan* jusqu'alors, qui constituait un titre assez grand, s'usa et se dévalua²⁸⁴. Car *supani* était le nom d'un titre sénatorial : en sorte que nous pourrions traduire les γέροντες de l'emp. Constantin comme des *senatores*. Les peuples slaves répandirent le terme y compris parmi les populations d'autres nations. Les Lituaniens l'emploient encore, mais comme titre d'honneur peu élevé : les anciens Prussiens, peuple de même origine, usèrent du même mot. Et ils eurent cependant d'autres noms, dont ils usaient comme des leurs. Pour les Prussiens *viraesis* signifie le chef, *viraesei*, les premiers citoyens : mais je ne sais si les mots étrangers *rekis*, *reykies*, *rykies*, *rickis*, signifient maître comme le lituanien *wieszpats*²⁸⁵. Chez les Hongrois, [on trouve] *ispan*²⁸⁶, de la même racine. Bien plus, les Constantinopolitains également me semblent avoir formé à partir de ce mot slave leur magistrature ἐπάνω καὶ κατεπάνω²⁸⁷, quand ils reçurent plusieurs apports slaves. Dans la langue britannique, *bann* signifiait *élevé*, *pen* en celtique avait le même sens, d'où l'on a remarqué que les Alpes Pennines tiraient leur nom²⁸⁸. Le casque celtique de Leibniz, protection de la tête, [se disait] *penfestin*²⁸⁹ : en scandinave, *fan* [signifie] *maître*²⁹⁰, en germanique, *bann*, *interdit*, *ce qui a le pouvoir de contraindre*. Je ne pense pas que ces termes celtiques, scandinaves, britanniques, teutoniques, aient été tirés des slaves ou les slaves de ceux-là : bien au contraire, ce vocabulaire semble être un héritage

nostrorum prisco sermone diuersis in populis superesse. At isthuc *Supani* cum aliis in linguis, seu totidem litteris, seu leuiter inflexum, vt *Ispan* Hungarorum, pronunciat, sane totum Slauonicum est. Chrouati veteres praeter undecim *Supanias*, tres alias gentes suo in corpore censabant, et unicuique praefectum habebant *Βοόνον*, a *pan*, vt puto (a). Sic in Hungaria sunt *banni* et *bannatus*, iurisdictiones, dominia. Ioannes Cinnamus (b): Βέλοσις, ὁ τὰ πρῶτα παρὰ Ρηγί Φέρων, Μαπανην ταύτην καλοῦσιν Οὔννοι τὴν ἀρχήν. Vbi Ducangius maluit *Μωάνον*, vt sit simile Hungaricae dignitati *bannorum*, Slauonico *pan*. Nam Graeci illo aeuo sic fere solebant inanes praefigere litteras, vt apud Georgium Chryfococcam in Syntaxi Persarum *Μωασταά* pro *Βάστα* seu *Βίρθα*, *Μωαστὰ* pro *Βάστρα*, *Μωαλχ* pro *Βαλχ*, *Μπωχαρὰ* pro *Βύχαρα*. Sic item in multis aliis. Anonymus de conuersione Vladimiri, cum Graece recenset litteras Russicas pro *Buki* scribit *Μωύκη Μρυκι* (c).

Inuenio etiam *Kniasios* et *Knesios* dignitate praecelluisse apud Slauonos. Goarus ad Codinum de officiis aulae Constantinopolitanae (d) e Codice regis Franciae, μέγας Κνέζις et Κνεζης πάσης Σερβίας. Κνεζης, ne corruptum putes, legas more eius aetatis Κνε-νζης *Kne-nzis* sine *Knesis*. Nam vocalis alterius syllabae haud aliter pronunciabatur istis seculis et ante Z in peregrinis vocibus frequenter inanem litteram praefigebant, vt apud Chryfococcam *Ντζουρμι* est *جورمي* *Gjormi* Mahometis

Al.

(a) Constantinus de A. I. p. 107. (b) p. 67. (c) Band. Imp. Orient. Tom II. in animaduersionibus ad Constant. For. p. 115. (d) Vido eius Commentarium in Annam Comnenam p. 347.

du langage ancien de nos ancêtres chez divers peuples²⁹¹. Mais quand ce *supani* est prononcé dans d'autres langues, soit avec autant de lettres, soit légèrement déformé, comme l'*ispan* des Hongrois, il reste tout à fait et entièrement slave. Les anciens Croates comptaient dans leur nation, à part les onze supanies, trois autres peuples, et pour chacun, ils avaient un préfet *Βοάνον*²⁹², tiré, à mon avis, de *pan*. De même, il y a en Hongrie *banni* et *bannatus*²⁹³, les juridictions, les droits de propriété. Jean Cinnamos [dit] : Βέλοσις, ὁ τὰ πρῶτα παρὰ Ρηγί Φέρων, Μαπανην ταύτην καλοῦσιν Οὔννοι τὴν ἀρχήν²⁹⁴. Là où Du Cange a préféré *Μπάνον* au *pan* slave, pour que cela soit semblable à la dignité hongroise des *banni*. Car les Grecs à cette époque avaient souvent l'habitude d'ajouter ainsi en première position des lettres non prononcées, comme chez Georges Chrysococcès²⁹⁵, dans la *Syntaxe des Perses*, [où l'on trouve] *Μπαρταά* à la place de *Βάρτα* et *Βίρθα*, *Μπασρά* pour *Βάστρα*, *Μπαλχ* pour *Βαλχ*, *Μπουχαρά* pour *Βούχαρα*. C'est la même chose chez de nombreux autres écrivains. Un anonyme écrit à propos de la conversion de Vladimir, alors qu'il recense en grec les lettres russes, *μπούκη* *mpuki* à la place de *buki*²⁹⁶.

Je découvre aussi que *kniaz* et *knez*²⁹⁷ étaient des titres prestigieux chez les Slaves. Goar, commentant l'ouvrage de Codinus sur les officiers du palais de Constantinople, dans le codex du roi de France, [relève] : μέγας Κνέζις et Κνεζης πάσης Σερβίας²⁹⁸. Pour ne pas penser que Κνεζης est corrompu, on doit lire à la façon de cette époque Κνε-νζης *Kne-nzis* ou *Knezis*. Car la voyelle de la seconde syllabe ne se prononçait pas autrement en ces siècles, et on ajoutait fréquemment une lettre vide avant le Z dans les mots étrangers, comme chez Chrysococcès, *Ντζουρμι* est *جورمي* le *Gjormi* de Muhammad

ORIGINES RVSSICAE.

425

Alfragani, Ptolemaei Γαράμη. Σαντζαματα, Nassi-reddini ساجمتاسا *Sagjetmasa*. Ντζιν Musladini Sadi aliorumque Perlarum صين *Zin* Arabum سين *Sin* seu Σιναι vt apud Marcianum Heracleotam et Turcarum atque Perlarum تschin, seu Τζιναι vt apud Cosmam Indicopleustem. Sic Ντιμισκ *Damascus* Ντιμιατ *Damiata*. Sic Anonymus Graecus quem supra citavi, ντεβερδω (credo eum scripsisse ντεβερδω. *Tverdo* littera Russica) Carolus de Fraxinis: *idem autem valet, ac dominus, nam ea fuit vocis Kneg notis apud Slauos*. Nicolaus Firleius Castellanus Voynicensis in epistola ad filium (e), cum de Polubinsciis et Massalsciis Russicae stirpis familiis in Polonia agit, negat titulum *Kniaz*, quem gentes istae gerunt *ducem* reddi Latine posse: nam in Russica lingua nihil aliud significare, quam *vici seu villae dominum haeredem*. An vnumquam in Russia *Kniaz* vi vocis minoris titulus dignitatis fuerit, dubitandi causas habeo multas. Et, si ista quasi stirps est, quam Ducangius et Firleius ediderunt, tamen nihil vetat, quin paulatim sese extulerit altius significatio. Nam et *Gospodarz*, vt Poloni dicunt, Государь vt Rutheni, *patrem familias* proprie significat. Quis autem nescit Principem seu Valachiae seu Moldaviae *Hospodar* eximio sensu appellari: et Imperatorem Russiae dici, si quis Ruthenus dicat *Gossudar*. Et isto quidem titulo vnumquemque magnae dignitatis virum, alios etiam, cum adulantur, praesentes compellant, de absente non vsurpant, nisi de Imperatore. Neque vero mirum est, Firleium equitem Polonum, instituta patriae ob oculos gerentem, et qualemcumque eminentioris

Tom. VIII. H h h ris

(e) Subiuncta Matthiae Dargodzky libro de titulata nobilitate.

Al-Farghani²⁹⁹, le Γαράμη de Ptolémée. Σαντζαματα, est le ساجمتاسا *Sagjetmasa* de Nassir Eddyn. Ντζιν de Musladin Sad et des autres Perses ٤٢٥ *zin* des Arabes ٤٢٥ *sin*, et Σιναι comme chez Marcien d'Héraclée³⁰⁰ et des Turcs et des Perses ٤٢٥ *tschin*³⁰¹, ou Τζιναι comme chez Cosmas Indicopleustès³⁰². Ainsi le *Damascus* Ντιμισκ [est] le *Damiata* Ντιμιατ. Ainsi, l'anonyme grec que j'ai cité plus haut, [écrit] ντεβερδω (je crois qu'il a écrit ντεβερδω *tverdo*³⁰³ avec la lettre russe). Charles du Fresne³⁰⁴: *il a la même valeur que le mot maître, car tel fut le sens du mot kneg chez les Slaves*. Dans une lettre à son fils³⁰⁵ où il traite des familles Polubinski³⁰⁶ et Massalski³⁰⁷ de souche russe en Pologne, le castellan militaire Micolaj Firlej³⁰⁸ dit que le titre de *kniaz*³⁰⁹ qu'ils utilisent ne peut être rendu en latin par *dux*: car il ne signifie rien d'autre dans la langue russe que *propriétaire et héritier du bourg ou de la ferme*. J'ai plusieurs raisons de douter que *kniaz* ait été un jour en Russie un titre d'une dignité moindre, en raison du sens du mot. Et si ce terme est pour ainsi dire la souche qu'ont éditée Du Cange et Firlej, rien n'interdit cependant que la signification ait pris petit à petit du grade. Car le *gospodarz*³¹⁰ des Polonais et le *gosoudar* ruthène également signifient en propre *père de famille*. Or, qui ignore que le prince de Valachie ou de Moldavie est appelé *hospodar*, avec une valeur d'excellence: et que l'empereur de Russie est désigné, si quelque ruthène le dit, *gossudar*. Et c'est de ce titre qu'ils saluent tout homme de grand mérite, ainsi que les autres personnes présentes, quand ils les flattent, mais ne l'emploient pas à propos d'un absent, si ce n'est à propos de l'empereur. Et il n'est pas étonnant que le chevalier polonais Firlej, qui avait devant les yeux les institutions de sa patrie et qui considérait toute valeur

ris nobilitatis existimationem tamquam dignitati suae aduersantem, gradu mouisse Kniazos. Iniuria tamen: nam totum isthuc a Turcis et Persis et Chazaris fuit, ex خان. Chan (f). Chan autem apud illos populos familiam quidem et patrem familias significat, at praeterea aucto vocis gradu, principem quemcumque, ut ne quidem Imperatores Turcae aut Persarum Reges ab eo refugerint unquam. Ita reges Seruiae olim Kniazorum titulo delectati sunt et duces Lithuaniae, ut Christophorus Hartknochius (g) demonstrauit ex Statuto Lithuanico, quod A. C. 1566. in comitiis Vilnensibus a Sigismundo Augusto confirmatum fuit et ex Constitutionibus A. 1628. in quibus Magnus Dux Lithuaniae *Kniaz Wielkiego*. Idem obseruatum est in reginis. Dithmarus Merseburgensis Slauoniarum rerum peritissimus auctor (h): *Vxor autem eius Beleknegini, id est, pulchra domina vocabatur.*

Polonis *Voivoda*, Palatinus seu praefectus prouinciae, et eorum exemplo Lithuanis. Proprie ab stirpe sua *ductorem exercitus* significat: nam *bojowy* Polonis est *bellicus, militaris, castrensis*. Turcas quoque Slauorum aemulatione in Hungaria suos Βοεβόδος *Voevodos* habuisse, Constantinus Porphyrogenneta auctor est. Imperator ἀρχηγός; *duces belli*, quam conuenientissime ad nostram sententiam, explicat. Prius Turcarum *Voëvoda* fuit Λεβεδίας (i), qui ad Chazaros fugit supplex tribus annis antequam

(f) Georgius Pachymeres L. 111, c. 25; L. x, c. 25; L. v, c. 4. Κάνης; et Κάνης et Χάνης enunciat: ὁ δὲ Χάνης, inquit βασιλεύς. Rallieur Protecdicus ille Dicacophylax. Error ex eo natus, quod etiam reges: Chanos seu Principes dici aliterat. (g) De Rep. Polonica p. 606, etc. (h) L. VII, p. 106. (i) Constantinus de A. I. p. 107.

accordée à une noblesse un tant soit peu éminente comme une atteinte à son propre mérite, ait dégradé les kniaz. A tort cependant: car tout cela provenait des Turcs, des Perses et des Khazars³¹¹, depuis خان. le chan. Or, chan, pour ces peuplades, signifie certes la famille et le père de famille, mais en outre, en augmentant la voix d'un ton, un prince quelconque, si bien que même les empereurs turcs ou les rois perses ne s'en détournèrent jamais. C'est ainsi que jadis, les rois de la Serbie jouirent du titre de kniaz³¹², ainsi que les ducs de la Lituanie, comme Krzysztof Hartknoch³¹³ le démontra à partir du statut lituanien, qui fut confirmé par Sigismund Auguste en 1566, dans les assemblées de Wilno, et à partir des Constitutions de 1628, dans lesquelles le grand-duc de la Lituanie [est appelé] *Kniaz Wielkiego*³¹⁴. On observe la même chose pour les reines. Dietmar von Merseburg³¹⁵, auteur connaissant parfaitement l'histoire des Slaves [écrit]: *sa femme était appelée Beleknegini, c'est-à-dire la belle souveraine.*

Pour les Polonais, *voivoda*³¹⁶ [est] l'officier de cour ou le gouverneur de province, ainsi que pour les Lituanis qui ont suivi leur exemple. A proprement parler, il signifie à l'origine, *commandant de l'armée*: car *bojowy* veut dire en polonais *relatif à la guerre, au soldat, au camp*³¹⁷. Que les Turcs, par l'émulation avec les Slaves, aient eu aussi en Hongrie leurs Βοεβόδος *voevodos*, c'est Constantin Porphyrogénète qui l'affirme. L'empereur donne aux ἀρχηγούς *chefs de guerre*, une explication qui s'accorde au mieux avec notre thèse. Le premier *voëvoda* des Turcs fut Λεβεδίας³¹⁸, qui s'enfuit chez les Khazars en qualité de suppliant, trois ans

ORIGINES RVSSICAE.

427

aequam Pazinacitae Turcas a Tanai et Borysthene populere. Et nomen quidem Λεβεδίας, Turcicum est لوان *Lewads* et *Lews*, *supplex*. Immo Chazari quoque *Voievodas* habuere: recepto a Slavis finitimis nomine: cetera enim nomina dignitatum Chazaris fuere Turcica خاقان *Chakan*, Imperator, Rex et Πεχ seu بك *Beg*, Princeps. In Bolgaris Theophanes Byzantius (k) testatam reliquit Voievodarum dignitatem, si apud eum Βοϊλαδας emendes, ut sit Βοϊβάδας.

Ceterum inter Slavicos populos nullum vetus nomen inuenio, quo nobilitas sese extulerit supra plebem. Si qua fides Ioanni Georgio Stredowski (l), A. C. 864. ad Radislaum Moraviae regem *Samouitus* et *Bogarinus* *Russiae duces* venerunt, eodem venit et Boriuogius Bohemorum dux: ceteris in scriptoribus Bohemicis Boriuogium Bohemum ad Radislaum profectum video, at duces illos Russiae non inuenio. Isthuc *Boiarin* plane est, quem vulgo dicunt Бояринъ *Boiarin*, pro quo elegantius et vetustius dici putant Бояринъ *Boliarin* et multitudinis numero Бояре *Boliare* incertae originis vocabulum. At isthuc vero nomen non nobilitatis est, sed officii et dignitatis palatinae. Dicunt etiam Дворянинъ *Dworianin*, sed ab agro seu praedio, quem quis possidet. Et vulgo quidem etiam illi *Dworiane* dicuntur, qui nulla praedia possident, orti tamen a parentibus sunt eius conditionis, ut suos agros tenuerint: id vero serius inuectum et peregrinum mihi videtur. Eodem modo apud Polo-

H h h 2

nos

(k) p. 367. 376. (l) Moraviae sacrae II. 9.

avant que les Pétchénegues ne chassent les Turcs du Tanaïs et du Borysthène. Et d'ailleurs, le nom Λεβεδίας est turc لوان *Lewads* et *Lews*, *suppliant*³¹⁹. Bien plus, les Khazars aussi avaient des *voievodas*: nom qu'ils avaient reçu de leurs voisins slaves: car tous les autres noms de dignité chez les Khazars étaient turcs خاقان *chakan*, empereur, roi et Πεχ ou بك *Beg*, prince. Pour les Bulgares, Théophane de Byzance [nous] a légué une attestation du titre des *voievodes*, si l'on corrige son Βοιλαδας en Βοιβάδας.

Pour le reste, je ne trouve chez les peuples slaves aucun nom ancien par lequel la noblesse se soit élevée au-dessus de la plèbe. Si l'on peut accorder foi à Jan Jiri Stredovsky³²⁰, en 864 ap. J.-C., *Samovite* et *Bogarine*³²¹, *princes de la Russie* vinrent chez le roi de Moravie Rostislav³²², vint également au même endroit le duc de Bohême, Borivoj³²³: chez tous les autres auteurs bohémiens, je vois l'arrivée du bohémien Borivoj chez Rostislav, mais je ne trouve pas ces princes de la Russie. Ce *boiarin* est clairement celui que l'on appelle communément Бояринъ *boiarin*, et dont on pense qu'il est remplacé plus élégamment et plus anciennement par Бояринъ *boliarin*³²⁴, et par le terme d'origine incertaine, prononcé par le plus grand nombre, Бояре *boliare*. Mais ce nom, en vérité, n'est pas celui de la noblesse, mais celui d'une fonction et d'un titre relatifs au palais. On dit même Дворянинъ *dworianin*, mais à partir d'une terre ou d'un domaine que quelqu'un possède. Et l'on appelle d'ailleurs communément *dworiane* ceux qui ne possèdent nul domaine, mais qui sont nés de parents d'une condition telle qu'ils ont obtenu leurs terres: ceci me semble un apport tardif et un emprunt à l'étranger³²⁵. De la même façon chez les Polonais,

nos *Ziemianie*, *terrestres* dicuntur ab agris, quos possident, quod item nouum videtur. Christophorus Varfeuius (*m*) ita etiam Nouogrodienfes nobiles sese vocaro testatur: Polonorum vtique imitatione. Isthuc autem, quod nunc maxime in vsu est apud Polonos nobilis viri nomen *Szlachcic* et inde quoque apud Rutenos, a *Schlachta* feu *genere*, totum est Teutonicum, quod Martinus Cromerus iam vidit. Causa huiusce rei manifesta est: neque enim nobilitas a ciuibus ceteris aut plebe discerni voce potuit, vbi in re ipsa nihil fuit diuersum. Quidquid Slaunici sanguinis fuit, id liberum et per se satis nobile, communi omnium iure. Seruus nemo nisi alio ex populo siue captus bello siue emptus. Quare nobiles ipsi Russi, alia conditio nulla nisi seruorum.

Cum Slaui hac conditione essent, inter se autem bella gererent crebra et alius alium populus, gens vna alteram ad tributa soluenda adigeret, denique vicini Slauos diuexarent; salutaris visa est, vnus principis auctoritas. Nam Chroboti Slauis Paganis tributa pendebant, Constantini Porphyrogenetae aetate (*n*), Albi Chrouati Francis subiecti erant eodem teste Constantino (*o*), et ex eodem de ceteris Slauis in Illyrico et Macedonia partem a Francis, partem a Constantinopolitano imperio pressis constat. Haec inquam necessitas coegit Slauos, vt conseruandae causa libertatis popularem statum commutarent cum principatu. Chroboti praeter Supanos Constantini aetate *Αρχοντα* Principem habuere, habuere Seruii. Vt quisque populus principatum cum libertate maturius mutauit, ita sese maxi-

(*m*) In dialogo de origine generis et nominis Poloni p. 39. (*n*) p. 96.
(*o*) p.

ils sont nommés *ziemianie*, *propriétaires terriens*, en raison des terres qu'ils possèdent, ce qui en outre semble nouveau. Christophe Warsewitz³²⁶ témoigne que même les nobles de Novgorod se désignaient ainsi: et qu'ils le faisaient en imitant les Polonais. Or ce nom d'un homme noble, *Szlachcic*, qui est aujourd'hui tout à fait répandu chez les Polonais, et de là aussi chez les Ruthènes, est tout entier teutonique, [et formé] à partir de *schlachta*³²⁷ c'est-à-dire *l'espèce*, ce que Martin Cromer³²⁸, déjà, a vu. La raison de cet état de fait est évidente: car la noblesse ne pouvait se distinguer de tous les autres citoyens ou de la plèbe quand dans les faits mêmes, il n'y avait pas de différence. Tous les hommes de sang slave étaient libres³²⁹ et en eux-mêmes suffisamment nobles, en vertu du droit commun de tous. Personne n'était esclave, si ce n'est les étrangers, qui étaient ou prisonniers de guerre ou achetés. C'est pourquoi les Russes eux-mêmes étaient nobles, et il n'existait d'autre condition que celle d'esclave.

Comme les Slaves vivaient sous cette condition [d'hommes libres], qu'ils redoublaient entre eux de guerres, qu'une nation contraignait une autre nation, un peuple donné un second, à payer le tribut, et qu'enfin ce furent des voisins qui mirent à sac les Slaves, l'autorité d'un prince unique sembla salulaire. Car les Croates versaient le tribut aux Slaves païens, à l'époque de Constantin Porphyrogénète, les Croates blancs étaient soumis aux Francs, d'après le même témoignage de Constantin, et il certifie la même chose de tous les autres Slaves d'Illyrie et de Macédoine, opprimés tantôt par les Francs, tantôt par le pouvoir constantinopolitain. Ce fut cette nécessité, dis-je, qui contraignit les Slaves à abandonner un régime populaire en faveur d'une royauté pour conserver la liberté. A l'époque de Constantin, les Croates, en plus des joupans, eurent un prince *Ἀρχοντα*³³⁰, les Serbes en eurent un aussi. A chaque fois qu'un peuple, gagnant en maturité, eut échangé la liberté contre la royauté, il s'éleva

ORIGINES RVSSICAE.

429

maxime extulit: tantum vnius Principis vis ad muniendum ornandumque statum publicum potest. Inter primos sese extulere, quod quidem memoria tenemus, Bulgari, quorum Archontes Graeco Byzantium vocabulo, adeo et viribus valuerunt et auctoritate, vt et ἀρχόντων et ἀρχιζευπάνων nomina despicerent regesque dici mallent. Byzantii, vt erant astuti, Πῆγας dixere Latino vocabulo, ne Βασιλέως nomen vulgarent. At Symeon rex Romano Lacapeno imperante rem eo perduxit vt et Βασιλέως titulus sibi tribueretur et summae maiestatis diadema cum tiara. Neque minus principatus honore atque amplitudine regionum excelluerunt Moravi, Marahenses scriptoribus Francicis, Bohemorum maiores, donec immixtis Turcis ab Arnolpho Imp. oppressi sunt. Si Ruricus primus Russorum rex fuit, paullo ante eum, annis admodum viginti, primum Principem Piastum Poloni habuere. Et isti quidem duo ante Piastum secula principibus complent, sed tam incerta fide, vt nullus sit eorum, quem non mouere loco firmissimis ratiociniis possis. Saltem duodecim Palatinorum memoria incorrupta videtur, sic vt duodecim Zupaniae fuerint ante reges et ad formam rei publicae Chroboticae Zupani. At cum, vt alio dicam loco, regum Russicorum longe altior aetas ante Ruricum surgit ex certis istarum aetatum non vnius gentis testimoniis, multo etiam antiquior est forma Rossiaci principatus, quam Polonici. Et istorum regum ante Ruricum tanta fuit maiestas, vt testibus Annalibus Bertinianis, postremus eorum se nuncupauerit خاقان Chakan. Hunnorum reges illo sese titulo extulerunt, vt ex Menandro Protectore constat (p),

H h h 3

ne

(p) In Legationibus p. 117. 138. ed. Reg.

très haut : seule, la force d'un unique prince est capable de fortifier et de rehausser un Etat. Parmi les premiers, s'élevèrent, ce que nous savons de mémoire, les Bulgares, dont les archontes, dans le vocabulaire grec des Byzantins, eurent tant de puissance, de force et d'autorité, qu'ils méprisèrent à la fois les noms d'ἀρχόντων et d'ἀρχιζευπάνων³³¹, et préférèrent être appelés rois. Les Byzantins, astucieux qu'ils étaient, les désignèrent du mot latin Πῆγας³³² pour ne pas dévaluer le nom de βασιλεύς. Mais le roi Siméon, lors du règne de Romain Lécapène, poussa la chose au point de se faire attribuer et le titre de βασιλεύς et le diadème du pouvoir suprême avec la tiare. Et les Moraves, Marahenses selon les auteurs francs, ancêtres des Bohémiens³³³, n'excellèrent pas moins, grâce au rayonnement de leur royauté et à l'étendue de leurs territoires, jusqu'à ce qu'ils soient écrasés par l'emp. Arnulf³³⁴, avec l'appui des Turcs. Si Rurik fut le premier roi des Russes, les Polonais eurent, peu de temps avant ce dernier, environ une vingtaine d'années avant, leur premier prince Piast³³⁵. Et ceux-ci ont assez de princes pour combler les deux siècles précédant Piast, mais la confiance que l'on peut avoir en eux est si peu sûre, qu'il n'est aucun d'entre eux que l'on ne pourrait changer d'époque au moyen de calculs absolument fiables. Du moins le souvenir des douze officiers du palais semble intact, de même qu'il y aurait eu avant les rois, douze joupans, et que des joupans participaient à la constitution de la république croate. Mais quand des témoignages anciens et sûrs, provenant de peuples divers, font surgir, comme je le dirai ailleurs, une lignée de rois russes, remontant bien au-delà de Rurik, la formation d'une principauté russe s'avère encore bien plus ancienne que celle de la polonaise. Et la majesté de ces rois précédant Rurik fut si grande que, suivant le témoignage des *Annales de Bertin*, le dernier d'entre eux se désigna خاقان chakan. Les rois huns se grandirent de ce titre, comme on le constate d'après Ménandre le Protecteur³³⁶, pour ne pas parler de

ORIGINES RVSSICAE.

ne Gregorium Turinensem dicam, aut Paulum Varnefidum. Theophylactus Simocatta (q) Chacorum Hunnorum induxit gloriantem, κύριον ἑαυτὸν ἔθνους ἅπαντος, μὴ προσεῖναι τε ὅσον περ ἥλιος ἀνατείνει τὸ βλέμμα, τὸν ἀντιτάξασθαι δυνατόμενον, *dominum se esse gentium omnium, neque esse, quacumque sol circumferat vultum, qui resistere possit.* Is etiam apud potentissimas gentes summae maiestatis titulus fuit. Quare Iazidus Validi filius Chalifa, cum de genere suo gloriaretur dicere est solitus (r) : *sum ego Chosrois filius, mihi pater est Meruanes*

وتقصر جلبي وجلبي خاتان

Et Kizr (Caesar) avus et avus Chakan.

Eum in modum reges Hungarorum titulo Chacani delatati sunt: testes habeo Reginonem Prumensem, Astronomum illum, Ludouici Pii Imp. familiarem, Eggehardum Vragiensem, alios. Constantinopolitani Ingerem, Suendostlaum, Vladimirus, Iaroslauum Ἀρχοντῆς seu Principes dixere, ut Constantinum Porphyrogenetam Imp., Cedrenum, Zonaram, alios fecisse video. At Ducae (s) Πῆξ Ρωσίας Rex Rossiae, Ioanni Cantacuzeno Imp. in rerum a se gestarum historia (t) non modo Πῆξ, sed etiam Βασιλεὺς τῶν Ρωσῶν *Russorum Imperator*. Maiori titulo, quam Βασιλεύς, ab eo qui nunc quidem scriberet, erat Iosaphus Christodulus, Monachus, paullo ante vero Imperator fuerat, reges Russiae maculari non potuere. Nempe ita Imperator, cum rerum potiretur, loqui adfueverat, summae maiestatis societatem Russis concedens, ut Adamus Bremensis haud immerito dixerit Regis Rus-

(q) p. 159.
(r) Lib. II, c. xxvi.

(r) Gregorius Malactensis I. 221.

(s) c. xi.

Grégoire de Tours³³⁷ ou de Paul Warnefried. Théophylacte Simocatta³³⁸ représenta le chakan des Huns, se glorifiant, κύριον ἑαυτὸν ἔθνους ἅπαντος, μὴ προσεῖναι τε ὅσον περ ἥλιος ἀνατείνει τὸ βλέμμα, τὸν ἀντιτάξασθαι δυνατόμενον, *d'être le maître de tous les peuples, et de ce qu'il n'existât personne, partout où le soleil tournait son visage, qui pût lui résister.* C'était même le titre du pouvoir suprême chez les peuples les plus puissants. Voilà pourquoi le calife Yezid³³⁹, fils de Walid, avait coutume de dire, quand il se glorifiait de sa race : *je suis, quant à moi, fils de Chosrhois, mon père est Mervanes* وقیصر جلبي وجلبي خاتان, et son aïeul est Kizr (Caesar) et le Chakan est son aïeul. Les rois hongrois ont joui de la sorte du titre de chakan : j'ai pour témoins Reginon de Prüm³⁴⁰, l'astronome, familier de l'emp. Louis le Pieux, Ekkehardus Vraugiensis³⁴¹, et d'autres. Les Constantinopolitains appelèrent *archontes* ou *princes* Igor, Sviatoslav, Vladimir, Iaroslav, comme je vois l'avoir fait l'emp. Constantin Porphyrogénète, Cédrene, Zonaras, et d'autres. Mais [lacune] Doukas³⁴² [emploie l'expression] Πῆξ Ρωσίας *roi de la Russie*, et l'emp. Jean Cantacuzène³⁴³, dans l'histoire de ses hauts faits, [emploie] non seulement Πῆξ, mais même Βασιλεὺς τῶν Ρωσῶν *empereur des Russes*. Les rois de Russie ne purent être honorés d'un titre plus grand que celui de βασιλεύς, du point de vue du moins de l'écrivain qui leur était contemporain, à savoir Joseph Christodoule³⁴⁴, moine, qui peu auparavant, avait été higoumène. N'est-ce pas ainsi que l'empereur³⁴⁵, qui avait la suprématie, avait coutume de parler, reconnaissant que les Russes étaient un allié très puissant, de telle sorte qu'Adam de Brême³⁴⁶ a eu raison de dire [lacune]

ORIGINES RVSSICAE.

431

Russiae temporibus, quibus fuit: *Kiouiā aenulam imperii Constantinopolitani, clarissimum decus Graeciae.* Illum ego Bremensem inter scriptores septentrionales primo loco nominaverim, qui Russiae dominos, haud aliter vocitavit, quam Reges. Neque mirum, si Bosouiensis Presbyter, Adami affecia eodem usus est titulo. Neque aliter vel Arius Polyhistor Islandorum omnium antiquissimus, vel qui eum secutus est, Snorro Sturlaeus. Snorro fere *Riki Valldimars Kong, regnum Valdimari Regis (u)* et de Iaroslai legatis loquens (x), *Sendemenn Iarizleifs Kongs austann oc Holmgardi, legatos appellat, Iarislai regis orientalis siue Holmgardiae.* Et ita de Iaroslao saepius. De Valdemaro Iaroslai filio (y), *Valldimar Kongur af Holmgarde, Sonur Iaritsleyfs Kongs oc Ingibiargar Drottningar, Valdemari regis Holmgardiae Iaroslaidis regis et Ingibirgae coniugis.* Neque aliter de regibus ante Ruricum Heruorar saga aliaque saepe septentrionales. Et Saxo Grammaticus, qui . . . Rege Daniae auctore et auspice scripsit, perpetuo Regum titulo principes Russiae mastravit, quod eum a regibus Daniae tribui sciret. Nam et Ericus Pommeranus Rex Daniae, haud aliter appellavit. Polonos veteres eum in numerum referre possum, quando Vincentius Kadlubko, Episcopus Cracouiensis, omnium antiquissimus testimonium perhibere potest sub . . . Regis Russiae aetatem. Nihil dicam de Ioanne Duglossa, qui ducentis annis secundum Vincentium fuit. Iam scriptores Germani magno numero, *Ingerem regem, Helenam reginam* Egghardus Vragiensis (z) et Sigebertus Gem-

(u) Tom. I. p. 196, 216, 231, 118. (x) Tom. I. p. 511; 513, 516, 733.
 (y) Tom. II. p. 178. (z) p. 265, 300.

aux temps du roi de la Russie, où il vivait : Kiev, émule de l'empire constantinopolitain, fleuron le plus célèbre de la Grèce. Parmi les écrivains septentrionaux, je n'hésiterai pas à nommer en premier lieu cet A. de Brême, qui n'appela pas autrement les maîtres de la Russie que rois. Et il n'est pas étonnant que le prêtre de Bosau³⁴⁷, acolyte d'Adam, ait usé du même titre. Et il est en de même pour Arius Polyhistor³⁴⁸, le plus ancien des Islandais, ainsi que son successeur Snorri Sturluson. Snorri [parle] généralement de *Riki Valldimars Kong, le royaume du Roi Vladimir*, et à propos des ambassadeurs d'Iaroslav, il [les appelle] *Sendemenn Iarizleifs Kongs austann oc Holmgardi, les ambassadeurs du roi Iarislai d'Orient ou d'Holmgardia.* Et il en est ainsi très souvent à propos d'Iaroslav³⁴⁹. A propos de Vladimir, fils d'Iaroslav. *Valldimar Kongur af Holmgarde, Sonur Iaritsleyfs Kongs oc Ingibiargar Drottningar, Valdemarii regis Holmgardiae Iaroslaidis regis et Ingibirgae coniugis*³⁵⁰. Et l'on ne parle pas autrement des rois avant Rurik dans la saga de Hervör³⁵¹ et dans les autres sagas septentrionales. Et Saxo Grammaticus, qui écrivit [lacune] à la demande et sous la protection du roi du Danemark, a continuellement honoré les princes de la Russie du titre de rois, parce qu'il savait qu'il était attribué par les rois du Danemark. Car même Erik de Poméranie³⁵², roi du Danemark, n'utilisa pas d'autre nom. Je peux introduire dans cette catégorie les anciens Polonais, puisque Wicenty Kadlubek³⁵³, évêque de Cracovie, le plus ancien de tous, peut apporter un témoignage remontant à [lacune] l'époque du roi de la Russie. Je ne dirai rien de Jan Dlugosz³⁵⁴, qui vécut deux cents ans après Wicenty. Il y a encore des auteurs germains en grand nombre, qui parlent *du roi Inger et de la reine Helena*, Ekkehardus Vraugiensis et Sigebert de Gembloux³⁵⁵,

Gemblacensis (a), immo ipse Liutprandus Ticinensis (b) homo in Constantinopolitana regia, ceterisque Germaniae atque Italiae aulis multum versatus: *Valdemarum regem* Annalista ille Saxo (c), Iaroslauum regem Adamus Brementensis (d) Eggehardus Vragiensis (e) Lambertus Schaffenburgensis (f). Vides confessionem gentium fere omnium regio in titulo Russiae.

Quemadmodum supra dixi, tria maxima regna e Slaouonicis Russicum, Polonicum, Bohemicum istis temporibus viguisse, ita haec cum perpetuo fortunae cursu sese extulere, causam dedere comminiscendi tres fratres *Lech Rus et Czech. Rus*, qui sit conditor Rossicae rei publicae, *Lech* Polonicae, *Czech* Bohemicae. Nescio quis Vincentii Kadlubconis commentator, non ita vetus tamen, fuit enim paullo ante Dlugossum et post A. C. 1434. homo supra modum simplex, primus hos tres fratres, Annonis filios produxit (g). Cum Kadlubco scriberet, annis ante commentatorem ducentis et amplius, nondum nati erant, neque Anno pater neque tres germani fratres: credo, ut Palladem Iouis repente profiluisse armatos e cerebro commentatoris. At Kadlubco a Lescone incipit Polonicas res, aequali et victore Alexandri Macedonis. Hunc tamen Lesconem cum alii, tum Stanislaus Orichonius (h) auctor alioqui minime vanus, cum Lecho Commentatoris contendunt. Inde vero a Lescone omnia illa familiae *Koszysko*, vsque ad Piastos commentitia sunt, nec ita veteris memoriae tamen, ut vel Alexandrum vel Iulium
Cae-

(a) Ad A. C. 936. (b) p. 144. (c) p. 426. (d) p. 23. (e) p. 446. (f) p. 159. (g) p. 8. ed. Dobromil. (h) Annal. p. 5. ed. Dobrom.

bien plus, Luitprand du Tessin en personne, homme qui fréquentait la cour de Constantinople, et qui se trouva souvent dans toutes les autres cours de Germanie et d'Italie : l'annaliste Saxo parle du *roi Valdemar*, Adam de Brême, Ekkehardus Vraugiensis, Lambert d'Aschaffenburg, du *roi Iaroslav*. On voit que presque tous les peuples se sont accordés sur l'existence du titre de roi en Russie.

Comme, je l'ai dit plus haut, les trois principaux royaumes slaves, le russe, le polonais, le bohémien, avaient pris de l'ampleur à cette époque, leur essor, joint au cours incessant de la fortune, fut à l'origine de l'invention des trois frères *Lech, Rus* et *Czech. Rus*, qui devint le fondateur de l'Etat russe³⁵⁶, *Lech*, du polonais, *Czech*, du bohémien. Je ne sais quel commentateur de Wicenty Kadlubek, qui n'était pourtant pas aussi ancien – il vivait en effet un peu avant Dlugosz et après 1434 ap. J.-C. – un homme étonnamment naïf, inventa le premier ces trois frères, fils d'Annon. A l'époque où écrivait Kadlubek, deux cents ans et plus avant le commentateur, ils n'étaient pas encore nés, ni leur père Annon, ni les trois frères germains : je crois qu'ils ont jailli, soudainement armés, comme Pallas de Jupiter, du cerveau du commentateur. Mais Kadlubek inaugure l'histoire de la Pologne avec Lesco, un contemporain et vainqueur d'Alexandre de Macédoine. Cependant, d'autres auteurs ainsi que Stanislaw Orzechowski³⁵⁷, auteur qui par ailleurs, n'est absolument pas dépourvu de valeur, rapprochent ce Lesco du Lech du commentateur. Or, de là, à partir de Lesco, tout ce qui concerne la famille *Koszysko*, jusqu'aux Piast, a été inventé, et cependant ils ne sont pas d'une antiquité telle qu'ils remonteraient à Alexandre ou Jules César,

ORIGINES RVSSICAE.

433

Cæsarem attingat, si quis fuit Lesco. *Lechus* quo semine genitus sit, vides: item vt *Rus* et *Czech*. Nempe e veteri nomine gentium. Nam etiam nunc Bohemus Polonis dicitur *Czech*, Lithuanis *Cziek*, veluti genis orta sit a *Zichis* priscis ad Caucasum. Polonis vero et Russis Polonus *Polak*, Lithuanis *Lynkas*, vnde clarissimus Lengnichius sibi persuasit, nomen a *Lazis* vetustis esse. Vt cumque vero Martinus Cromerus (i) aliique pro *Lecho* suo pugnant, tamen grauissimis de caussis fratres Annonis filios inter umbras regnare iubemus. *Illa se iactet in aula et Lech et Czeci et Rus.*

En tibi alios tres fratres cum sorore, qui *Kiouiam* condidere. Historiographus Anonymus Ruthenus: *Kius Polonus erat, et primo illum locum incolebat, ubi убоѣъ боркбесѣъ Uvos Borisczew, seu traiectus Borysthene est, postea vero ipse cum duobus fratribus et sorore Kiouiam condidit.* Chronographus Russus: *Tres fratres Kii Szeroek et Choriw condiderunt urbem nomine fratris sui natu maioris eamque Kiew dixerunt: sunt qui tradunt, Kium fuisse Перевозникъ (Perevoschnick, portitorem) qui traiciendo Borysthene vitam egerit, at falso: ille enim princeps fuit, et expeditione contra Constantinopolin suscepta, ibi ab Imperatore magno honore exceptus fuit: in reditu prope Danubium urbeculam struxit, quam et hodie Kiewec vocant, sed expulsus ab accolis, cum fratribus et sorore Kioviae obiit, post defuncto Kio posterius eius successerunt.* Synopsis historiae Russicae primum *Kioviae*, deinde *Moscuae* edita, Principes Russos fuisse adseuerat, *Kij, Schczek seu Schczoek*
Tom. VIII. Iii et

(i) De ortu et rebus gestis Polonorum L. I. c. XIII. xv.

à supposer qu'il y eût quelque Lesco. Tu vois avec quelle semence a été conçu *Lech*: c'est pareil pour *Rus* et *Czech*. Bien sûr à partir d'un ancien nom de peuple. Car aujourd'hui encore, Bohémien se dit chez les Polonais *Czech*, chez les Lituanis *Cziek*, comme une nation née des anciens *Zichis*³⁵⁸ du Caucase. Or pour les Polonais et les Russes, le Polonais [se dit] *Polak*, pour les Lituanis *Lynkas*³⁵⁹; voilà pourquoi le très célèbre Lengnich³⁶⁰ se persuade que ce nom provient des anciens *Lazes*. Or, Martin Cromer et d'autres ont beau militer pour leur *Lech*, nous invitons cependant, pour des raisons tout à fait sérieuses, les frères, fils d'Annon, à aller régner parmi les ombres. *Qu'il s'élançe dans ce palais*³⁶¹, *Lech*, ainsi que *Czech* et *Rus*.

Voici trois autres frères avec une soeur, qui ont fondé *Kiev*³⁶². Un historien ruthène anonyme [écrit]: *Kius était polonais, et d'abord, il habitait le lieu où se trouve убоѣъ боркбесѣъ*³⁶³ *Uvos Borisczew, ou la traversée du Borysthène, et ensuite, il fonda, lui-même avec ses deux frères et sa soeur, Kiev.* Le chronographe russe [écrit]: *trois frères, Kii, Szeroek et Choriw*³⁶⁴, *fondèrent une ville du nom de leur frère aîné, et l'appelèrent Kiew: certains rapportent que Kii était Перевозникъ (Perevoschnick*³⁶⁵, *un batelier), qui gagnait sa vie en faisant le passeur sur le Borysthène, mais ils ont tort: car c'était un prince, et lors de l'expédition contre Constantinople, il fut accueilli là-bas en grand honneur par l'empereur: à son retour, il éleva près du Danube une petite ville qu'on appelle aujourd'hui encore Kiewec, mais chassé par des voisins, il s'en alla avec frères et soeur à Kiovia, puis, à la mort de Kii, ses descendants lui succédèrent.* La *Synopsis de l'Histoire de Russie* éditée d'abord à Kiev puis à Moscou assure qu'il y avait, sur le Borysthène, les princes russes *Kij, Schczek* ou *Schczoek*,

ORIGINES RUSSICAE.

et *Korew* seu *Chorew*, sororem eorum *Libed* ad Borysthenem: multis urbibus et castellis in Polonia occupatis, Kium condidisse urbem *Kiew*, esse denique de tempore diffensionem, exstare tamen qui A. C. 401. conditam ferat: *Schczekum* urbem in monte possuisse nomine *Schczekaviza*: tertium Koreuum, urbem *Chorevizam*, quae tandem appellata sit *Vyschgorod*, denique *Libed* sororem urbem suo nomine ad fluium itidem *Libed*. De successione nihil certi definiuit Synopsios auctor, praeterquam quod Stricouium auctorem citat, genus eorum usque ad Oscoldum et Dirum non interrupta serie nepotum propagatum esse. Vti Strycouio non multum tribuere videtur Synopsios auctor, ita illis adiungit Radinum a quo Rademiczauus populus, Viatcum a quo *Viatczani* ad Volgam, Duliepam a quo Duliepiani ad Bogum, deinde Luczani dicti. Mirum, ni hic quoque Polonici scriptores aliquid turbauerint, vt Kiouiae perpetuam possessionem vindicarent populo suo: Rosicis demde scriptoribus impoerint auctoritate sua. Oscoldum et Dirum e Polonico genere non fuisse, vel nomina argumento sunt. De Rademiczani Viatczani, Duliepiani dixi alias. Kius ille, vereor ne ex Iornande sit adscitus. Is enim in Geticis scribit (*k*) de *Cniva* Gothorum rege iis ferme similia, quae de Kio Poloni. *Cnivam* exercitum in Moesiam immisisse, ipsum alia septuaginta millia suorum ad *Eustesium* (*Eoscesium* in Ambrosiano codice est) id est *Nouas* duxisse et inde Nicopolin: Decio Imp. aduentante recessisse Cniam in Haemoniam et Philippopolin, rursus, vt Decium ad Berrhoeam adesse cognouit, eodem se contulisse, et fuso fugatoque Decio cepisse Philippopolin: iterum deinde pugnaesse cum Decio, eoue in praelio Imperatorem ceci-

(*) p. 201, c. xviii, ed. Murat.

Korew ou *Chorew*, et leur soeur *Libed*: qu'après avoir occupé en Pologne de nombreuses villes et châteaux, Kij fonda la ville de *Kiew*, qu'il y a désaccord sur la date, mais qu'il y a un auteur qui la dit fondée en 401 ap. J.-C.³⁶⁶; *Schczek* établit sur une montagne une ville du nom de *Schczekaviza*³⁶⁷; le troisième, Korev, la ville de *Choreviza*, qui finalement s'appelle *Vyschgorod*³⁶⁸, enfin leur soeur *Libed*, une ville à son nom³⁶⁹, sur le fleuve également appelé *Libed*. Sur la succession, l'auteur de la *Synopsis* n'a transmis rien de sûr, si ce n'est qu'il cite comme source Strykowski³⁷⁰, en affirmant que leur race s'est perpétuée jusqu'à Oscoldus et Dirus, dans une suite ininterrompue de descendants. Tout en semblant ne pas attribuer un grand crédit à Strykowski, l'auteur de la *Synopsis* leur ajoute Radim³⁷¹ d'où est tiré le peuple Radimitche, Viatko³⁷², d'où viennent les Viatitches de la Volga, Duliepa, d'où viennent les Douleby³⁷³ du Bug, appelés ensuite Loutchanes³⁷⁴. Il aurait été étonnant que les écrivains polonais n'aient pas, ici aussi, semé quelque désordre en vue de revendiquer pour leur peuple la possession continue de Kiev: ils auront ensuite abusé les écrivains russes par leur autorité. Oscoldus et Dirus n'étaient pas d'origine polonaise, même leurs noms le prouvent. J'ai parlé ailleurs des Radimitches, des Viatitches, et des Douleby. Quant à ce Kius, je crains qu'il n'ait été emprunté à Jordanès. Ce dernier écrit en effet, dans les *Getica* à propos du roi des Goths *Cniva*³⁷⁵, des choses pratiquement semblables à ce que les Polonais disent de Kius: que Cniva avait envoyé une armée en Mésie³⁷⁶, que lui-même avait conduit une troupe de soixante-dix mille hommes vers *Eustherium*³⁷⁷ (c'est *Eoscesium* dans le codex ambrosien³⁷⁸), c'est-à-dire *Noves*, et de là à Nicopolis³⁷⁹: qu'à l'approche de l'empereur Decius³⁸⁰, Cniva s'était retiré en Hémonie³⁸¹ et à Philippopoli³⁸², puis, sachant que Decius était à Berrhoea³⁸³, qu'il s'y était rendu lui-même, et, Decius ayant connu la déroute et la fuite, qu'il avait pris Philippopoli: qu'il avait combattu ensuite encore une fois Decius, et que, dans ce combat, l'empereur

ORIGINES RVSSICAE.

435

recidisse. Habes nomen Gniuae isti Kio egregie conueniens, habes expeditionem Constantinopolitanam Kii ex ista Gniuae ad Danubium, et tempus non admodum abhorrens ex eius sententia, qui A. C. 401. Kium edidit: nam Cniua ante eum annis centum fuit et quinquaginta. Stredouskius (l) et Pessina (m) ad A. C. 855. scribunt Radislaum Morauiae regem cum Poloniae Russiaeque ducibus foedus iniisse. Est deinde apud Stredouskium memoria (n) Semouiti et Bogarini ducum Russiae iis fere temporibus. Videtur autem ille Premislum eorum sedem indicare, ut ad Kiouiam nihil pertineant. Neque ego, si qui his nominibus fuere, duces fuisse concesserim: Supanos magis, aut Kniasios, et urbium praefectos fuisse credam. Kiouiam vero ut antiquam censeo, ita a quibus condita sit, ignorare malim, quam decipi. Hoc denique video, ante Ruricum in eorum regum potestate fuisse urbem, qui in Russia regnarunt tanta potentia, ut cum iis comparati Piasti Poloni multo fuerint inferiores. Hoc mihi suadet nomen Russorum Kiouiensibus tributum, cum in potestate Rurici nondum essent, hoc Photii Patriarchae testimonium de Russorum ante Ruricum maximis rebus gestis, hoc denique Annales Bertiniani me docent.

Aeque incerta fama de Nouogrodii urbis origine. Chronographus in Synopsi: *Pestilenti morbo totam Slauoniam inuadente, ut vix superessent, qui mortuos sepelirent, plerique confugerunt in бѣлыя nunc Bielozero aut микое езопо sese receperunt et Wes vocati sunt: alii etiam in regiones dispersi, variisque nominibus dicti: alii etiam ad Danubium, vetustas sedes suas, confugerunt: Slovenesk et Rus* (Slauonia

I i i 2

et

(l) Morauia Sacra II. 5. p. 107. (m) in Marte Morauico II. 5. p. 146.
(n) II. 8. p. 231. item c. 12.

était tombé³⁸⁴. On reconnaît le nom de Gniva, dans ce Kius avec lequel il concorde parfaitement, on reconnaît l'expédition à Constantinople de Kius dans celle de Gniva au Danube, avec une datation qui n'est pas tout à fait incompatible avec l'opinion de celui qui a fait naître Kius en 401 ap. J.-C : car Cniua vécut cent cinquante ans avant lui. Stredowsky et [lacune] Pessina³⁸⁵ écrivent que vers 855 ap. J.-C. le roi Rostislav de Moravie conclut un pacte avec les souverains de la Pologne et de la Russie. Il y a ensuite chez Stredowsky la mention des souverains de la Russie Semovite et Bogarine, pratiquement à cette époque. Or il semble indiquer que leur siège était Przemysl, pour qu'il n'y ait aucun rapport avec Kiev. Et je ne saurais admettre que ceux qui portaient ces noms, s'ils existaient, étaient des souverains : je croirais davantage qu'ils étaient jouans ou kniasii et gouverneurs de villes. Dans la mesure où je considère que Kiev est ancienne, je préférerais ignorer par qui elle a été fondée plutôt que me tromper. Voici finalement ce que j'imagine : avant Rurik, la ville était au pouvoir de rois qui régnaient en Russie avec une telle puissance que les Polonais Piast, comparés à eux, leur étaient de loin inférieurs. J'en suis convaincu par le nom de Russes attribué aux habitants de Kiev, alors qu'ils n'étaient pas encore sous la domination de Rurik, par le témoignage du Patriarche Photius sur les très grands exploits des Russes avant Rurik, et c'est enfin ce que m'apprennent les *Annales de Bertin*.

Aussi suspecte est la légende de l'origine de la ville de Novgorod. Le chronographe de la *Synopsis* écrit : *comme la peste envahissait toute la Slavonie, au point qu'à peine survivaient des hommes pour ensevelir les morts, la plupart s'enfuirent en бѣлыя [lacune] maintenant Beloozero, ou se retirèrent микое езопо et furent appelés Wes³⁸⁶ : les uns s'éparpillèrent dans les régions alentour et furent désignés par des noms variés : les autres s'enfuirent vers le Danube, leur ancienne patrie : Slovenesk et Rus (la Slovénie*

et Russia) adeo desertae sunt, ut a feris solis incolerentur: non multo post Slouani, receptis in societatem Bulgaris et Scythis in desertas regiones redierunt: cum vrbes restaurassent; уґры БѢЛЫЕ eos adorti deuincunt, vrbes diruunt, regionem vastant: eo audito Slauoni, qui in Scythiam auffugerant, rediere et Nouogrod urbem ad Volchouam fluum condiderunt, vno stadio a veteri vrbe Slouensko: urbem quoque Rus pristino in loco restaurarunt, et principem esse iusserunt Gostomyslum. Alii in Pole, seu in campos discesserunt, vnde Polaene, id est, Poloni dicti. Alii ad Polotam fluum. vnde Polozane appellati. Alii in Mosouiam. Alii ad Bug fluum, dicti inde Buzane. Accepere alii nomina Dregovicorum, Krivicorum, Cziud, Merae Drevlanorum, Morywa Siewerorum, Lap, seu Morduae; Maraenae. Omnes eodem nomine Sloveni dicti. Synopsis Mosuae edita: Alii Rossi supra lacum Ilmen diffusi sunt, alii ad Volchouam fluum condidere Nouogrodiam, et Gostomyslum, aliquem virum insignem e suo corpore, principem legerunt. Etiam hic sentio nihil veteris firmatae contineri. Nam cum semel constitutum esset, Russos a dispersione dictos fuisse, eo deinde secum scriptores iniecerunt rationem, quemadmodum id acciderit. Hoc vero hariolari est. Id apud me quam verissimum videtur, Nouogrodiam eo maxime dici tamquam Neapolin, quod ante eam fuerat sedes regia Aldaioburgum, seu si vim vocis explices, Palaeopolis.

Monendi sunt qui has Dissertationes T. S. Bayeri legent, auctorem diem suum obiisse antequam eas perficere posset.

OBSER-

et la Russie) furent désertées au point de n'avoir pour peuplement que des bêtes sauvages : peu de temps après, les Slovènes s'associèrent avec les Bulgares³⁸⁷ et les Scythes et retournèrent dans les régions désertées : comme ils avaient reconstruit les villes, les Ougry Bielye³⁸⁸ les assaillent et les soumettent, renversent les villes, ravagent la région : à cette nouvelle, les Slaves, qui s'étaient enfuis en Scythie, revinrent et fondèrent la ville de Novgorod sur le fleuve Volkhov, à un stade de l'ancienne ville de Slovensko³⁸⁹ : les Russes aussi restaurèrent la ville dans le lieu primitif et ordonnèrent qu'y soit prince Gostomysle. Les uns s'en allèrent en Pologne ou dans les campagnes, d'où ils furent appelés Polaene, c'est-à-dire Polonais. D'autres vers la rivière Polota³⁹⁰, d'où leur surnom de Polotchanes³⁹¹. D'autres en Moscovie. D'autres vers le fleuve Bug, d'où ensuite leur nom de Boujane. D'autres reçurent les noms de Dregovitches³⁹², de Krivitches³⁹³, de Tchoudes³⁹⁴, de Meria Drevlianes³⁹⁵, de Morywa Sieweri³⁹⁶, de Lapons, ou de Mordves³⁹⁷, Maraenae. Tous eurent le même nom de Slovènes³⁹⁸. La Synopsis publiée à Moscou mentionne : d'autres Russes se répandirent au-delà du lac Ilmen, d'autres fondèrent sur le fleuve Volchova Novgorod, et élurent comme prince Gostomysle, un homme d'une taille extraordinaire. Même ici, je pense que rien n'a été conservé de l'ancienne tradition. Car à partir du moment où l'on a, une première fois, établi que les Russes tiraient leur appellation de leur dispersion, les écrivains ont ensuite, à partir de là, échafaudé la manière dont les événements s'étaient produits. Or, c'est de l'extrapolation. Ce qui, selon moi, semble le plus probable, c'est que Novgorod a été appelée pour ainsi dire Néapolis, essentiellement pour la raison qu'il y avait eu, avant elle, le siège royal d'Aldaioburg³⁹⁹, ou, pour développer le sens du mot, Palaeopolis.

NOTES DES *ORIGINES RUSSICAE*

par MICHEL MERVAUD

1. Michel III, l'Ivrogne (838-867). Avant son règne, comme l'écrit Bayer, on ne trouve aucune mention des « Russes » dans les sources byzantines : elles ne parlent des « Rhôs » qu'à partir de leur attaque de Byzance en 860 (voir n. 5).
2. Bayer emploie le terme de *Sclavus* au génitif pluriel (*Sclavonicarum*). En français, le mot donnera diverses variantes (dont « esclavon » jusqu'au début du XIX^e s.). Mais on a vu dans l'Introduction que la terminologie de Bayer variait sur ce point.
3. Les *Annales de Saint Bertin* (741-882). Saint Bertin, qui vivait au monastère de Saint Omer, est l'auteur des premières Annales Royales (*Annales regni Francorum*). A la date de 839, les *Annales* rapportent que quelques « Rhos » font partie de l'ambassade de l'empereur Théophile auprès de Louis le Pieux. C'est la première mention des « Russes » dans un texte occidental, avant les sources byzantines.
4. Il s'agit de l'un des « chronographes russes » composés entre le XV^e et le XVII^e s.
5. La première expédition des « Russes » contre Byzance, d'après la *Chronique de Nestor* ou *Récit des temps passés*, eut lieu en 6374, c'est-à-dire en 866, puisque la chronologie byzantine situe la création du monde en 5508 avant notre ère. Toutefois, les chroniques byzantines ne datent pas leur récit en années du monde, mais en dates indictionnelles. Pour obtenir l'année du cycle indictionnel, il faut diviser par 15 le chiffre de l'année mondiale. L'année indictionnelle est équivalente au reste de la division (voir Irène Sorlin, « Les premières années byzantines du *Récit des temps passés* », *Revue des études slaves [RES]*, 1991, t. 73/1, p. 11, n. 4). Pour l'année 6374, le reste est 14, il s'agit donc de la 14^e année de l'indiction (indiction 15 en l'occurrence). Cette indiction aurait donc débuté en 852. Mais on sait que l'année commence alors en septembre. L'expédition contre Byzance aurait donc pu avoir lieu avant septembre 866 ou avant septembre 867. En réalité, le siège de Constantinople dura du 18 juin 860 au 5 juillet 861. Les assiégeants n'étaient pas des Russes, mais des Varègues, c'est-à-dire des Scandinaves. Leurs deux cents bateaux furent repoussés par une tempête qui fut considérée comme miraculeuse.
6. Il ne s'agit pas de Théophane de Byzance, historien byzantin de la fin du VI^e s., mais de Théophane le Confesseur ou le Chronographe (750 ou 758-817), auteur d'une *Chronographie* (284-813) qui continue la Chronique de Georges le Syncelle.
7. Nicéphore Gregoras (1295-1360), historien byzantin dont l'ouvrage le plus célèbre est une histoire de Byzance de 1204 à 1359, en 38 livres.

8. Constantin V Copronyme (718-775), empereur à partir de 740. L'année 752 correspond à peu près à la 33^e année de sa vie, comme l'écrit Bayer.
9. Jacques Goar (1601-1654), dominicain helléniste qui a traduit et publié des écrivains byzantins, notamment la *Chronographie* de Théophane le Confesseur.
10. L'adjectif latin *russis*, à l'ablatif, utilisé pour traduire l'accusatif grec *ρούσια*, est ce sur quoi repose la polémique : Bayer va démontrer que les bateaux en question ne sont pas russes, mais rouges.
11. Les factions du cirque étaient les différentes troupes qui se disputaient le succès. Il y en avait quatre, qui se distinguaient par leurs couleurs : les Rouges, que signale Bayer, les Blancs, les Verts et les Bleus.
12. « Embarcations roussia ».
13. Constantin VII Porphyrogénète (905-959), fils de Léon VI, empereur à partir de 911, d'abord sous la tutelle de son oncle, puis sous la régence de sa mère. Il subit l'autorité de son beau-père Romain I^{er} Lécapène (920-944), et ne gouverna seul qu'à partir de 945. Un passage de son *De Administrando Imperio*, composé entre 948 et 952, est considéré comme la source écrite la plus importante pour l'histoire de la Russie au début du X^e siècle.
14. « Bateaux de chasse rouges ».
15. Léon VI le Sage ou le Philosophe (866-912), empereur à partir de 886.
16. « Vaisseaux de course ».
17. Saint André n'a jamais évangélisé les Russes, comme le souligne Bayer. C'est une légende qui tire son origine du *Récit des Temps passés*. Elle est ensuite rapportée par les voyageurs en Russie au XVI^e s. (Herberstein), au XVII^e s. (Olearius) et même au XVIII^e siècle (Jubé). Lomonosov y croyait aussi. Les premières conversions en Russie, avant la conversion officielle sous Vladimir en 988, ne remontent sans doute qu'au IX^e siècle, à l'époque de Cyrille et Méthode.
18. Il ne pouvait y avoir en effet d'évêque de Russie au concile d'Antioche de 363 (voir note précédente). Vers 1735, Jubé croit encore à la réalité de cet « Antipatre » (*La Religion, les moeurs et les usages des Moscovites*, éd. M. Mervaud, Oxford, 1992, p. 82).
19. Paul de Samosate (v. 200-ap. 273), évêque d'Antioche qui enseignait la non-divinité du Christ.
20. Hippolyte de Portus (v. 170-235), le meilleur docteur de l'Eglise romaine de son temps. Il provoqua un schisme et fut exilé en Sardaigne.
21. Eusèbe (v. 265-340), évêque de Césarée. Auteur, avec Pamphile le Phénicien, d'une *Apologie d'Origène*. On sait qu'Origène (v. 183-186- v. 252-254) subordonnait le Saint Esprit au Fils, croyait à l'éternité de la matière, et niait l'éternité des peines. Il fut excommunié et sa doctrine condamnée par l'Eglise.
22. Paulin de Nole (353-431), évêque de Nola. Il est l'un des grands poètes chrétiens de l'âge patristique. Il fut l'ami d'Ausone, de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme.
23. Sophronius, évêque de Jérusalem, mort en 636. A lutté contre les hérésies des Monothélites.
24. Les Saces : peuple nomade qui occupait le territoire actuel des Kirghiz. Ils furent soumis par Darios I^{er}.
25. Le pseudo-Dorothee, évêque de Tyr, qui vivait sous le règne de Dioclétien. Il fut martyrisé le 15 juin 362, sous la persécution de Julien l'Apostat.

26. Basile II Bulgaroctone (le tueur de Bulgares), empereur byzantin (963-1025). Le *Ménologe* exécuté pour Basile II à la fin du X^e s. est conservé à la bibliothèque du Vatican. Il est orné de 400 miniatures signées de sept artistes.
27. Nicéphore Calliste, historien byzantin de la 1^{ère} moitié du XIV^e s., auteur d'une *Histoire de l'Eglise* en 18 livres, qui s'arrête à 610.
28. Ici sans doute les Scythes et les Sarmates, qui avaient la réputation d'être anthropophages.
29. « Et chaque Pont-Euxin ».
30. Siméon Logothète, chroniqueur byzantin de la fin du X^e siècle, continuateur de la *Chronique* de Georges le Moine ou le Pêcheur, dite *Chronique d'Hamartole*. Cette *Chronique*, composée vers 850, allait de la création du monde à 842, date de la mort de l'empereur Théophile. Siméon Logothète (ou Magister) la continua jusqu'en 948. Elle servit de point de départ aux différentes versions du *Récit des temps passés*.
31. Nicéphore II Phocas (912-969). Auteur du *Dit de l'empereur et de son épouse Théophano*.
32. Le Borysthène, ancien nom du Dniepr. Les Scythes d'Europe occupaient la zone des steppes au nord de la mer Noire. On sait que Bayer s'est attaché à restreindre leur habitat.
33. Les Gètes, peuple thrace, qui parlait une langue apparentée au grec.
34. « En flagrant délit ». Il y a une faute d'orthographe sur le grec, l'expression étant : ἐπ' αὐτοφώρῳ λαμβάνειν.
35. « Antipatron rôsou ».
36. Stéphane de Byzance, géographe du V^e ou VI^e s., auteur d'un célèbre lexique géographique (*Ethnica*) en plus de 50 livres, dont nous n'avons qu'un abrégé dû au grammairien Hermolaos et dédié à Justinien.
37. « Rôsos, le terme ethnique *rosios*, et Roseus, le possessif *rosikos* ».
38. Athénée, rhéteur et grammairien grec (III^e s. ap. J.-C.), auteur du *Banquet des Sophistes*.
39. « Rossos ».
40. Georges Cédrene (Kedrenos), moine et chroniqueur byzantin du XI^e s., auteur d'une *Histoire* allant de la création du monde à 1057. Pour la période 811-1057, il a copié la *Synopsis historiarum* de Jean Skylitzès.
41. Jean Zonaras, écrivain ecclésiastique byzantin (mort v. 1130), auteur d'un *Abrégé d'histoire universelle* qui va jusqu'en 1118.
42. « Archevêché de Rosos ».
43. « Episcopi Rhusii ». Sont-ce les évêques russes ? Le nominatif Pl. serait *Rhusii*, à condition qu'il existe un adjectif *rhusius*, *a*, *um*, qui veuille dire « russe ». Mais Bayer explique ensuite qu'il y a une ville en Thrace, Roussion, qui a prêté à confusion.
44. Le 4^e concile de Constantinople (869-870), qui destitua le patriarche Photius. Il n'y avait pas d'évêque russe à ce concile (cf. n. 17 et 18).
45. Anastase le bibliothécaire (800-879), prêtre, puis cardinal, auteur de compilations d'histoire byzantine. Il fut nommé bibliothécaire de l'église romaine par Adrien II (792-872), pape de 867 à 872.
46. En 870, il ne pouvait y avoir d'archevêque de Russie. On remarquera à ce propos la différence de graphie entre *Rhusii* quelques lignes plus haut et *Russii* ici. S'agit-il d'une référence à la Russie ou à la ville de Roussion en Thrace ? La syntaxe est bizarre, puisque

ici *Russii* ne peut être un adjectif et a été compris vraisemblablement comme un complément de nom. Mais on attendrait *Russiae* (« de la Russie »).

47. Jean Hardouin (1646-1729), jésuite très érudit qui a prétendu que la plupart des oeuvres de l'Antiquité avaient été écrites par des moines du Moyen Age. Connu surtout par sa collection de textes conciliaires réunis à la demande de l'assemblée du clergé en 1667 (onze vol. publiés en 1715).

48. William Beveridge (1638-1708), théologien et orientaliste anglais.

49. « Agaton de Moravie, Philippe des Carpates, Truphon de Rousion » (le terme grec Ρουσιον est ce qui pose problème).

50. « Topeiros ».

51. Hiéroclès, grammairien byzantin du VI^e s. Auteur d'un *Catalogue politique et géographique* des provinces et 923 villes de l'Empire (*Synecdemos*), qui offre une vue d'ensemble de l'organisation provinciale de l'empire byzantin avant la conquête arabe.

52. « To Puros, actuellement Rousion, *lis* Topuros ».

53. Dom Anselme Banduri (1671-1743), bénédictin né à Raguse. Il découvrit des manuscrits relatifs à l'histoire de Constantinople, les traduisit en latin et les publia dans *Imperium Orientale*, Paris, 1711, 2 vol.

54. « Topeiros, l'actuelle Rousion ».

55. « Lucien de Topèros ».

56. Andronic II Paléologue, dit l'ancien (1258-1332). Empereur à partir de 1282. Andronic III, dit le jeune (1295-1341), usurpa le trône de son grand-père Andronic II, qu'il contraignit à abdiquer en 1328. *E* pose problème. Il s'agit probablement de *et*. Bayer citerait alors les deux chapitres où le mot *rhusium* apparaîtrait.

57. Les trois mots grecs sont respectivement « Rodion », « Rôsion » et « Rousion ».

58. Bayer a dû faire un lapsus, car le masculin *episcopum*, l'évêque, ne peut s'accorder avec un neutre *ruthenense* ; il parle plus probablement d'un évêché que d'un évêque.

59. « Chez les Ruthènes, fête de saint Quintien ».

60. « En ce jour même, fête du prêtre Quintianus et du confesseur Titus ». Saint Quintien, évêque de Rodez, puis de Clermont (V^e-VI^e s.). Mort en 517. L'abbé Messien, prêtre de l'église d'Arles (VI^e s.), secrétaire de saint Césaire.

61. Maître de la ville de Rhosius (ou Rhossus) en Cilicie, longtemps avant Grégoras. Mais Bayer l'appelle plus loin Rhosius.

62. *Praefecturae triclini*. Le texte grec rapporte que Rosicos accepta d'être affecté à la table, sans indiquer son titre. Une traduction moderne en latin lui donne le titre de *dapifer*, « écuyer tranchant ».

63. Il n'y a pas de terme dans le texte grec pour qualifier ce « gouverneur » du Péloponnèse, ni pour ceux de l'Attique et de la Béotie. Bayer a traduit par *dominus*. Une traduction récente a choisi le terme de *rector*. On peut supposer qu'il s'agit d'un de ces gouverneurs placés par Constantin sous l'autorité d'un préfet du prétoire.

64. Peut-être s'agit-il du *princeps* qui dirigeait l'administration d'un préfet du prétoire. Le gouverneur avait aussi un *princeps*, chef de ses officiales. Si le « maître » du Péloponnèse était un gouverneur, il ne pouvait être promu que comme *princeps* de son supérieur hiérarchique, le préfet du prétoire.

65. Les *duces* étaient sous Constantin les commandants des troupes des frontières. Ils relevaient des *magistri militum*, auxquels était confié le commandement général.

66. Le titre de *primicier* ne semble pas en usage à l'époque de Constantin.

67. Dans l'empire de Constantin, il ne pouvait y avoir de « roi » en Sicile.

68. Montferrat : région du Piémont autour d'Asti. Le « prince » de Montferrat ne pouvait être promu *marquis* à l'époque de Constantin, puisqu'il s'agit d'un titre féodal. Bayer a bien vu cet anachronisme « ridicule ». Le premier marquis de Montferrat, Aleran, vécut au X^e siècle.

69. « Le temps a emporté le souvenir de ces événements, et pour les uns, il les a complètement cachés et les a ensevelis dans le fleuve de l'oubli, pour les autres, qui restent obscurs, il les a laissés errer parmi les hommes. » La citation grecque est mal recopiée, puisqu'on lit dans l'original συγκεχώρηκε à la place de συνεχώρησε.

70. « L'homme semblable aux immortels », périphrase formulaire, cf. *Odyssee*, 21, 37.

71. Entre autres Pierre II d'Aragon (1305-1342), roi de Sicile de 1337 à 1342.

72. Faute d'orthographe de Bayer, qui aurait dû écrire *ista aetate*.

73. Confusion entre la ville (Rhosius) et le personnage (Rosicus ou Rhosicus).

74. On sait qu'il n'y a pas d'Etat russe attesté avant Rurik. Le mystérieux « roi russe » qu'évoquent les *Annales de Saint Bertin* citées plus loin par Bayer, à la date de 839, vingt-trois ans avant Rurik, était peut-être un prince varègue, mais il n'avait pas fondé d'Etat.

75. Bardas César, frère de Théodora, épouse de l'empereur Théophile. Ambitieux, après la mort de Théophile et pendant la minorité de Michel III, il devint César et remplaça le patriarche Ignace par Photius. Mais Basile le Macédonien, ou Michel III lui-même, le fit assassiner en 866.

76. Romain II Porphyrogénète (939-963), fils de Constantin VII Porphyrogénète et empereur à partir de 959.

77. « Le désert des Scythes ».

78. Bayer a visiblement voulu dire *emendicaverunt* ; car si on prend le verbe pour un passif, l'accord de *ceteri* devrait être au neutre.

79. Voir une autre traduction de ce passage dans Breuillard, Lanne, Polouëktov, *art. cit.*, p. 23, n. 5.

80. *La Pharsale*, I, 402, trad. d'A. Bourgerie, Paris, les Belles Lettres, 1967, p. 19. Dans sa polémique contre Bayer, Trediakovskij s'appuie sur ce vers de Lucain pour identifier les *Ruteni* de l'Aquitaine aux *Ruthènes*, assimilés aux Russes (*Rassuzhdenie vtoroe [Deuxième Réflexion]* dans *Sočinenija [Oeuvres]* Saint-Petersbourg, éd. Al. Smirdin, 1849, p. 430-432. Trad. par Breuillard, Lanne, Polouëktov, *art. cit.*, p. 21-22). Or, *Ruteni* n'a pas la même étymologie que *Ruthènes*, qui sont les habitants de la Galicie et de l'Ukraine subcarpathique, mais désignent traditionnellement les Russes chez les Occidentaux (*ibid.*, p. 20, 23, n. 3 et 24-25, n. 7).

81. Saxo Grammaticus (v. 1150-1206 ou 1216), célèbre historien danois. Ses *Gesta Danorum* ont été publiés par le réformateur Christiern Pedersen (1514).

82. Andreas Müller (1630-1694), sinologue allemand.

83. Ercolin : sorte de fourrure. « Ce sont gibeline et ermin, et vair et ercolin et volpes noires » (Marco Polo, ch. CCXVI). Variante : erculin (CCXVII). Dans la version de Pierre Bergeron, on lit : *Herculins, herculiniens* (Bergeron, *Voyages faits principalement en Asie...*, La Haye, 1735, p. 161-162). C'est peut-être ce qui explique la présence de l'*h* chez Bayer. Le mot semble être un hapax. Godefroy, le seul dictionnaire qui le mentionne, ne se réfère qu'à Marco Polo. Le mot, d'origine obscure, désigne un *écureuil* ou un *goulu* (sorte de *martre*).

84. Voir une autre traduction de ce passage dans Breuillard, Lanne et Polouëktov, *art. cit.*, p. 24, n. 5.

85. Moschus, philosophe phénicien auquel on a attribué l'invention de la théorie des atomes.
86. Horace, *Carm.*, II, 19, 1-4. Trad. F. Villeneuve, Les Belles Lettres, 1990.
87. Bérose, historien chaldéen qui vivait peut-être au temps d'Alexandre. Auteur d'une *Histoire de la Babylonie et de la Chaldée*. En 1498, Annius de Viterbe a publié sous le nom de Bérose une histoire en cinq livres.
88. Jean Nanni (1432-1502), dit Annius de Viterbe (Annius Viterbiensis), dominicain et frère prêcheur. Dans son livre *Antiquitatum variarum volumina XVIII* (Rome, 1498), il a prétendu procurer un grand nombre d'ouvrages jusqu'alors inconnus d'auteurs anciens, accompagnés de commentaires. Était-ce un imposteur, ou a-t-il fait preuve de crédulité en croyant publier des inédits ? On tend à penser qu'il était crédule, ces textes apocryphes ayant été fabriqués plusieurs siècles avant lui.
89. Les Mossynèques et les Mosques. Les Μοσύνικοι, « habitants de huttes en bois », peuples montagnards du Pont et de la Scythie, et les Μόσχοι, peuple du Caucase : Voir Hérodote, 3, 94 ; 7, 78 (éd. des Belles lettres, trad. P.E. Lęgrand, 1939) ; Xénophon, *Anabase*, 5, 4, 1 ; Strabon, 497. Le rapprochement de Moscou avec les *Moskoi* du Caucase ne repose sur rien.
90. Le patriarche Méchek, Moshok ou Mosokh : l'un des fils de Japhet, comme Thubal (Genèse, X, 2). Représente un peuple d'Asie mineure qui occupait la Phrygie ou le Caucase et qui commerçait avec Tyr.
91. La célèbre *Synopsis*, éditée à Kiev en 1674, fut le premier manuel d'histoire russe, populaire jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Elle a été attribuée à Innokentij Gizel' (v. 1600-1683), historien ukrainien, archimandrite de la Laure des Grottes de Kiev. Dans la *Synopsis*, comme l'écrit Bayer, l'ancêtre des Russes est Mosokh, sixième fils de Japhet (*Synopsis*, Saint-Petersbourg, 1774, p. 12-13). Bayer a bien vu que la *Synopsis* a été rédigée sous l'influence des historiens polonais, surtout de Strykowski.
92. Bayer renvoie à Ezéchiel, XXXIX. Gog, « prince et chef (souverain) de Méchek et de Thubal » (Ezéchiel, XXXVIII, 2 et XXXIX, 1. Autre version : « Gog, prince de Rosch, de Méchek et de Tubal ». Chef des puissances mauvaises engagées dans un ultime combat contre Dieu et son peuple. Il sera vaincu avec tous ceux qui l'auront rallié ; alors s'établira le règne définitif de Yahvé.
93. Une des nations auxquelles Yahvé, aux temps apocalyptiques, se fera connaître. Probablement une des peuplades d'Asie mineure, qui n'apparaît que dans Ezéchiel, aux côtés de Méchek et de Thubal. Cf. Isaïe, ch. XXXIX, v. 1. L'expression tirée d'Ezéchiel (XXXVIII, 2 et XXXIX, 1) peut signifier « prince de Rosch » comme l'entendent d'ailleurs les Septante (ἀρχοντα ῥώσ). On a vu dans ce Rosch une allusion à un peuple du Nord, probablement les Russes ; la plupart des traducteurs suivent la leçon de la Vulgate (*principem capitis*) et comprennent l'expression dans le sens « prince suprême » ou « prince souverain » (cf. *Dict. Etym. des noms géographiques*, A. Cherpillod, Masson, 1991). La traduction latine de Bayer laisserait libre de voir en Rosch un terme relatif à une nationalité (Rôch) ou à l'exercice d'un pouvoir (souverain). En 860, quand les « Russes » mirent en péril Constantinople, « cet événement semble avoir marqué fortement la conscience collective byzantine : les "Russes" devenaient un instrument du châtement divin, perçu dans une perspective eschatologique. A la suite d'un rapprochement formel, on leur appliqua la prophétie d'Ezéchiel (chap. XXXVIII) sur les ennemis d'Israël : "Gog, le pays de Magog et le prince de Rosh" » (V. Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe*, Paris, Fayard, 1988, p. 31).
94. Ezéchiel ne parle pas de Rosch comme prince de l'Araxe, et de Mesech comme prince des Mossynèques.
95. Les Tibaréniens ou Tibarènes, peuple ancien d'Asie mineure vivant au sud de la mer Noire, aux environs de la Cappadoce.

96. La première mention de Moscou date de 1147, dans un message de Iouri Dolgorouki à son allié Sviatoslav de Novgorod-Seversk. Iouri Dolgorouki, troisième fils de Vladimir Monomaque, fut prince de Rostov et de Souzdal, puis grand-prince de Kiev à partir de 1155. Il aurait fondé en 1156 le *gorod* de Moscou (sa première enceinte fortifiée en terre, amorce du futur Kremlin).
97. Bayer résume ici un passage des *Notae ad seriem principum Georgia et Iberiae* de Henrik Brenner (1669-1732), faisant suite à *Epitome commentariorum Moysis Armenis, de origine et regibus Armenorum et Parthorum*, Stockholm, 1723, p. 86. Brenner rapproche Moscou de *muž* (au sens ancien d'homme) et de son diminutif *mužik*. Ce serait un couvent masculin (*mužskoj*) qui aurait donné son nom à Moscou. Mais le premier monastère de la région, celui de la Trinité Saint Serge, n'a été fondé que vers 1335. Quant aux monastères situés dans la ville même, ils sont encore plus tardifs. On sait d'ailleurs que *Moskva* désigne aussi bien la rivière que la ville.
98. Les Carpetani ou Carpétans, peuple ancien ayant pour capitale Toletum (Tolède).
99. Térance, *l'Andrienne*, v. 249-250. Trad. J. Marouzeau, Belles Lettres, Paris, 1979.
100. « Les "Ros", race sauvage et inculte de Scythie ».
101. « Les "Ros", race scythe, sauvage et inculte, aux alentours du Taurus septentrional ».
102. Michel Glycas, un des meilleurs historiens byzantins (fin XII^e s. ?). Auteur d'*Annales* en grec allant de la création du monde à Alexis Comnène (mort en 1118). Bayer se réfère sans doute à l'éd. du père Labbe, Paris, 1660.
103. « Les Scythes, c'est-à-dire les "Rossoi" ».
104. Jean Cinnamos, historien byzantin, mort après 1185. Secrétaire impérial à la cour de Manuel Ier Comnène, qu'il servit dans ses campagnes en Europe et en Asie. Son *Histoire* va de 1118 à 1176. Elle est très hostile aux Latins et très élogieuse pour Byzance.
105. « Les Tauroscythes et la Tauroscythie ».
106. « Il y a dans une ville de Tauroscythie du nom de Kiama ».
107. Nassir-Eddyn, ou Nasir al-Sin al-Tusi (1201-1274), astronome, mathématicien, philosophe et naturaliste persan. Il a dirigé l'observatoire de Méragah, en Azerbaïdjan, pendant douze ans. Il a traduit Ptolémée.
108. Ulug-beg, Mohammad Turgay (1394-1449), petit-fils de Tamerlan, roi de la Transoxiane et de la Perse orientale, un des plus grands astronomes de l'Orient. Il fit construire l'observatoire de Samarkand et composa les célèbres Tables astronomiques qui passent pour supérieures à celles de Nassir-Eddyn. Son fils Abd-al-Latif s'étant révolté le fit exécuter et lui succéda.
109. John Greaves (1602-1652), mathématicien, astronome et orientaliste anglais. L'ouvrage auquel fait allusion Bayer est probablement *Epochae celebriores astronomis, historicis et chronologis Chataiorum, Syro-Graecorum, Arabum, Persarum, Chorasmiorum usitae ; ex traditione Ulug-Beigi, Indiae principis*, Londres, 1650 (textes arabe et latin, avec commentaires).
110. John Hudson (v. 1662-1719), philologue anglais. Il enseigna à Oxford, puis devint garde de la Bibliothèque Bodléienne. Dans l'ouvrage de John Greaves, *Epochae celebriores astronomis...*, on trouve habituellement à la suite une pièce de 64 p. intitulée *Chorasmiae et Mawralnharae, hoc est regionum extra fluvium Oxum descriptio, in tabulis Abulfedae*, en arabe et en latin, que Hudson a insérée dans sa collection de *Petits géographes*.
111. Bayer a raison : *cuiabah*, en arabe, désigne la région du Dniepr moyen autour de Kiev [Kiovie], et non la *Cujavie* (Kujawy, Kuïavie), région située sur la rive gauche de la Vistule, entre Bydgoszcz et Wloclawek.

112. Nicetas Choniata (milieu XII^e s. – 1216), historien byzantin. Son *Histoire* en 21 livres va de Jean Comnène à Baudouin de Flandre (1118-1206). Mais Bayer se réfère ici au t. V des « Textes conciliaires » réunis par Jean Hardouin et publiés en 1715, p. 964.
113. La Galicie-Volynie était une province de l'ouest de l'Etat de Kiev. Par « Russes », il faut entendre ici « Petits-Russiens ». A partir du joug tatar, la Galicie passa sous la domination de la Pologne.
114. Nicetas Paphlago (mort en 890), évêque de Dadybra en Paphlagonie (Asie mineure septentrionale). Surnommé le Paphlagonien, le Philosophe ou le Rhéteur. Avec Photius, il passe pour le plus célèbre auteur de panégyriques du IX^e s. Auteur entre autres d'une *Vie de saint Ignace*, patriarche de Constantinople rival de Photius (797-877).
115. Les Avars, peuple mongol qui contribua à la dispersion des Slaves au VI^e s.
116. Les Khazars, peuple turk converti au judaïsme, dont le khanat s'établit à l'ouest de la Caspienne (VII^e-X^e s.), avec pour capitale Itil, à l'embouchure de la Volga. L'empire khazar fut détruit par le prince de Kiev Sviatoslav, en 965.
117. Les Petchénègues, envahisseurs d'origine turque qui occupèrent les steppes au nord de la mer Noire du IX^e au XI^e s. Ils attaquèrent souvent l'Etat kiévien et furent chassés par d'autres nomades venus d'Asie, les *Polovtses*.
118. Les Uzy ou Oghouz : peuple turk nomade d'Asie centrale.
119. Anastase le Sinaïte, prélat byzantin (VII^e s.), abbé du Sinaï, puis patriarche d'Antioche. Combattit les monophysites. Auteur d'un *Guide* contre les hérésies, de *Considérations sur l'« Hexaméron »*, d'un *Florilège de la doctrine des Pères sur l'Incarnation*.
120. Les Tauroscythes ou Scythes de Tauride (et non du Taurus !), c'est-à-dire de la Crimée. Dans la littérature byzantine, c'est avec ces peuples divers que sont probablement confondus les *Rhôs*. En tout cas, à partir du XI^e s., chez les auteurs byzantins, le terme de Tauroscythes désigne couramment les Russes, alors que les Scythes sont plus souvent identifiés aux Petchénègues (Irène Sorlin, « Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète... », *art. cit.* p. 152, n. 4).
121. « Les Scythotaires ».
122. Dans la *Phèdre* de Sénèque (v. 906), Thésée, croyant que son fils a tenté de séduire Phèdre, s'exclame : *hunc Graia tellus aluit an Taurus Scythes ?*, avec une allusion certaine à la mère d'Hippolyte, reine des Amazones.
123. Eustathe de Thessalonique (mort vers 1192-1194), archevêque de Thessalonique et professeur à l'université de Constantinople. Bayer se réfère à ses commentaires de Denys le Périégète, poète grec du II^e s. ap. J.-C., auteur d'un *Tour du monde*.
124. Il n'y a que les hauteurs du Valdaï, qui culminent à 321 m, et où prennent leur source la Dvina occidentale, la Volga et le Dniepr.
125. Les monts Riphées ; l'Oural. Verkhoturié : ville de l'Oural.
126. Denys d'Eustathe. En fait, il s'agit de Denys le Périégète, dont Eustathe de Thessalonique commente le *Tour du monde*.
127. « Sous le pied glacial du Taurus ».
128. Les Monts Alaniques. A la source du Dniepr, comme le dit Ptolémée, c'est-à-dire sur les hauteurs du Valdaï entre Moscou et Smolensk. Dans « De la situation de la Scythie du temps d'Hérodote », Bayer écrit : « Quelques auteurs qui se sont mêlés de parler de choses dont ils n'avoient aucune connoissance, font sortir le Borysthène des Monts Alauniciens [...] » (trad. de l'anglais par Eidous dans *Mémoires littéraires, contenant des réflexions sur l'origine des nations*, Paris, 1750, p. 231).

129. Constantin Manassès (1143-1181), poète et historien byzantin, auteur d'une *Chronique* en vers de la création du monde à 1081.
130. « De vaisseaux monoxyles » (constitués d'un seul tronc d'arbre évidé). Héraclius Ier, empereur d'Orient (v. 575-641).
131. Romain Ier Lécapène, empereur d'Orient d'origine arménienne, mort en 944 (voir n. 13). Renversé en 944 par ses fils, il fut relégué dans l'île de Proti.
132. La traduction est problématique, car le texte comporte des erreurs, comme le signale ensuite Bayer dans l'explication de texte qui suit : le verbe διέδραμεν est au singulier là où on attend un pluriel ; quant à φερώνυμον, il est l'enjeu du début de la discussion.
133. François Combefis (1605-1679), dominicain. Excellent helléniste, il traduisit les pères de l'Eglise en latin. Mais il savait moins bien le latin que le grec, et ses traductions sont obscures et parfois inintelligibles.
134. « Former des noms reproduisant la particularité d'un son, en vue d'imiter le bruit ».
135. Bayer veut dire que le τισ grec n'est pas l'équivalent d'un indéfini latin, comme *quidam*, mais qu'il est ici en raison de l'emploi particulier que lui réservent les scolastes, comme il l'explique dans la phrase suivante.
136. Il s'agit ici d'une série de scholies de Théocrite, citées dans l'*Etymologicon magnum*, Oxford, 1848. Les dernières sont des scholies de l'Idylle 1, vers 47 et vers 27. Pour κῶβαλος, voir *ibid.*, p. 524, 27-28 ; pour φιάλη, voir *ibid.*, p. 793, 21-22.
137. παρελκόντως κείσθαι : Eustathe, *Comment. II.*, 26, 7.
138. Scholie à l'Idylle 4, 33.
139. Philon d'Alexandrie, *De Decalogo*, Paris, éditions du Cerf, 1965, § 23, p. 51.
140. La traduction latine que propose Bayer, juste après cette reconstitution, est davantage de l'ordre de la glose, puisque le latin comporte des détails absents de la phrase grecque ; par ailleurs, il modifie, sans raison apparente, certains mots de la première version grecque citée (celle de Banduri) et sur lesquels ne porte pas la polémique, ce qui tend à prouver la rapidité avec laquelle il travaillait ou le caractère inachevé du traité (voir par exemple καὶ ὑπερεχόντων transformé par Bayer en καθ ὑπερεχόντων. Cette phrase signifie : « Les Russes, qui portent bien leur nom de Dromites, ont été surnommés [ainsi] à partir d'un ros, c'est-à-dire un son puissant, à la suite du comportement de ceux qui les utilisaient ou d'une prophétie de leurs supérieurs. »
141. « Un Russe, portant bien son nom, a couru à la suite d'un son puissant ».
142. « [Le nom de] Dromites leur est venu du fait qu'ils couraient vite ».
143. Littéralement : « en trois mots », c'est-à-d. les trois mots latins *geographiae summa inscientia*.
144. L'Ister : le Danube inférieur.
145. L'empire des Goths fut détruit par les Huns en 375 (Voir Ammien Marcellin, *Histoires*, XXXI, 3, 8, Paris, les Belles-lettres, 1999, vol. 6, p. 107 sq.).
146. En fait, les Goths étaient originaires de Scandinavie (linguistiquement, le gotique est proche du scandinave oriental). Ils s'installèrent sur les bords de la Vistule au I^{er} siècle avant J.-C. Vers le milieu du II^e s. ap. J.-C., ils arrivèrent au nord de la mer Noire. Au III^e s. ils avaient fondé un grand empire des deux côtés du Dniestr qui allait de la Tisza au Don, s'étendait au sud jusqu'à la mer d'Azov et à la Crimée, et, au nord, jusqu'aux rivages de la Baltique. Vers la fin du IV^e s., les Ostrogoths, soumis par les Huns, restèrent au nord du Danube. Les Wisigoths franchirent le Danube et se répandirent en Europe occidentale, comme le rappelle Bayer.

147. Jordanès (ou Jornandès), historien latin du VI^e s., Gète ou Alain d'origine. Son ouvrage *De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis* (552) fut publié en 1515 à Augsbourg. Voir la traduction de son *Histoire des Goths* par M.G. Fournier de Moujan dans la Collection des auteurs latins sous la direction de M. Nisard, Paris, 1855. C'est un résumé en latin de l'*Histoire des Goths* de Cassiodore, qui est perdue. Jordanès présente les Goths comme identiques aux Gètes.

148. Dans son ouvrage *De rerum Moscoviticarum*, paru en 1549, Herberstein rapporte que, selon les « Moscovites », leur pays a été appelé dans l'antiquité Rosseia, c'est-à-dire « peuple dispersé » ou « disséminé » (voir Introduction, n. 50). Cette étymologie a été combattue par G.F. Müller. On la trouve encore chez Louis Paris, à la suite de sa traduction de la *Chronique de Nestor*, Paris, 1834-1835, t. 2, p. 167.

149. Il y a en effet un rapport en russe entre semer (*сеять*) et disperser (*расеять*).

150. Gostomysl n'est pas un prince de Novgorod, mais le premier *posadnik* (gouverneur) de la ville (en 989) selon la *Première Chronique de Novgorod*, Moscou-Leningrad, 1950, p. 164 et 471.

151. Les Slaves n'avaient pas chassé des Gètes, mais des Varègues, et ce ne fut pas à l'instigation de Gostomysl qu'ils les rappelèrent en 862, puisque Gostomysl administra la ville un siècle plus tard. Selon le *Récit des temps passés*, les Varègues, chassés par les Slovènes, les Krivitches et les Finnois qui leur refusaient le tribut, furent rappelés par ces populations qui ne s'entendaient pas et qui leur demandèrent de les gouverner pour mettre fin à leurs dissensions. C'est le célèbre Appel aux Varègues. A noter que cet appel ne s'adressait pas à tous les Varègues, mais à ceux qui « portaient le nom de Russes ».

152. Selon un des Ms. de la *Première Chronique de Novgorod* (éd. de 1950, p. 107 et 434), Rurik eut un fils nommé Igor, dont le « gouverneur militaire » était Oleg. Mais l'existence de cet Igor n'est pas autrement attestée, et on ignore si Oleg (Helgi), qui sera le successeur de Rurik, avait été le tuteur d'Igor. Ne pas confondre cet Igor avec un autre Igor (Ingvarr), prince de Kiev et successeur d'Oleg (915-945). Le règne d'Oleg à Kiev (882-915) est assez bien connu. Mais les liens de parenté éventuels entre ces princes varègues posent des questions sans réponse.

153. Igor aurait non seulement revendiqué Kiev, mais, accompagné d'Oleg, tué Askold et Dyr, maîtres de Kiev (*Première Chronique de Novgorod*, p. 107 et 434).

154. Les Varègues Askold (Höskuldr) et Dyr (Dyri), venus par le Niemen et le Pripet, étaient apparus à Kiev peu de temps avant le règne de Rurik à Novgorod. Ce sont eux peut-être qui assiégèrent Byzance en 860-861 (voir n. 5). C'est après le meurtre d'Askold et de Dyr qu'Oleg fit de Kiev sa capitale en 882.

155. Snorri Sturluson (ou Snorre Sturlasson), poète islandais (v. 1179-1241), auteur de la *Saga des rois de Norvège* (*Heimskringla*) et d'une partie de l'*Edda prosaïque* ou *Edda de Snorre*.

156. Les Skiöldung : dynastie danoise semi-légitime qui remonte au roi Skiöld (= bouclier), au VI^e siècle. D'après Saxo Grammaticus, c'est sa taille surhumaine, jointe à ses qualités de caractère, qui lui aurait valu de léguer aux autres rois danois le nom de « Skiöldungar » (*La Geste des Danois*, traduit du latin par Pierre Troadec et présenté par François-Xavier Dillmann, Paris, 1995, p. 35). Le plus célèbre des Skiöldung est le roi Harald Hildetand qui, au VIII^e siècle, fonde le premier empire danois comprenant le Danemark et une partie du Götaland. Cet empire se serait effondré vers 750 après la bataille de Bravalla entre Danois et Suédois. On ne voit pas comment, avant Rurik, il y aurait eu des « rois de la Russie » provenant de cette « célèbre maison ». Rurik lui-même, peut-être originaire du Danemark, est un prince dont on ne sait presque rien.

157. L'expédition « russe » de 860 eut lieu effectivement peu de temps avant le règne de Rurik. Mais on a vu que ce nom de « Russes » désignait sans doute des Varègues ou des « Varégo-russes ».

158. La deuxième partie des *Annales* d'où est tirée la citation concernant l'année 839 est l'oeuvre de Prudence, évêque de Troyes (période 835-861). Bayer a consulté la première édition des *Annales*, par François Du Chesne, dans les *Historiae Francorum Scriptores*, t. III, 1641, p. 195.

159. Chacanus n'est pas un nom propre : en moyen latin, il désigne le souverain des Avars, le *kagan*. Dans les langues turques, le souverain ou le prince est appelé *khâghan* (d'où la forme *khan* prise par l'emprunt en français). Le mot turc en caractères arabes donné par Bayer se lit *khâqan*. G.F. Müller pensait que les envoyés « russes » étaient des sujets du kagan khazar, ou bien que, plus vraisemblablement, ils appelaient leur prince kagan en imitant les Khazars (*O narodax izdrevle v Rossii obitaïsix...* [A propos des peuples qui ont habité la Russie depuis des temps immémoriaux...], trad. de l'allemand par Ivan Dolinskij, Saint-Petersbourg, 1772, p. 95-96).

160. Il s'agit manifestement des Petchenègues et des Bulgares du Danube qui hantent à cette époque les steppes entre le Don et le Dniepr.

161. Des Suédois.

162. *Gud, Gudai*, en lituanien, désignent les Biélorusses.

163. Le finnois *Ruotsalainen* (et non *Rossalain*) signifie « Suédois », et *Ruotsi* signifie « la Suède ». G.F. Müller écrit aussi, approximativement que *Rossalein*, en finnois, signifie la Suède, et y voit une trace des Roxolans, comme dans la province suédoise de Roslagen (*Sammlung russischer Geschichte*, t. V, 1761, p. 388). Roslag est le nom ancien d'une contrée au nord de Stockholm, d'où partirent les expéditions des Varègues vers l'est.

164. Constantin Porphyrogénète rapporte que les cataractes du Dniepr avaient deux noms, un « russe » et un slave. Trediakovskij tentera de démontrer que les noms « russes » des rapides n'étaient pas scandinaves, mais slaves (*Rassuzdenie tretie*, 1758, p. 253-260). Mais c'est Bayer qui a raison : les noms « russes » des cataractes sont formés à partir du vieux norvégien ou du vieux suédois (voir Irène Sorlin, « Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète... », *CMRS*, vol. VI/2, 1965, p. 179-180). On sait que ces rapides ont été détruits lors de la construction des barrages et des centrales hydroélectriques.

165. Olaus Magnus (1490-1557), prêtre et diplomate suédois, auteur de *Historia de gentibus septentrionalibus* (1555).

166. Olof Rudbeck (1630-1702), professeur de médecine à l'université d'Upsala, botaniste et physicien. Dans son ouvrage *Atlantica sive Manheim* (1679-1702), il cherche à démontrer que la Suède, identifiée à l'Atlantide de Platon, est le berceau de la culture humaine.

167. Johan Peringskiöld (1654-1720), archéologue suédois. Il a traduit le *Heimskringla* de Snorri Sturluson en latin et en suédois (1697) et publié la *Vita Theodorici, regis Ostrogothorum* du théologien catholique allemand Johannes Cochlaeus (1479-1552). Il est l'auteur du premier livre des *Monumenta Sveo-Gothica* (1710).

168. Luitprand du Tessin ou Liutprand de Crémone (v. 920-972), issu d'une famille noble lombarde, secrétaire du roi d'Italie Bérenger II, qui l'envoya comme ambassadeur à Constantinople en 948 auprès de Constantin Porphyrogénète. Il retourna à Constantinople en 968 auprès de Nicéphore Phocas pour négocier le mariage d'Otton II avec la princesse grecque Théophano. Son oeuvre principale est *Antapodosis*, qui relate les événements de 887 à 950. Ses oeuvres en un volume ont été publiées à Anvers en 1640.

169. « A cause de la couleur rouge ».

170. Jonas Rugman, *Monosyllaba islandica*, Upsala, 1676, p. 12 (Hross : equus). *Hross*, en vieil islandais, signifie effectivement cheval, mais Rugman ne fait pas de commentaire.

171. Bayer donne la forme de l'aoriste.

172. Dans la *Synopsis* de Kiev, l'étymologie du mot « Russes » par l'idée de dispersion paraît à l'auteur la plus vraisemblable (*Synopsis*, Saint-Petersbourg, 1774, p. 8-9).

173. Lambert d'Aschaffenburg, chroniqueur allemand. Sa Chronique va d'Adam à 1077, peut-être la date de sa mort. La 1ère éd. (1525) est anonyme. Les suivantes portent le nom de *Monachus Herveldensis* (d'Hirschfeld) ou de Lambertus Schafnaburgensis. Cette Chronique a été continuée jusqu'en 1472 par un moine d'Erfurt.
174. Les Ruges (ou Rugiens) : population du Norique (Autriche orientale actuelle). Ils étaient originaires de la Norvège.
175. Les Gélons : peuple hellénisé de la Scythie entre le Don et la Volga. Hérodote parle d'eux longuement.
176. *Panegyrique d'Avitus*, v. 319. Sidoine Apollinaire (v. 430-489), poète, auteur de panégyriques, notamment de son beau-père Avitus, devenu empereur romain.
177. Priscus de Panium ou Priscus Panita, historien grec mort vers 471. Il fit partie de l'ambassade envoyée par Théodose II à Attila (445-447) et a laissé une relation en grande partie perdue. Cassiodore l'a copié, puis Jordanès a copié Cassiodore. Sa relation a été éditée pour la première fois à Augsbourg en 1603.
178. Paul Warnefried, dit Paul Diacre, historien et poète de langue latine (v. 720-v. 799). Auteur de *De gestis Longobardorum*, chronique des Lombards des origines à 744, date de la mort de Liutprand (six livres édités à Paris en 1514, puis en 1878).
179. Passage cité par Trediakovskij (*Rassuzdenie Tretie*, 1758, p. 226-227). Trediakovskij conteste Bayer en affirmant que les Ruges étaient des Russes.
180. Mais cette *Vie de Théodoric* n'est pas de lui ! Trediakovskij traduit ainsi le passage de Peringskiöld auquel fait allusion Bayer : « Odoacre, Ruge d'origine, et Russe chez d'autres, ou Slave parlant la langue slave qui en ce temps-là était en usage sur les bords de la mer Baltique » (*Rassuzdenie Tretie*, 1758, p. 229). Trediakovskij conteste que Peringskiöld ait tout mélangé, sinon la vérité avec une autre vérité.
181. Odoacre (v. 434-493), roi d'un peuple germanique, les Hérules. Il n'appartenait pas à la nation des Ruges : il les extermina presque entièrement en 488, comme le rapportent Cassiodore et Procope. Trediakovskij les cite, mais écarte l'objection en affirmant que les Ruges étaient des Russes et que les Hérules eux-mêmes étaient des Slaves ! (*Rassuzdenie Tretie*, 1758, p. 229-230).
182. Johannes Heidenberg (1462-1516), dit Johannes Trithem ou Jean Trithème. Bénédictin, abbé de Würzburg. Auteur de 52 ouvrages.
183. Kunik et Grot, au XIX^e siècle, verront encore dans les Ruges des habitants de l'île de Rügen (cf. Lozinskij, « La Russie dans la littérature française du Moyen Age : la population et ses richesses », *RES*, 1929, t. 9, p. 260, n. 5).
184. Johann Jakob Mascov (1689-1761), professeur de droit, auteur d'ouvrages en latin et en allemand, dont celui auquel fait allusion Bayer, *Geschichte der Teutschen bis zu Anfang der fränkischen Monarchie* (Leipzig, 1726 et 1737).
185. L'histoire du duc Ernst, poème écrit vers 1175 en moyen-haut-allemand, avec des versions en prose et en vers latins, fut extrêmement populaire. Le héros est un duc de Bavière beau-fils de l'Empereur. L'auteur imagine qu'il est mis au ban de l'Empire et qu'il part pour la Croisade. Son récit devient alors un répertoire d'aventures merveilleuses.
186. Bayer semble employer indifféremment les mots de *Gothlandia* (Götaland) et de *Gothia* (Gothie) pour désigner la partie méridionale de la Suède. Au XVIII^e s., on disait Gothie ou Gothlande.
187. Gardarik : le « royaume des villes », en vieux suédois. C'est ainsi que les Varègues désignaient l'Etat kiévien, avec ses nombreuses villes bâties sur les rivières et les fleuves, de Novgorod à Kiev. Holmgard est composé de *holmr* = flot, et de *gardr* = ville fortifiée. Selon Müller, Ostrogard (ou Austurgard) aurait signifié « le pays du Levant », donc non

- plus seulement une ville, mais la Russie tout entière (*Sammlung russischer Geschichte*, t. V, 1761, p. 384).
188. En hongrois, le peuple se dit *nép*.
189. Henrik Brenner (voir n. 97) accompagna en 1697 l'ambassadeur de Charles XI en Perse. A son retour, il fut arrêté à Moscou sur l'ordre de Pierre Ier, en guerre avec la Suède depuis 1700. Il resta prisonnier jusqu'à la paix, en 1721. Il est l'auteur d'une *Relation* en suédois de l'expédition de Pierre Ier contre la Perse.
190. Abulgasi Bahadur khan ou Aboul-Ghazy-Behader (1605-1664), khan du Kharezme, descendant de Gengis khan. Il composa une *Histoire généalogique des Tatars*, en tatar. Elle fut traduite en russe, puis en allemand, par des officiers suédois prisonniers en Sibérie après la bataille de Poltava. Une traduction française, faite d'après la trad. allemande, parut à Leyde en 1726 (2 vol. in-12), avec d'excellentes notes.
191. « Avec un accent aigu sur la dernière syllabe ».
192. Peut-être Bayer fait-il allusion au traité de Kiakhta (1727).
193. En polonais, la Russie se dit *Rosja* (le mot vient du russe *Rossija*). Quant à *Rusin*, il ne signifie pas le Russe, mais, comme en russe archaïque, le Ruthène ou l'Ukrainien. Le Russe, en polonais, se dit *Rosjanin*.
194. Le mot *Rusak* est une désignation familière du Russe qui appartient à la langue parlée.
195. L'adjectif *rossijskij* n'est pas très ancien, en tout cas moins ancien que *russkij*. Il ne date que du XVI^e siècle, sous l'influence du moyen grec.
196. « Suivant les langues ».
197. Sans doute Bayer désigne-t-il par le mot *prutenicus* le *vieux prussien*, qui n'est pas une langue germanique, mais une langue baltique comme le lituanien et le lette. Le vieux prussien est mort au XVIII^e siècle. On sait que les langues baltiques forment un groupe linguistique proche des langues slaves.
198. Par « *vieux terme prussien* », Bayer entend sans doute ici, non la langue baltique, mais l'allemand ancien de Prusse. Rappelons que Bayer a fait des recherches sur les antiquités prussiennes.
199. Procope de Césarée, historien de Justinien, mort vers 562. Il était le secrétaire du général Bélisaire. Son *Livre des guerres* contient un passage qui est l'une des sources les plus anciennes sur les Slaves orientaux.
200. La forme *Slavini* (de *Sklavini*) est l'une des variantes (*Sclavi*, *Sclaveni*, *Sclavoni*) employées dans les textes anciens pour distinguer les Slaves de l'ouest des populations germaniques.
201. « Sporoi » : « ceux qui sont dispersés » (cf. les Sporades, diaspora). Selon Procope de Césarée, le terme grec désigne aussi bien les Slaves que les Antes (les Antes, battus par les Avars au VI^e s., disparaissent des sources au début du VII^e s. pour être bientôt remplacés par les « Rhôs »).
202. Stanislaw Sarnicki (v. 1532-1597), polémiste calviniste, historien et géographe, superintendant à Cracovie. Bayer semble se référer à sa *Synopsis brevissima annalium polonicorum* (Cracovie, 1582).
203. La Raška (Rascie), aux confins de la Bosnie, de la Serbie et du Monténégro, est la région montagneuse de Novi-Pazar. C'est là que se constitua le premier Etat serbe. Le khan de Bulgarie Siméon I^{er} s'en empara en 924 et mit fin à son existence.
204. Les Sarmates ne sont pas les ancêtres des Slaves. C'étaient des tribus diverses (Alains, Roxolans...) d'origine iranienne.

205. Le Rus, lit du Niemen. G.F. Müller fait lui aussi allusion à ce bras nord du Niemen appelé *die Russe*, et qui se jette dans le Kurisches Haff. Il met ce nom en rapport avec son étymologie du mot *russe* en le rapprochant des Roxolans et de la Prusse, où ces derniers se seraient établis après avoir quitté la Russie (Müller, *Sammlung russischer Geschichte*, 1761, t. V, p. 387).

206. Étymologie fantaisiste.

207. Il s'agit de la voyelle *o*, si l'on se réfère à l'ordre « traditionnel » des cinq voyelles fondamentales : a, e, i, o, u.

208. Donc la voyelle *a*. Bayer ne précise pas qu'il s'agit de la prononciation de la voyelle *o* avant l'accent : alors que, dans le russe standard, *o* avant l'accent se prononce *ja/* (*жаные*), dans la Russie du Nord (sauf à Saint-Petersbourg), il se prononce toujours *o*, accentué ou non (*оканые*).

209. Al Idrisi (Abu Abd Allah Muhammad al Edrisi) (v. 1099 – entre 1165 et 1186), géographe arabe. Il vécut à la cour de Roger II de Sicile, pour qui il exécuta une mappemonde en argent. Il a laissé une carte du monde en 70 feuilles et une représentation circulaire de la terre. Il découpa la partie habitée du monde en *sept zones de latitude ou climats*.

210. Atel, Edel ou Idel : nom tatar de la Volga, signifiant « abondance », « richesse ».

211. Gabriel Sionite (1577-1648), orientaliste syro-maronite de langue arabe, prêtre et docteur en théologie. Il fut chargé avec Jean Hesronite de recueillir des textes pour une Bible polyglotte, dont l'entreprise fut abandonnée. Professeur d'arabe au Collège Royal (le futur Collège de France), sa pension lui fut supprimée faute d'élèves à son cours.

212. Jean Hesronite, auteur entre autres d'une Grammaire arabe en latin, 1616.

213. « Roxanakè, où se trouvait le palais royal des Saces ». Sur les Saces, voir n. 24.

214. Nicolas de Damas, polygraphe grec (I^{er} siècle av. J.-C.), ami d'Hérode, roi de Judée. Envoyé à Rome auprès d'Auguste. Nicolas de Damas est l'auteur, entre autres, d'une *Histoire universelle* en 144 livres.

215. « Du roi de Thrace Marmarès ».

216. Henri de Valois (1603-1676), érudit français, historiographe du roi, auteur notamment d'une édition latine et critique des historiens ecclésiastiques grecs en trois volumes (1659-1673).

217. « [roi] des Saces »

218. « Zarine » : reine des Scythes. Elle succéda à Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, avait fait égorger pour secouer le joug des Scythes-Saces. Elle commanda l'armée contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce dernier, Stryangée. Elle fut vaincue au bout de deux ans par Stryangée, qui devint passionnément amoureux d'elle, et qui, désespéré par sa froideur, se donna la mort. Pour Diodore de Sicile, c'était une reine des Saces, « très belliqueuse » (*Histoire universelle*, trad. abbé Terrasson, Paris, 1737, t. 1, p. 285).

219. « Pleines de séduction ».

220. Ctésias, historien et médecin grec du V^e s. av. J.-C., auteur d'ouvrages sur la Perse et l'Inde dont il reste des fragments.

221. « La ville de Roxonokaia, les termes ethniques *roxonokaïos*, *roxonokaïatats*, et *roxonokaïanos* ».

222. Lukas Holste (1596-1661), érudit allemand. Innocent X le nomma bibliothécaire au Vatican. Auteur de nombreux ouvrages en latin.

223. « L'ethnique ».

224. Zarinaia. Trediakovskij est plus affirmatif que Bayer : pour lui, Zarinea, évoquée par Nicolas de Damas, est un nom commun signifiant tsarine (*Rassuzhdenie Tretie*, 1758, p. 238).

225. Trediakovskij écrit que Bayer fait dériver *czar* du persan *tchegar*, alors que, selon lui, il dérive du russe *zarja*, l'aurore (*Rassuzhdenie Tretie*, 1758, p. 237).

226. Jean Scylitzès, historien byzantin du XI^e s., capitaine des gardes, puis gouverneur du palais (Curopalate). Auteur d'une *Histoire de l'empire grec* qui rapporte les événements les plus importants, de la mort de Nicéphore Logothète (811) à l'avènement d'Isaac Comnène (1057).

227. Basile II, le « tueur de Bulgares ». Voir n. 26.

228. Ivan Vladislav (1015-1018), qui mourut au combat.

229. Les virgules manquent dans le texte. Trediakovskij rapporte la même histoire (*Rassuzhdenja*, 1758, p. 238).

230. Oui. Le mot *tsar* existe en bulgare, appliqué d'abord au basileus, puis au roi des Bulgares. Mais il y a une contradiction dans le texte de Bayer : en fait, c'est Cédrene qui a recopié Scylitzès, et non l'inverse.

231. Siméon Ier, le Grand (893-927), khan des Bulgares.

232. Après la mort d'Ivan Vladislav, les terres bulgares tombèrent pendant cent cinquante ans sous la domination de Byzance.

233. Zarbien, roi des Gordiens, peuple d'Arménie. Il fit en 69 av. J.-C. un traité secret avec Lucullus pour se libérer du tribut payé à Tigrane, roi d'Arménie. Tigrane le découvrit avant que les Romains n'entrent en Arménie et le fit assassiner avec sa famille. Lucullus vainqueur de Tigrane fit de magnifiques funérailles à Zarbien et lui fit édifier un superbe tombeau, comme le rapporte Plutarque dans sa *Vie de Lucullus*.

234. « Zariadrès, qui exerçait sa domination sur les Portes Caspiennes tout à fait au dessus, jusqu'au Tanaïs ». Zariadrès gouvernait apparemment sous l'autorité de Cyrus toutes les provinces depuis les Portes Caspiennes jusqu'au Tanaïs.

235. Charès de Mitylène [et non de Milet], auteur d'un ouvrage célébrant les belles actions d'Alexandre le Grand. On ignore à quelle époque il a vécu. Athénée et Plutarque nous ont conservé quelques fragments de son ouvrage qui était divisé en dix livres.

236. Zarmair, roi légendaire d'Arménie. D'après la légende, les Arméniens, voulant rattacher leur peuple aux origines bibliques, se donnèrent pour chef un certain *Haig*, descendant de Noé à la cinquième génération. Les *Haïciens* finirent par devenir vassaux des Assyriens. Des étrangers régnèrent ensuite en Arménie par droit de conquête. L'un des rois de la nouvelle dynastie, *Zarmair*, conduisit une bande d'Arméniens au siège de Troie. Un des successeurs de Zarmair, Tigrane, aurait fait alliance avec Cyrus, et le dernier des Haïciens, Vahé, serait mort en combattant Alexandre de Macédoine.

237. Moïse de Khorène (v. 407-492), historien arménien, auteur d'une *Histoire d'Arménie*.

238. Zariaspa. Est-ce une reine mythique ? Selon l'*Encyclopédie*, Zariaspa était le nom de la capitale de la Bactriane, dont les Zariaspes étaient les plus anciens habitants. En fait, la capitale de la Bactriane était Bactres, dont le site a été découvert récemment en Afghanistan près de Balkh.

239. Louis Thomassin (1619-1695), oratorien, théologien. La citation est tirée de son *Glossarium universale hebraicum...*, Paris, 1697, col. 1026. Bayer a sauté quelques mots, entre autres le mot *Messire* après *Sire*.

240. « Le souverain ». Le grec *Kuptoc* ne provient pas de l'hébreu *Scar*. Il remonte à une racine indo-européenne (Emile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 3^e éd., 1938, p. 538).

241. « Chef, seigneur, maître ».
242. Otton Sperling (1634-1715), numismate, conseiller royal, professeur d'éloquence et d'histoire à l'Académie de Copenhague. Auteur de nombreux ouvrages en latin sur l'Antiquité. *König* vient du vieux haut allemand *kuning*, dérivé de *kuni*, « l'espèce ».
243. Le Codex argenteus est un manuscrit de la Bible traduite en gotique par Wulfila (Ulfila) au IV^e siècle, conservé à la Bibliothèque universitaire d'Uppsala. C'est un parchemin de la fin du V^e ou du début du VI^e s., coloré en pourpre avec des lettres en argent et en or. Provenant d'Italie ou du sud de la France, on le trouve au XVI^e s. dans un monastère de la Ruhr, puis à Prague, où, tombé aux mains des Suédois en 1648, il fut transporté à Stockholm et de là en Hollande, pour être finalement acheté par le chancelier suédois de La Gardie, qui le fit relier en argent et en fit cadeau à l'université d'Uppsala en 1669.
244. Ole Worm (1588-1654), médecin et historien danois, auteur d'ouvrages sur les antiquités scandinaves. *Herr* ne vient pas du gotique *Sihor* (?), mais du comparatif de l'adjectif *hehr*, « vieux, distingué » ; le substantif a pris son sens en comparaison des subordonnés avec leurs maîtres et en imitation du moyen latin *senior*, dès le VIII^e s. (Friedrich Kluge/Alfred Götze, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 15^e éd., Berlin, 1951, p. 317).
245. George Hickes (1642-1715), théologien et philologue anglais. Bayer se réfère à ses *Institutiones grammaticae Anglo-Saxonicae et Moeso-Gothicae* (1689).
246. La victoire, en gotique, se dit *Sigis*, *sihu*, ou *sihw* (cf. *Ulfilas von Heyne*, éd. Ferdinand Wrede, 12^e éd., Paderborn, 1913, p. 464). Le mot **Sihor* cité par Bayer ne figure pas dans la Bible de Wulfila. Autres formes attestées : le vieil anglais *sigor*, le vieil islandais *sigr*, le vieux haut allemand *sigi* (cf. l'allemand moderne *Sieg*). Bayer a raison sur le fond : *sihu* n'a rien à voir avec *Herr*.
247. « De kurios ». Etymologies fantaisistes.
248. « La royale Zarmigethousa ». Zarmise Gethusa. Capitale des Daces sous le roi Décébale. Après la conquête de la Dacie par Trajan en 102, elle fut détruite en 106 et une nouvelle ville, construite par les Romains à 50 km à l'ouest, fut appelée Ulpia-Trajana. L'article « Zarmisogetus Aregia » de l'*Encyclopédie* donne les mêmes citations et références que Bayer, et en ajoute d'autres. La ville était située au sud-ouest de la Transylvanie. Après le retrait des Romains en 271, elle tomba dans l'abandon. Elle se trouve actuellement près du village de Gradiste, en Roumanie.
249. « Zarmisogethousa ».
250. Jan van Gruytere (1560-1627), humaniste hollandais, conservateur de la bibliothèque Palatine de Heidelberg. A laissé un recueil de poésies latines, des notes sur Sénèque, Stace, Martial, Tite-Live, Pline le jeune, etc. et de savants ouvrages.
251. « La colonie de Zarmizaegethusa pour l'emp. César Antonin le Pieux Auguste ».
252. « La colonie dace Ulpia Trajana Augusta, Sarmizgetusa ».
253. Jan Zamoyski (1542-1605), humaniste, secrétaire de Sigismond II de Pologne, puis, après la mort de ce dernier, chancelier d'Etienne Bathory et hetman de la couronne.
254. On sait que le mot *czar* est un emprunt ancien au latin *Caesar*, passé en slave commun par l'intermédiaire du gotique. Comme le note Bayer, il figure dans les Bibles slavonnes : dès le XI^e s., il y désigne les rois. En russe, dès le XI^e siècle également, il apparaît comme un titre attribué à certains princes (Vladimir Vodoff, « Remarques sur la valeur du terme 'tsar' appliqué aux princes russes avant le milieu du XV^e siècle », *Oxford Slavonic Papers*, 11, 1978).
255. Dans les années 1728-1732, Bayer discute par lettres avec Goldbach de l'étymologie du mot *tsar*, « problème pour eux inépuisable » (Kopelevič, « Bayer i Goldbach », *art. cit.*,

- p. 35). L'origine persane du mot *tsar* sera défendue par Voltaire dans l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, Oeuvres complètes*, Oxford, 1999, t. 46, p. 494).
256. Zachlumites, tribus slaves autour de Mostar, en Herzégovine.
257. Terbuniotes, tribus slaves autour de Trebnje, en Slovénie.
258. Les Drevlianes : tribu méridionale des Slaves orientaux, à l'ouest de Kiev.
259. Vltini : peut-être les Velti ou Veleti, composés de quatre tribus entre les cours inférieurs de l'Elbe (où étaient établis les Obodrites) et de l'Oder.
260. Saxo (ou Poeta Saxo), moine de Paderborn, auteur d'une chronique versifiée composée sous le règne de l'empereur Arnulf (elle s'étend de 771 à 814). Elle a été éditée par Reineck (voir n. suivante).
261. Reiner Reineck (1541-1595) enseigna à l'académie de Francfort, puis à celle de Helmstadt. Il a édité, entre autres, la *Chronica Slavorum* de Helmholt de Bosau, prêtre de Lübeck, Francfort, 1581 (voir n. 347) ; *Annalium de gestis Caroli Magni imperatoris, libri V, opus auctoris incerti*, 1594, première édition de la chronique de Saxo, reproduite dans l'édition de Duchesne, puis dans celles de Leibniz (*Accessiones historicae* [...], Lipsiae, 1698 ; Hanovre, 1700).
262. Michel II le Bègue, empereur de 820 à sa mort, en 829, après avoir fait assassiner Léon V. Père de l'empereur Théophile.
263. « Se constituèrent autonomes et sans maîtres, gouvernés seulement par leurs propres chefs ».
264. Basile I^{er} le Macédonien (v. 812-886), assassina Michel III pour s'emparer du trône de Byzance.
265. C'est-à-dire Théophile. La dynastie amorienne comprit trois empereurs : Michel II, son fils Théophile, et le fils de ce dernier, Michel III.
266. Les Agaréniens ou Agaréens, ancien peuple du désert qui prétendait descendre d'Agar, mère d'Ismaël. Ils luttèrent contre les Juifs, puis contre Trajan, qui ne put s'emparer de leur capitale, Agarena.
267. Le nom de *Biélocroates* n'est pas usité par les historiens. Les *Croates blancs*, selon le *Récit des temps passés*, vivaient dans les Carpates. Aux IX^e et X^e s., ils occupaient la région comprise au sud-est de Cracovie, entre la Vistule et la Tisza. Les autres Croates s'étaient établis dans les Balkans dès le VI^e siècle.
268. Jean Lucius (1614-1684), historien dalmate, auteur entre autres de l'ouvrage en italien auquel semble se référer Bayer, *Memorie istoriche di Tragurio oradetto Trau libri VI*, Venise, 1673 (réédité en 1674 sous le titre *Istoria di Dalmatia...*).
269. Joupa (župa). Circonscription administrative destinée initialement à la levée de l'impôt, surtout chez les Croates et les Tchèques. Dans la traduction latine qu'il donne du terme *zupania*, Bayer utilise la forme *incultam* en laquelle il faut voir un barbarisme (relatif au verbe *incolo*, qui n'a pas de supin), davantage que l'adjectif bien connu *incultus*, de sens contraire.
270. Dioclée ou Diocletes, prêtre à Dioclea, auteur anonyme d'une chronique en latin sur les Slaves méridionaux, écrite en 1161 d'après des traditions populaires et une chronique en croate qui a disparu. Une traduction croate de sa chronique a été retrouvée au XVI^e s. et éditée en 1661. Le texte latin a été publié en 1748. Cette chronique a une valeur historique médiocre.
271. Svatopluk, roi de Grande Moravie dans la seconde moitié du IX^e s., mort en 894. Il résidait à Cracovie et administrait aussi la Croatie. Cf. Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, 13, 40, 42.

272. Le *ban* (mot dérivé de *pan*, « le maître, le seigneur », en polonais, tchèque, slovaque, haut-sorabe) est un gouverneur de Croatie. En français, le mot apparaît dès 1697.
273. Le *joupan* est le représentant du roi à la tête de la *joupa*. Il exerce des fonctions administratives, judiciaires et militaires. Le terme fut en usage chez les Tchèques et les Sorabes jusqu'au XII^e s.
274. Guillaume de Tyr (v. 1130-1186), historien français des Croisades. Chanoine, puis archevêque de Tyr. L'ouvrage auquel se réfère Bayer est *Belli sacri historia*. La citation de Bayer sur les « Serviens » se trouve dans l'édition s. d. [1549-1560], p. 486. Dans la traduction française de Gabriel Du Preau, on lit : « Ils ont quelques magistrats qu'ils appellent Suppanes » (*Histoire de la guerre sainte, dite proprement la Franciade orientale*, Paris, 1573, p. 502).
275. « Zoupanos ».
276. « Archizoupanos de la Serbie ».
277. Innocent III (1160-1216), pape à partir de 1198.
278. Anne Comnène (1083-1148), fille d'Alexis I^{er}, auteur de l'*Alexiade*, apologie de son père, intéressante pour l'histoire de la première croisade.
279. Balcanus (ou Bolcanus). Le terme n'est pas un nom propre, mais désigne un personnage venu des *Balkans*.
280. « conduisant avec lui des parents et l'élite des Zoupanoi ».
281. « gérait (litt. gérant) l'ensemble du pouvoir des Dalmates ». Mais, depuis la « Pacta Conventa » de 1102, c'est le roi de Hongrie qui est le roi légitime de la Croatie et de la Dalmatie.
282. « Archizoupanos des Dalmates ».
283. Godefroi, moine de saint Pantaléon Cologne (XIII^e siècle). Il travailla à des Annales qui commentent ce qui s'est passé de 1161 à 1237.
284. On sait que *pan*, dans l'usage courant, signifie « monsieur ».
285. Lituanien *wieszpats*. Exact, avec une graphie allemande.
286. Le hongrois *ispan* signifie « régisseur », « joupan », ou « comte ».
287. Le dictionnaire de E.A. Sophocles (*Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods*) mentionne des références byzantines pour *κατεπάνω*.
288. Leibniz, *Celtica*, dans *Collectanea etymologica* [...], Hanovre, 1717, p. 137. Le celtique *pen* signifie « tête, cap, hauteur ». Pour les Alpes Pennines, il s'agirait d'une racine *penn* préceltique et préibère signifiant « crête rocheuse », qu'on retrouve par exemple dans les Apennins (Albert Dauzat, *Les noms de lieux, origine et évolution*, Paris, 1957, p. 209).
289. « Pen-ffestin, galea, capitis munimentum. Fest Germ. firmum » (Leibniz, *Celtica*, p. 119).
290. *Fan*, en scandinave, ne signifie pas « maître », mais « diable ». Quant au germanique *bann* (m.h.a. *ban*, *pan*), il désigne la convocation avec roulement de tambour, puis la condamnation à l'issue de celle-ci (cf. les divers sens du mot *ban* en français : fermer le ban, mettre au ban de la société, etc.).
291. Si Bayer pressent la parenté des langues indo-européennes, c'est exceptionnel à l'époque. Il paraît en tout cas sensé par rapport à Trediakovskij, qui considère que la langue slave (ou scythe) est la langue primitive de toute l'Europe.
292. Le mot ne figure pas dans le Dictionnaire étymologique de Boisacq.
293. Le banat hongrois. Mais le mot *ban* est croate !

294. « Bélosis, celui qui, auprès du roi, gère les premières responsabilités, les Ounoi [Huns ?] appellent cette fonction Mapanè ».
295. Georges Chrysococcès, médecin et astronome grec du XIV^e s qui vivait à Constantinople. Auteur, entre autres, de l'*Expositio in constructionem Persarum per capita 47, cum astronomicis designationibus et geographicis tabulis* (en grec), conservé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.
296. Nom de la deuxième lettre de l'alphabet vieux-slave et vieux-russe: Bayer remarque la transcription du *b* en grec moderne par *mp*.
297. *Kniaz* en russe, en polonais et en bulgare, *knez* en serbo-croate, en slovène, en vieux tchèque et en sorabe. Il s'agit d'un emprunt du slave commun au germanique **kuningaz* (cf. vieux-haut-allemand *kuning*). La nasale ancienne s'est dénasalisée dans les langues slaves modernes.
298. « Grand knezis et knenzès de toute la Serbie ». Le curopalate George Codinus, qui vivait peut-être à la fin du XV^e siècle, composa un livre sur les officiers du palais de Constantinople. L'ouvrage fut imprimé en grec et en latin en 1615, avec des notes de Goar.
299. Muhammad Al-Farghani, astronome arabe du IX^e s., auteur d'un *Livre de la science des étoiles et des mouvements célestes*.
300. Marcien d'Héraclée, géographe grec du IV^e s., auteur du *Périple de la Mer extérieure, orientale et occidentale, et des plus grandes îles qu'elle renferme*, dont il ne reste que des fragments.
301. Le mot *tchin*, en slave commun, est effectivement apparenté au vieux perse et au sanskrit.
302. Cosmas Indikopleustès, marchand et voyageur du VI^e s. A visité l'Inde, d'où son nom. Auteur d'une *Topographie chrétienne de l'univers*, en grec.
303. Le « signe dur » (tvěrđyj znak, ѣ) ?
304. Charles du Fresne, seigneur du Cange (1610-1688). Bayer a mal recopié la citation de Du Cange. A l'article Caganus, dans la subdivision Knes, on lit en effet : *idem autem valet ac Dominus : nam ea fuit vocis Knes notio apud Sclavos*.
305. Jan Firlej (mort en 1574), secrétaire du roi Sigismond-Auguste, grand maréchal de la cour. Fils de Mikolaj Firlej (voir n. 308).
306. Les Polubinski. Aleksander (mort en 1577), castellan, l'un des chefs de l'armée lituanienne, défendit avec succès la Livonie contre les Suédois et les Russes, mais fut fait prisonnier à Wolmar en 1577. Aleksander Hilary (mort en 1679), petit-fils d'Aleksander, maréchal à partir de 1669, participa à la guerre contre les Suédois, puis contre les Russes (1660-1664).
307. Les Massalski. Les cinq membres de cette famille mentionnés dans les encyclopédies polonaises sont du XVIII^e s. et postérieurs à Bayer.
308. Mikolaj Firlej, castellan de Cracovie mort vers 1524. Le mot *Vojnicensis* semble formé à partir de l'adjectif polonais *wojenny* (sur *wojna*, la guerre). Les castellans étaient des gouverneurs de châteaux forts.
309. Le mot *kniaz* signifie « prince ». Au Moyen Age, il désignait un chef d'armée et un dirigeant de région. Il n'a jamais signifié propriétaire d'une ferme ou d'un bourg, comme le prétend Firlej. Bayer a raison d'en douter.
310. *Gospodarz* : le cultivateur, le fermier, le maître, le propriétaire, ou encore l'hôte (celui qui reçoit). *Gosudar'* : le maître, le propriétaire, puis l'empereur.
311. Ce « système » ne provenait ni des Turcs, ni des Perses, ni des Khazars.

312. Le mot est au génitif pluriel (*kniazorum*). Mais, en serbe, le prince se dit *knez* et non *kniaz*. Puisqu'il s'agit d'un titre, nous laissons le mot au singulier.
313. Krzysztof Hartknoch (1644-1687), professeur à Thorn, auteur de *Respublica Polonica duobus libris*, Königsberg, 1678, de *De Republica polonia libri duo*, Königsberg, 1687, et d'ouvrages en allemand sur la Prusse.
314. Bayer a employé le génitif. Le nominatif est *Kniaz Wielki*.
315. Thietmar (Dietmar) von Merseburg (975-1018), évêque, auteur d'une *Chronique* en 8 livres, de 892 à 1018. La citation sur Beleknegini, abrégée, est tirée de l'éd. Reineck de Thietmar, Francfort, 1581, chap. VII, p. 106. La désinence de Beleknegini est curieuse pour un attribut du sujet.
316. Wojewoda. A l'origine un chef de guerre, puis un gouverneur militaire ou un gouverneur de province. Dans l'ancienne Pologne, comme l'indique Bayer, officier de cour.
317. Exact. Mais le polonais *boj* (le combat, la bataille) n'a pas la même origine que *wojewoda* ! Il vient du verbe *bic*, « battre ». *Woewoda* est formé sur la même racine que *wojna*, « la guerre », la même que celle du latin *proelium* (de **provoiliom*).
318. Lebedias. Selon Constantin Porphyrogénète, « le peuple des Turcs, dans l'ancien temps, vivait à proximité des Khazars dans une région appelée Lebedia, d'après le nom de leur premier voïévode ; ce voïévode s'appelait Lebedias [...] ». Il s'agit en fait d'un voïévode hongrois légendaire.
319. En turc, supplier se dit *yalvarmak* ou *yakarmak*.
320. Jan Jiří Štěředovský (1679-1713), auteur de la *Sacra Moraviae historia, sive vita Ss. Cyrilli et Methodii* (Sal., 1710), à laquelle se réfère Bayer.
321. En 864, il n'y avait pas en Russie de « ducs » ou de princes du nom de Samovite ou de Bogarine. Bayer semble d'ailleurs douter de leur existence.
322. On sait que sous Rostislav (ou Radislas) de Moravie (846-870) Cyrille et Méthode évangélisèrent les Moraves en utilisant leur Nouveau Testament traduit en vieux slave.
323. Bořivoj Ier, duc et premier prince chrétien de Bohême (894-902), baptisé vers 873 avec sa femme Ludmila par l'apôtre Méthode. Il introduisit en Bohême le culte byzantin, qui fut bientôt éliminé par le culte latin.
324. *Boliarin*, pl. *Boliare*, est effectivement la forme la plus ancienne de *Boiarin*, mais elle n'est pas d'« origine incertaine » : c'est la forme vieux-bulgare, dont l'étymologie, elle, est controversée. Les boiars étaient les plus hauts dignitaires de l'Etat de Kiev. Ils constituèrent par la suite l'aristocratie la plus ancienne de la Russie.
325. Bayer a bien vu que les *dvoriane* sont d'une noblesse plus récente que les boïars, et qu'ils désignent parfois des nobles sans terre, des gens de service. Cependant, le mot *dvorianine* n'est pas « tardif » (il remonte au XIII^e s.). Il signifiait à l'origine un noble attaché à la cour du prince. Il n'est pas un « emprunt à l'étranger », mais son étymologie est controversée.
326. Christophe-Stanislas Warszewitz, jésuite, directeur de la chancellerie du royaume de Pologne, auteur de nombreux ouvrages, dont *De origine et derivatione generis et nominis Poloni*, Vilna, 1580 in-4^e, auquel se réfère apparemment Bayer.
327. *Szlachcic*, le « noble », vient de *szlachta* comme l'écrit Bayer. Et *szlachta* est en effet un mot d'origine germanique, comme il l'indique (moyen-haut-allemand *slahta*, *slahte*, l'espèce, ou la race, cf. l'allemand moderne *Geschlecht*).
328. Martin Cromer (1512-1589), historien polonais, sénateur, envoyé en missions diplomatiques. Auteur de nombreux ouvrages, dont *Polonia, sive de origine et rebus gestis Polonorum, libri xxx* (Bâle, 1558 et 1568), auquel semble se référer Bayer.

329. A l'origine, les Slaves étaient libres en principe, et leurs esclaves étaient des habitants des pays qu'ils occupaient, des prisonniers de guerre, ou des esclaves d'autres tribus slaves achetés sur les marchés ; mais c'étaient aussi parfois des Slaves libres qui entraient dans un processus d'asservissement tant qu'ils n'avaient pas payé leurs dettes (tels les *zakupy* en Russie). Les Slaves étaient tous égaux quand ils vivaient en tribus. Mais ces sociétés primitives se dissocièrent rapidement dès que les Etats commencèrent à se constituer.
330. « L'archonte ».
331. « archontes et archizoupani ».
332. C'est-à-dire la traduction grecque de *reges*, les rois, en latin.
333. Les Moraves ne sont pas les ancêtres des Bohémiens. Il s'agit de deux peuples slaves du domaine tchèque.
334. Arnulf (v. 850-899), roi de Bavière, puis de Germanie. Dernier représentant des Carolingiens de Germanie, il combattit Svatopluk, roi de Grande Moravie, avec l'aide des Hongrois (et non des Turcs, comme l'écrit Bayer). Il prit Rome, où il fut couronné empereur d'Occident en 896.
335. Dès le milieu du IX^e s., donc effectivement avant Rurik, un premier Etat polone se serait ébauché autour de Gniezno et de Poznan. Mais on ne sait rien de cette époque. Selon la légende, un paysan du nom de Piast serait devenu chef de la tribu des Polanes, aurait imposé ensuite sa domination aux tribus de la Grande Pologne et fondé la dynastie des Piast, qui régna jusqu'en 1370. Le premier nom authentique est celui de Mieszko (v. 960-992), qui régna à Poznan, et la première mention historique qui en est faite est à la date de 963.
336. Ménandre, né vers 550, faisait partie de la garde impériale, d'où son surnom de *Protector*. Ecrivain byzantin, il a laissé des fragments d'une histoire des années 558-582.
337. Grégoire de Tours écrit que le roi des Huns s'appelait Gagan (*Histoire des Francs*, traduit du latin par Robert Latouche, Paris, Les Belles Lettres, 1963, t. I, p. 212).
338. Théophylacte Simocatta, historien byzantin du VII^e s. Auteur d'une *Histoire du règne de l'empereur Maurice* (582-602).
339. Yezid III (701-744), 12^e calife Omeyyade, fils de Walid I^{er}. Appelé à succéder à son cousin Walid II, rendu odieux par ses vices et ses excès, Yezid le fit assassiner et accéda au pouvoir suprême le 16 avril 744, mais il mourut de la peste après cinq mois de règne.
340. Reginon de Prüm, abbé de Prüm (892-899), puis de Saint-Martin de Trèves, mort en 915. Il a écrit entre autres une *Chronique* qui va de la naissance du Christ à 906, *Chronicon cum Continuatione Treverensi*.
341. Eggehard Vragiensis ou Ekehard (Eckhart) Uraugiensis, abbé de la fin du XI^e s., début du XII^e. Il vivait sous l'empire de Conrad III, vers 1140. Il fut le premier abbé du monastère d'Uraugen (ou d'Urense Claustrum, Herrenaurach) dans le diocèse de Würzburg, en Bavière (actuellement Aura bei Bad Kissingen, dans le chef-lieu de Hammelburg). Il a laissé une *Chronique universelle*.
342. Doukas. Chroniqueur byzantin du XV^e siècle. Il a composé une chronique vivante et attachante qui va de 1341 à la prise de Lesbos par les Turcs en 1462.
343. Jean VI Cantacuzène (1293-1383), empereur de 1341 à 1355. Auteur de *Mémoires* qui vont de 1320 à 1358, d'un *Commentaire* sur la morale d'Aristote et d'une critique de la religion musulmane.
344. Christodoule (v. 1020-1101), moine byzantin qui joua un rôle considérable dans la réforme monastique du XI^e s. Il fut longtemps hégoumène des couvents du Latros, près de Milet. Chassé par l'invasion turque, il obtint d'Alexis Comnène, en 1088, la concession de l'île déserte de Patmos, où il fonda le monastère de St-Jean. La phrase latine est très pro-

blématique et la traduction proposée ne vaut qu'au prix d'une série de contorsions syntaxiques, comme prendre le datif *majori titulo* pour un ablatif.

345. Le mot « *Imperator* », à une ligne d'intervalle, n'a pas le même sens ! Bayer a fait une équivalence entre le grec ἡγεμονία, qui veut dire commander et qui a donné higoumène et la traduction latine de ce mot, qui est *impero*.

346. Adam de Brême, chanoine et chroniqueur du XI^e s. Auteur d'une *Histoire ecclésiastique des églises de Hambourg et de Brême*, de 788 à 1072.

347. Bosoviensis presbyter : Il s'agit de Helmhold de Bosau (Bosau est une petite ville du Schleswig-Holstein). Il est l'auteur d'une *Chronica Slavorum* publiée à Francfort en 1581 par Reiner Reineck (cf. n. 261).

348. Arius Polyhistor : Are Frode (1068-1148), « le Sage » (frodur), en fait Thorgilsen, le plus ancien des historiens islandais. Auteur d'un ouvrage (perdu) sur les rois de Norvège, de Danemark et d'Angleterre. Il en reste un fragment intitulé *Schedae de Islandia*, publié par Théodore Thorlacius, évêque de Skalbot, en Islande (Skalbot, 1688).

349. Iaroslav et Vladimir Iaroslavitch, princes de Novgorod (XI^e s.).

350. « Le roi Valdimar d'Holmgardia, fils du roi Iaroslav et de son épouse Ingibirga ». Le texte islandais signifie : « Valdimar, roi de Holmgarde, fils du roi Iaroslav et de la reine Ingibirga ».

351. La *Saga de Hervör et de Heidrekr* (*Hervarar Saga ok Heidreks*) est une des *fornaldarsögur* (sagas des temps antiques) qui retracent des événements situés avant ceux que rapportent les sagas royales, et dédoublent les poèmes héroïques de l'*Edda*. Beaucoup se déroulent en des temps mythiques (voir Régis Boyer, *Les Sagas islandaises*, Paris, 1978, p. 95).

352. Erik de Poméranie (1382-1459), roi de Norvège (1389-1442), de Danemark et de Suède (1396-1439).

353. Wicenty Kadłubek (1160-1223), auteur d'une *Chronique de Pologne* (jusqu'en 1206).

354. Jan Długosz (1415-1480), chanoine de Cracovie, auteur de *Historiae Polonicae libri XII*, impr. en 1614. Voir *Annales seu Cronicae Incliti Regni Poloniae*, éd. par J. Dąbrowski, Varsovie, 1964-1975, 8 livres en 4 vol.

355. Sigebert de Gembloux (v. 1030-1112), chroniqueur belge. Moine bénédictin à l'abbaye de Gembloux (Gembloers), près de Namur. Auteur de nombreux ouvrages, dont un recueil de 171 vies d'hommes illustres du Moyen Âge, et une *Chronique* qui va de 381 à son époque.

356. Herberstein rapporte que certains Russes font dériver le mot Russie de *Russus*, frère ou neveu de Lich, prince de Pologne (*op. cit.*, p. 43). Rousset de Missy mentionne à peu près la même fable (*Mémoires du règne de Pierre le Grand*, La Haye, Amsterdam, 1725-1726, t. I, p. 4). Voltaire fait aussi allusion à *Russ*, frère de Bela de Hongrie, qui aurait fondé le trône de Russie (*Histoire de l'empire de Russie... Oeuvres complètes*, Oxford, t. 46, p. 395).

357. Stanislaw Orzechowski (1513-1566). D'abord disciple de Luther, il se convertit au catholicisme, devint prêtre, se maria et fut excommunié. Auteur de *De lege coelibatus* (1547), d'*Annales* et de *Dialogues*.

358. Les Tchèques ne peuvent être originaires des *Zichi* (?) du Caucase, puisqu'ils appartiennent à la famille des peuples slaves, dont l'habitat primitif, vers 2000 ans avant notre ère, était peut-être le sud et le sud-est de la Pologne actuelle.

359. *Lenkas* (et non *Lynkas*).

360. Godefroi Lengnich (v. 1690-1774), historien prussien, auteur entre autres d'une *Histoire de la Prusse polonaise* en allemand, en 9 vol. in-fol., Danzig, 1723-1748, qui va

de 1526 à Auguste II, et d'une *Polnische Geschichte*, Leipzig, 1741. Les Lazes sont un ancien peuple géorgien. *Lenkas* ne vient pas des Lazes, mais du russe *Liach* (Лях), ou du polonais *Lach*.

361. Citation de Virgile, *Enéide*, 1, 140 : à propos d'Eole, que Neptune invite à se cantonner dans son antre, sans aller envahir le domaine des eaux qui n'est pas le sien.

362. La version citée par Bayer diffère de celle du *Récit des temps passés*, où Kii n'est pas qualifié de Polonais.

363. Le russe est estropié : lire *Увоз Боричев*. Il ne signifie pas « la traversée du Borysthène » : « *увоз* », en vieux russe, signifie « *подъем* » (la montée), comme l'indique le dictionnaire de Sreznevskij et comme l'a traduit en russe moderne D.S. Lixačev, *Повесть временных лет*, 2^e éd., Saint-Petersbourg, 1996, p. 145. Il s'agit donc de « la montée (ou de la côte) de Boritch ».

364. Kii (Кий) Chtchek (щек) et Choriv (Хорив), fondateurs de Kiev d'après le *Récit des temps passés*. Il s'agit sans doute d'une légende.

365. *Perevoznik* (перевозник) est le terme vieux-russe pour « passeur ». En russe moderne : *perevoztchik* (перевозчик).

366. Kiev a été effectivement fondée au V^e s. Ce passage de la *Synopsis* a été traduit par Trediakovskij, *Rassuždenie vtoroe*, 1758, p. 121. La *Synopsis* se recoupe avec le *Récit des temps passés*, mais en diffère sur certains points. A la date de 6362 (854 de notre ère), le *Récit des temps passés* ne dit pas que Kii a occupé en Pologne de nombreuses villes et de nombreux châteaux.

367. Dans les différentes versions de la *Chronique de Nestor*, on lit *Chtchekovitza* (Щековица et *Khorevitza* (Хоревитца).

368. Vychgorod est actuellement un village à 20 km au nord de Kiev.

369. Lioubetch (Lybed), ville de la tribu des Severianes, se trouve au nord-ouest de Tchernigov.

370. Strykowski, Maciej Osostewicz (v. 1547-ap. 1582), premier historien de la Lituanie. Sigismond-Auguste le nomma conservateur des archives de la Couronne. Il est l'auteur, entre autres, d'une *Chronique de la Pologne, de la Lituanie, de la Russie, de la Prusse, de la Moscovie et de la Tartarie* (*Kronika polska, litewska, zmodska i wszystkiej Rusi*), Königsberg, 1582, compilation à partir de Długosz, Miechowita, etc., sur la base de nombreux manuscrits et chroniques en différentes langues.

371. Radim, d'après la *Chronique laurentine*, l'une des versions du *Récit des temps passés*, était l'ancêtre (légendaire) des Radimitches, une des tribus des Slaves orientaux, sur la Soža, entre le Dniepr et la Desna. Ils payaient le tribut à Kiev.

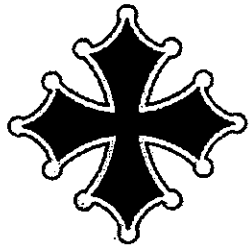
372. Viatko, frère de Radim, ancêtre légendaire des Viatitches, une des tribus des Slaves orientaux, dans le bassin de l'Oka.

373. Les Dulebes (Duleby), l'une des plus occidentales parmi les tribus des Slaves orientaux, entre le Bug occidental et le Bug méridional, en Volhynie. Aux IX^e-X^e s., ils « avaient déjà dépassé le stade de l'organisation tribale et accédé, avec la création de villes, à une organisation territoriale » (Irène Sorlin, « Le témoignage de Constantin VII Porphyrogénète... », *art. cit.*, p. 167). De même, les tribus de la rive droite du Dniepr et de la région kiévienne (les Polianes), sédentarisées, commençaient à perdre leur caractère tribal. Au contraire, les tribus du nord et de l'est (Drevlianes, Radimitches, Viatitches, Severianes) demeurent archaïques et non sédentaires au moins jusqu'au IX^e s. (*ibid.*, p. 169-170).

374. Les Loutchanes, une des tribus les plus occidentales des Slaves orientaux, en Volhynie, mais dont les rapports avec les Duleby ne sont pas clairs.

375. Cniva, roi des Goths ou des Scythes, successeur d'Ostrogotha. Il ravagea la Thrace et, à la tête de 70 000 hommes attaqua la ville d'Eustherium. Il fut repoussé par Gallus, mais vainquit Decius et le mit en fuite (250). Il prit Philippopoli, où il y aurait eu 100 000 morts selon Ammien Marcellin. Decius accourut au secours des provinces, vainquit les Goths, mais fut ensuite vaincu par eux et tué avec son fils.
376. Il s'agit sans doute ici de la seconde Mésie (la Dobroudja actuelle, comprenant une partie de la Roumanie et de la Bulgarie) et non de la première Mésie, plus à l'ouest.
377. Eustherium (Novae), sur le Danube, en basse Mésie (aujourd'hui Svištov, en Bulgarie, à l'est de Nikopol).
378. Manuscrit de Jordanès conservé à la Bibliothèque ambrosienne de Milan.
379. Nicopolis, ville de Dacie fondée par Trajan. C'est l'actuelle Nikopol, en Bulgarie (sur le Danube).
380. Vainqueur des Goths en 248, Decius (201-251) fut proclamé empereur. C'est le premier Illyrien qui ait accédé au pouvoir suprême.
381. Hémonie, région du mont Balkan (Hémus, Haemus= mont Balkan).
382. Philippopoli, l'actuelle Plovdiv, en Bulgarie.
383. Berrhoca : ancien nom de Stara Zagora, au nord-est de Plovdiv.
384. Voir le récit de Jordanès (*Histoire des Goths*, éd. citée, n. 147, chap. XVIII, p. 441-442).
385. Tomas Pešina (1629-1680), historien tchèque, évêque de Smederevo. En 1663, il édita une histoire de la Moravie menée jusqu'en 1658, *Prodromus Moravograpiae to jest Předchudee Moravopisu...* Il est aussi, entre autres, l'éditeur de *Mars Moravicus*, auquel se réfère Bayer.
386. Les *Becv*, peuple finnois soumis par les Slaves, étaient établis autour de Beloozero.
387. Les Bulgares de la Volga et de la Kama, peuple arrivé d'Asie au v^e s. et dont l'Etat (début du x^e-xv^e s.), avait pour capitale Bolgar. Mais ils ne furent pas absorbés par les Slovènes.
388. Les *Ougry bielye* sont des Hongrois dont parle le *Récit des temps passés*.
389. G. F. Müller rapporte la même légende que Bayer, mais selon la *Chronique de Nestor* : les Slaves auraient bâti Slovensk près de l'emplacement de la future Novgorod ; elle fut dévastée par la peste et la guerre, et c'est par rapport à cette ancienne ville que la nouvelle aurait été appelée Novgorod. Il s'agit d'une tradition orale, précise Müller, mais, contrairement à Bayer, il pense qu'elle n'est peut-être pas à rejeter (*Sammlung russischer Geschichte*, t. V, p. 382). Slovensk aurait été bâtie avant le v^e s., époque de la fondation de Novgorod. Mais son existence n'est pas prouvée.
390. La Polota, affluent de la Dvina occidentale.
391. Les Polotchanes : une des tribus des Slaves orientaux. Il est exact que leur nom dérive de la rivière Polota (faute d'impression dans le texte : « Poloezane » pour *Poloczane*).
392. Les Dregovitches, tribu des Slaves de l'Est, entre le Pripet et la Dvina occidentale.
393. Les Krivitches, tribu des Slaves de l'Est, dans la région de Smolensk, sur le cours supérieur du Dniepr, de la Volga et de la Dvina occidentale.
394. Les Tchoudes, populations finnoises du nord de la Russie. Le mot *Чудь* est d'origine gotique.
395. Les Meriae : autre population finnoise.
396. Les *Северь* du *Récit des temps passés* sont les *Severianes*, tribu de Slaves de l'Est, au nord et à l'est de Kiev.

397. Les Mordves : peuple uralien dont la langue est apparentée au finnois. Ils sont actuellement 1 300 000, mais 300 000 seulement sont regroupés dans la république autonome de Mordovie, autour de leur capitale Saransk. Les autres sont dispersés jusqu'en Sibérie et en Asie centrale.
398. Non. Certaines des tribus mentionnées, on l'a vu, ne sont pas slaves, mais finnoises. D'autre part, les Slovèves (ou Slavènes) désignent ici exclusivement les Slaves qui peuplaient alors la région de Novgorod, et non les Dregovitches, Krivitches, etc. (à ne pas confondre avec les Slaves du sud qui peuplèrent la Slovénie).
399. Aldagen, Aldeigjuborg (Aldaibourg), ancien nom scandinave de Staraja Ladoga, la première ville fondée sur le lac Ladoga. On ne sait pas exactement pourquoi Novgorod porte ce nom de « Ville nouvelle ». Peut-être par opposition à des villes « anciennes » fondées par des Scandinaves dans le nord de la Russie, comme Staraja Roussa ou Staraja Ladoga (sur Slovensk, sans doute légendaire, voir la n. 389). En fait, Novgorod pourrait ne désigner à l'origine qu'une terre coloniale (Vasmer), sans référence à des villes antérieures.



SLAVICA OCCITANIA

Revue semestrielle publiée par le
Centre de recherches « Monde slave et interculturalité »
(langues, littérature et sociétés) (LLA) et
le département de slavistique de Toulouse-Le Mirail
(ISSN 1245-2491)

Numéros déjà parus :

- N° 1 : *Miscellanea* (1995) (4,57 €)
- N° 2 : *Spécial* (1996) (épuisé)
- N° 3 : *Miscellanea* (1996) (7,62 €)
- N° 4 : *Germanoslavica* (1997) (16 €)
- N° 5 : *Europe centrale* (1997) (16 €)
- N° 6 : *Autour du russe : études perceptives et comparatives* (1998) (16 €)
- N° 7 : *Toulouse, Occitanie, Russie* (1998) (16 €)
- N° 8 : *Les Russes et l'Orient* (1999) (16 €)
- N° 9 : *Germanoslavica II. Religion et interculturalité germano-slave* (1999) (16 €)
- N° 10 : *Regards comparatistes : les littératures slaves* (2000) (16 €)
- N° 11 : *La Russie et le monde au seuil du XXI^e siècle* (2000) (16 €)
- N° 12 : *Alphabets slaves et interculturalité* (2001) (16 €)
- N° 13 : *Littérature russe et cinémas du monde* (2001) (16 €)
- N° 14 : *Le voyage en Russie et en URSS* (2002) (16 €)
- N° 15 : *Les Russes et la Méditerranée* (2002) (16 €)
- N° 16 : *Bogomiles, Patarins et Cathares* (2003) (30 €)

Les sommaires de ces numéros sont disponible sur le site web

<http://www.recherches-slaves.paris4.sorbonne.fr/Publications/index.htm>

Commandes à adresser à :

Roger Comtet
256, avenue de Grande-Bretagne
31300 Toulouse

Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de Slavica occitania

Déjà parus dans la collection
« **Specimina slavica Tolosana** »

T. 1. Roger LASSURE, *Corpus des degrés de comparaison russes suffixaux*, Toulouse, 1999, 436 p.

T. 2. Roger LASSURE, *Corpus des degrés de comparaison russes préfixés*, Toulouse, 1999, 220 p.

T. 3. Roger LASSURE, *Corpus des formes de génitif et prépositionnel seconds en <U>*, Toulouse, 1999, 220 p.

T. 4. Roger LASSURE, *Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome I : A-I*, Toulouse, 1999, 582 p.

T. 5. Roger LASSURE, *Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome II : K-H*, Toulouse, 2000, 580 p.

T. 6. Roger LASSURE, *Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome III : O-P*, Toulouse, 2000, 492 p.

T. 7. Roger LASSURE, *Verbes paronymiques franco-russes. Corpus raisonné en quatre volumes. Tome IV : C-IU*, Toulouse, 2000, 546 p.

T. 8. Pierre-Yves BOISSEAU et Catherine GÉRY, *Littérature et histoire dans le domaine slave XIX^e-XX^e siècles*, Toulouse, 2003, 184 p.

**Vous pouvez vous procurer ces volumes
en adressant une commande à :**

Roger Comtet
256, avenue de Grande-Bretagne
31000 Toulouse

Prix de chaque volume 16 € (port inclus)

Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de Slavica occitania

Voici, pour la première fois, une traduction française des *Origines Russicae* de Gottlieb Siegfried Bayer. Ce prodigieux orientaliste et historien allemand du début du XVIII^e siècle fut un pionnier dans divers domaines historiques et linguistiques, y compris dans les commencements de l'histoire de la Russie. S'appuyant sur de nombreuses sources, l'érudit écarte toute une série de fables ou de suppositions peu solides. Et il propose ses propres hypothèses sur l'origine des Russes et du mot « russe ».

Bayer écrivait presque exclusivement en latin, et la plupart de ses œuvres ne sont pas traduites. Cette traduction est donc destinée avant tout aux historiens et aux slavistes non latinistes. La présentation bilingue peut aider également tout lecteur non spécialiste qui s'intéresse à l'histoire de la Russie médiévale.

Isabelle Jouteur, agrégée de lettres classiques, est maître de conférences de latin à l'université de Poitiers. Elle a publié un ouvrage intitulé *Jeux de genre dans les Métamorphoses d'Ovide*, Paris, éditions Peeters, Louvain, 2001.

Michel Mervaud, ancien élève de l'ENS de Saint-Cloud, agrégé de russe, docteur d'État, est professeur honoraire à l'université de Rouen. Il est l'auteur de travaux sur l'histoire des idées en Russie, les récits de voyage et les relations culturelles franco-russes.



9 782952 033916

ISSN : 1245-2491
ISBN : 2-9520339-1-6
Prix : 16 €